



Ecc Libris
Valentini Godofredi Iosephi
Lib. Bar: De Schücker.

Pol.

o

71

DM.

L' I D É E

DU

P R I N C E

ET DE

SON MINISTRE

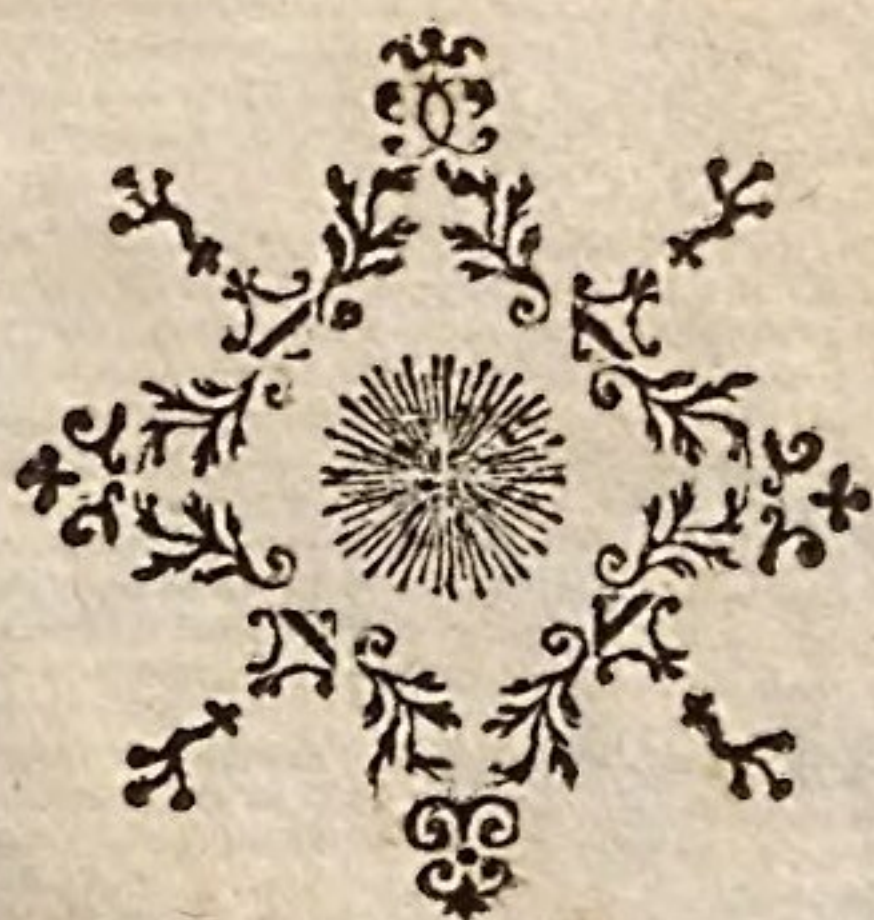
TRACEÉ,

AVEC

L A L I B E R T É

D'UN PATRIOTE.

*Nunc Reges intelligite : erudimini qui
judicatis terram. PSALM. II.*



FRANCFORT ET LEIPSIC,

Chez KNOCH ET ESLINGER.

M D CC LX.

Comp. E. Paul

LIBRARY

OF THE

SONS OF THE

TRACED

AND

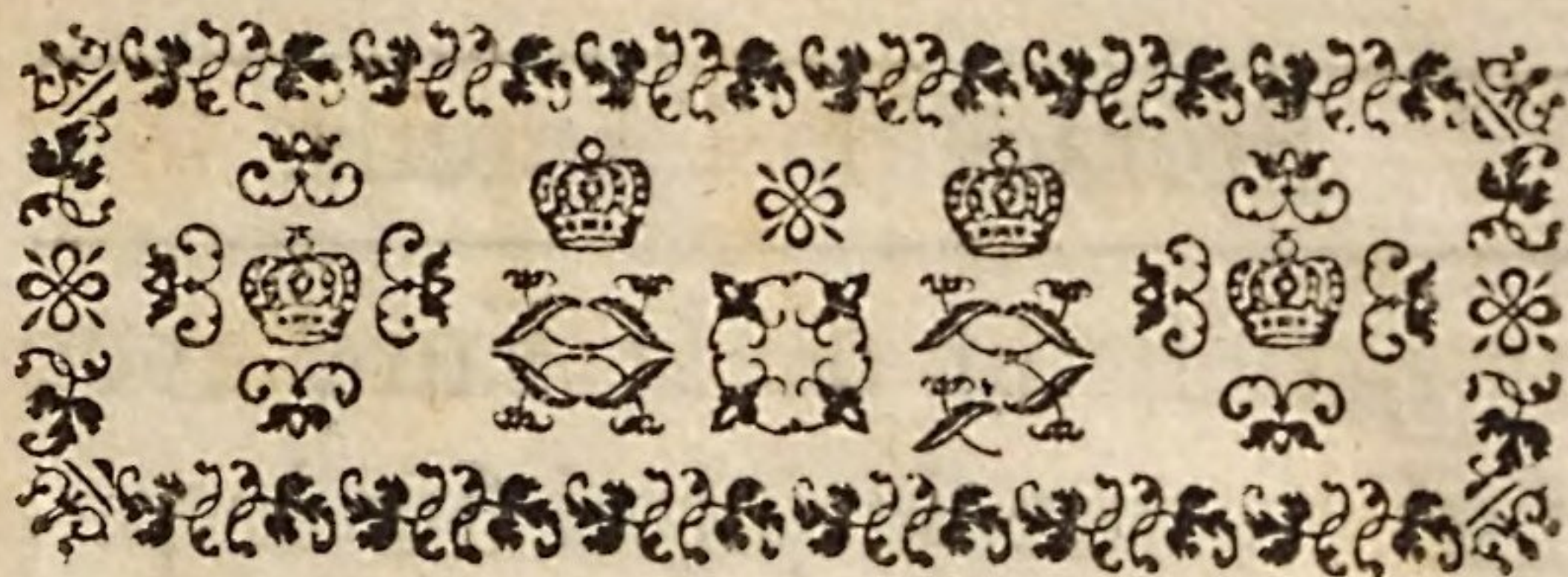
THE

THE

THE

THE

THE



P R E F A C E

DE

L'AUTEUR.

 C'est pour me conformer aux désirs d'une Personne du premier rang, qui, appelée à gouverner,

(*) 2

Préface de l'Auteur.

ner, défiroit de le faire avec succès, que je jettai sur le papier les premières idées de cet Ouvrage.

Huit ans de plus sur la tête d'un Auteur donnent plus d'étendue à ses connoissances, plus de maturité à son expérience, & le font penser d'une façon plus saine & plus impartiale.

Je n'ai pas prétendu faire un Roman politique & aussi n'ai-je pas exigé l'impossible, ni dégradé l'humanité. Nous
som-

Préface de l'Auteur.

hommes exposés à nous tromper tous les Jours; mais il est du Chrétien, du Patriote, du bon Citoyen & du Véritable Ami des hommes de désirer avec ardeur & de tâcher de se corriger soi-même, en corrigeant ses semblables.

Il se pourroit dès lors parfaitement bien, que je trouvasse encore à l'âge de cinquante ans, si tant est que Dieu me fasse la Grace de l'atteindre, des difficultés à mettre en pratique, bien des choses que j'exige des autres dans ce Livre
que

Préface de l'Auteur.

que je compose , à l'âge de trente cinq ans.

Mais je suis convaincu, par un sentiment intérieur, que je serai disposé à suivre aussi fidèlement avec l'assistance Divine , les lumières que j'aurai acquises dans un âge avancé, & à recevoir les Conseils & les avis qu'on me donnera, avec une reconnoissance aussi vive que peut l'être actuellement l'envie que j'ai de voir, que des personnes plus expérimentées que moi, rendent justice, en me lisant, à la droiture de mon
coeur

Préface de l'Auteur.

coeur & de mes intentions.
Erfurt sur le Main le 18. Oct.
1758.

Frédéric Charles
de Moser.

AVER-



AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR.

Si la Nation Allemande a des obligations à Monsieur de MOSER de son Ouvrage, la Nation Françoisse doit en avoir au Libraire, qui lui en procure la Traduction. Augmentée de plusieurs Articles que l'Auteur a eu la bonté de lui fournir, il est dommage, qu'il n'ait pas jetté les yeux sur un Traducteur plus habile. J'en demande pardon en son nom, à Monsieur de MOSER & au Public.

*Hombourg
le 26. Mars 1760.*

ROQUES.

MAXI-

MAXIMES
ET
REMARQUES
GÉNÉRALES.

Bien penser , parler comme on pense , &
agir comme on parle , ce sont-là les
trois qualitez essentielles à tout Prin-
ce qui veut gouverner heureusement
ses Etats.

Lettre du C. de TESSIN.

MAXIMES

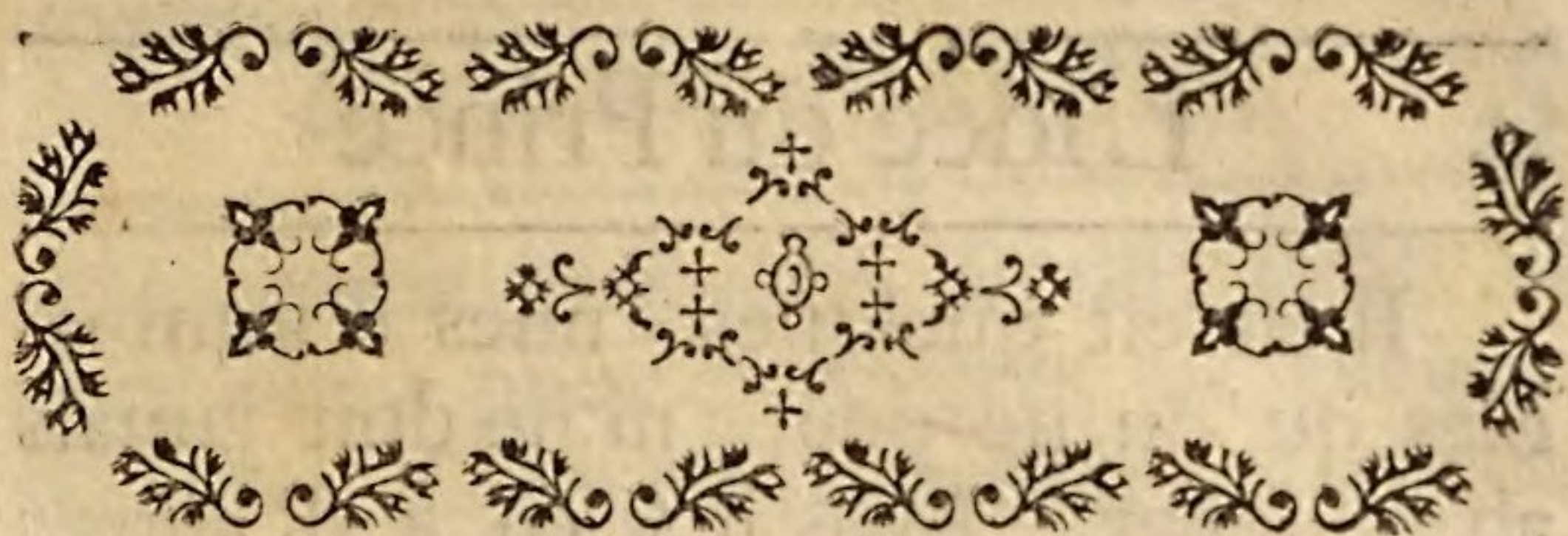
ET

REMAHOUES

GÉNÉRALES

Données par le Bureau de la
et de la Direction de la
et de la Direction de la
et de la Direction de la
et de la Direction de la

Imprimé à Paris



LE PRINCE ET SON MINISTRE.

 **S**il est impossible qu'un Père de famille fasse bien ses affaires, sans se tracer un plan général pour la conduite de l'intérieur de sa maison, dont il pourra bien s'écarter quelquefois, mais jamais dans l'essentiel, il ne l'est pas moins, qu'un Prince gouverne ses Etats, même pour un court espace de tems, avec succès & avec ordre, s'il ne pose de certaines Maximes fondamentales, qui tiennent lieu de règle, à ne jamais perdre de vûe.

Il en est quelques - unes d'immuables qu'on ne peut, ni ne doit jamais abandonner. Mais il y en a d'autres qui doivent leur naissance à de certaines circonstances, qui décideront aussi de la durée, de l'étendue qu'elle doivent avoir, des restrictions qu'il convient d'y mettre, ou du changement total qu'on y fera.

Il y a des Cours, où l'on est accoutumé de voir dans les maximes, qu'on y suit, un système de l'ordre & de l'harmonie; On connoît même jusqu'aux Principes fondamentaux d'où elles partent; Principes qu'on est en droit d'envisager, comme des Loix immuables de leur Gouvernement, propres à servir de règle dans les jugemens que l'on porte de leur conduite, ou dans la manière d'agir avec elles.

Mais il y a aussi plusieurs Cours, où depuis cinquante, soixante, & cent ans, on ne découvre pas même, qu'il y ait jamais régné aucun ordre. Elles ne présentent qu'une succession de Maîtres & de Serviteurs, qu'une forte
d'Har-

d'Harmonie préétablie, semble avoir lié entr'eux, pour perpétuer les anciens défauts. C'en est un même qui régné assez généralement dans les moyennes & dans les petites Cours d'Allemagne, que de ne penser & de n'agir pas systématiquement.

Tout système exige de la perfection, des principes, de l'ordre, de la liaison entre les parties & le tout, & une exacte proportion entr'elles. Peut-être, les Exemples suivans, répandront-ils quelque jour sur ce que j'avance.

L'on voit régner à la Cour de * *, de bons principes, sans mélange d'aucun de ces grands défauts, qui pourroient la décréditer. On y trouve de la justice & de l'œconomie; Mais elle pourroit se distinguer encore avantageusement de bien d'autres. Le Prince & le pays feroient incomparablement plus heureux, s'il ne s'étoit glissé, dans toutes les parties du Gouvernement, un certain esprit de désordre. Car il est incontestable, que pour qu'une pendule aille bien, il ne doit y avoir qu'une

personne, qui la remonte, ou qui la régle, que cette personne soit le Maître de la maison qui s'en charge lui-même, ou celui à qui il en a confié la clef; comme il ne faut qu'un pilote au Gouvernail, pour bien conduire la Barque. Mais il en est tout autrement à la Cour dont il s'agit. On y remonte aujourd'hui la pendule, demain quelqu'un l'avancera, un autre la retardera, un troisième changera les contrepoids, & pour être réglée par tant de personnes, elle n'ira jamais bien.

Je connois une autre Cour, où rien ne manque pour l'essentiel d'un bon Gouvernement; mais il semble qu'un assoupissement éternel s'est emparé de l'esprit du Prince & du Ministère. L'on y trouve suffisamment des matériaux, pour un edifice solide, mais la lenteur avec laquelle on y travaille, gâte tout, & l'on voit les murs s'écrouler, avant qu'on soit venu jusqu'au toit. Il y a abondance de conseils, mais ils ne se donnent, que lorsqu'on en a le moins besoin. On attend, pour faire approcher
les

les Pompes , que la maison soit en feu (*).

Le Gouvernement est sur un très bon pied à * *. Le Prince y jouit d'une réputation bien établie , mais la Cour est un modèle de désordre. Le pays est gouverné par les Ministres , à qui le Maître s'en rapporte entièrement, pourvu qu'ils ne viennent pas troubler ses plaisirs par leur Latin. Par bonheur ils sont aussi honnêtes gens, qu'éclairés. Je frémis, quand je pense à l'état où seroit réduit le pays, si les *Conseillers privés* manquoient de probité.

A 4

II

(*) *La Cour de ****, par cette lenteur, qui lui est ordinaire, *négligea alors, & depuis encore perdit tout-à-fait la volonté de connoître & de châtier un aussi grand désordre, . . . & laissa retomber les choses dans la première confusion.* Nouvel. Relat. de Venise. T. I. p. 169. Ce livre est écrit avant l'an 1740. ce qui fait que j'ai omis le nom de la Cour, où tout a changé depuis.

Il n'en est pas de même à * *. Son Altesse veut y régner seule, & ne prendre conseil que d'Elle-même. Mais l'on verra plutôt un carrosse à huit chevaux bien mené par un seul homme, que toute une Principauté, par une seule tête, entière dans ses idées.

La Cour de * * a de grands différends, avec un Etat voisin. Un grain de prudence, de réflexion & de courage, eût suffi pour se maintenir dans tous ses droits. Mais on ne sçut pas saisir le moment favorable. Après de longues procédures inutiles, l'on en vient à un accommodement, & l'on choisit à * * pour arbitre, une Cour, unie par les liens les plus étroits avec la partie adverse, & l'on est assez simple de se flatter, que, touchée d'une modération & d'une confiance aussi rare que celle dont on donne l'exemple, cette Cour, chargée de l'arbitrage, se déclarera en faveur de la justice, contre son ancienne amie. Y a-t-il de la prudence dans cette conduite? Appellera-t-on cela agir par système?

La

La constitution d'un Etat peut être bonne, louable & imitable à différens égards, & être cependant, à tout prendre, défectueuse, dangereuse & même tyrannique.

On doit aussi peu s'attendre, à trouver un modèle de Gouvernement parfait & universellement applicable, qu'à trouver partout un même climat. La même fourure, qui feroit un grand bien au mois de May à Petersbourg, feroit d'une chaleur insupportable à Naples.

Cependant il n'est point de Cour, si bien réglée qu'elle soit, qui n'ait ses défauts, & il n'en est point de si mal ordonnée, qui ne se montre par quelque beau côté.

Quelle que soit au reste la constitution d'une Cour ou d'un Etat, c'est toujours de celui qui gouverne, que dépend son bien être. Le plus beau Palais, habité par un maître négligent, tombera en ruine, pendant qu'un possesseur actif & intelligent, saura transformer en jardin, une terre déserte & inculte.

culte. Que ne devint point la Russie sous Pierre le Grand? où n'a point été portée la puissance de la Prusse sous ce règne & sous le précédent? & sur quel triste pied n'étoit point l'Autriche, pour les Finances & le Militaire, avant que l'Impératrice Reine fût montée sur le Trône? Que l'on jette au contraire les yeux sur plusieurs pays, à qui la nature semble avoir prodigué tous ses trésors. Si l'on compare ce qu'ils font, au lustre qu'ils pourroient avoir, on ne pourra pas s'empêcher de gémir, de voir tant de richesses dépérir, par la mauvaise économie d'un indigne Tuteur.

Il est plus aisé de monter la montagne, que de la descendre. Un bâtiment, qui a coûté vingt ans de travail, peut être réduit en cendres dans une seule nuit. Il faut moins de tems pour ruiner un pays, que pour y introduire une sage réforme. Rien ne doit faire plus de peine à un Prince sage, jaloux de la gloire de sa maison & du bonheur de ses sujets, que de voir un successeur que les droits de la naissance

sance mettront en état de renverser ce dont , il n'étoit venu à bout , qu'en joignant à beaucoup de prudence, des soins & des travaux assidus. Ce doit être pour des Ministres d'Etat , honnêtes gens & consciencieux, le sujet de plus d'une triste réflexion, que de voir leur Maître futur, environné de gens, dont ils sont persuadés qu'ils feront directement le contraire, de ce qu'une longue & pénible expérience , leur a appris être le plus propre à assurer la gloire de sa Maison & le bonheur du pays.

C'est un Emploi difficile à remplir, que celui de *Prince régnant* , mais il l'est doublement pour de mauvais Princes. Malheureux celui, qui s'imagine, que rien n'est plus aisé, que de gouverner un Etat, mais plus malheureux encore est le pays, dont le Souverain sent l'importance de ses devoirs, sans avoir la volonté de les remplir.

Il y a une différence essentielle entre être le Souverain d'un pays & en être le Père. L'ordre établi & les droits de la naissance font le Prince, la vertu
&

& l'exactitude à s'acquiescer de ses devoirs, font le Père de la Patrie. L'un est maître des biens de ses sujets, l'autre régit sur leurs cœurs. Plût-à-Dieu, répéta-t-on souvent dès le berceau, aux enfans des Princes, ce beau mot d'un Grand homme, dont le nom est avec justice en bénédiction, dans tout un Roïaume ! *Mon cher Prince*, dit le Comte de Tessin à l'héritier de la Couronne de Suède, *étudiez-vous sans cesse à vous pénétrer des sentimens de la plus tendre humanité & à ne jamais blesser le cœur de ceux qui sont soumis à votre puissance.*

Un Prince, qui, avec peu d'esprit, ou tout au plus avec un génie médiocre, a le cœur bon, est un homme infiniment plus respectable, que celui qui ayant toutes les qualitez d'un Héros & un génie supérieur, n'a pas les vertus humaines les plus ordinaires ; qui dresse des monumens à sa mémoire, sur les ruines des maisons de ses sujets : qui répand la terreur par tout & affame son pays. La Suède se rappellera toujours avec plus de plaisir, le règne doux & paisible

fible de Frédéric, que les Exploits de Charles XII. , dont le courage inflexible plongea son Royaume dans une misère trop profonde , pour qu'il puisse s'en relever encore de longtems. Se peut-il rien de plus flatteur & de plus glorieux , que le témoignage, appuyé des suffrages de toute l'Europe, que donne à l'aimable Monarque des Danois, l'Orateur de son peuple. (*)

„ Il fait plus de cas d'un honnête-homme , ancien sujet de ses Royaumes,
„ que de deux nouveaux citoyens, acquis au dépens de la fortune du premier. “ Aussi la plus juste de toutes les reconnoissances, ne s'exprima-t-elle jamais plus vivement, que ne fait l'Orateur : „ Habitans de ces Royaumes, s'écrie-t'il, rendez-vous dignes du bonheur dont vous jouissez, en joignant aux sentimens de la gratitude la plus vive envers le Ciel, l'amour le plus tendre pour un Roi, qu'il ne vous

„ a pas

(*) Voy: la Gazette Allemande d'Altona, nommée Post-Reuter dans le No. 209. de l'an 1757.

„ a pas donné dans sa colère , mais
„ comme un gage de sa faveur. “

Qu'il me soit permis, de continuer ces réflexions importantes, que l'Allemagne justifie à présent tous les jours, en empruntant les expressions d'un homme, aussi illustre par les justes critiques, qu'il s'est attiré, que par les éloges qu'il a si bien mérités. C'est de Bayle dont je parle, & jem'affûre qu'on l'écouterà avec cette attention qu'on ne lui refusa jamais: „ J'ai, dit-il, (*) autre-
„ fois oui prouver un paradoxe au Roi
„ de Suède, qui revenoit assez à ce que
„ je dis. Quelqu'un louoit ses grands
„ progrès en Allemagne, & soutenoit
„ en sa présence, que sa valeur, ses
„ grands desseins & ses hauts faits d'ar-
„ mes étoient les ouvrages les plus ac-
„ complis de la Providence, qui furent
„ jamais; que sans lui la maison d'Au-
„ triche s'acheminoit à la Monarchie
„ Universelle, & à la destruction de la
„ Reli-

(*) Voy : Pensées sur la Comète. T. I.
p. 253. & Mr. CALLIERE Fortune des
gens de qualité P. II. C. 10.

„ Religion des Protestans ; qu'il pa-
„ roissoit bien par les miracles de sa
„ vie , que Dieu l'avoit fait naître
„ pour le salut des hommes, & que
„ cette grandeur démesurée de son cou-
„ rage, étoit un présent de la Toute-puis-
„ sance, & un effet visible de sa bon-
„ té infinie. Dites plutôt, repartit le
„ Roi, que c'est une marque de sa co-
„ lère. Si la guerre que je fais est un
„ remède , il est plus insupportable
„ que vos maux. Dieu ne fait choses
„ extrêmes sans châtier quelqu'un. *C'est*
„ *un coup de son amour envers les Peu-*
„ *ples , quand il ne donne aux Rois que*
„ *des ames ordinaires.* Celui qui n'a
„ point d'élévation excessive, ne con-
„ çoit que des desseins de sa portée.
„ La gloire & l'ambition le laissent en
„ repos. S'il s'applique à ses affaires,
„ ses Etats en deviennent plus heureux ;
„ & s'il se décharge de ses soins sur
„ quelqu'un de ses sujets, à qui il fait
„ part de son autorité , le pis qu'il en
„ peut arriver, est qu'il fait sa fortune
„ aux dépens de son peuple ; qu'il
„ impose quelques subsides pour en ti-
„ rer

„ rer de l'argent, & pour avancer ses
„ amis, & qu'il fait gronder ses égaux,
„ qui ont peine à souffrir son pouvoir.
„ Mais ces maux sont bien légers, &
„ ne peuvent être en aucune considé-
„ ration, si on les compare à ceux que
„ produisent les humeurs d'un grand
„ Roi. Cette passion extrême qu'il a
„ pour la gloire, lui faisant perdre tout
„ repos, l'oblige nécessairement à l'ô-
„ ter à ses sujets. Il ne peut souffrir
„ d'égaux dans le monde. Il tient
„ pour ennemis ceux qui ne veulent
„ pas être ses vassaux. C'est un tor-
„ rent, qui déssole les lieux, par où il
„ passe, & portant ses armes aussi loin
„ que ses espérances, il remplit le mon-
„ de de terreur, de misère & de con-
„ fusion. “

Je me repose sur un Lecteur intelli-
gent, du soin d'appliquer à nos jours,
ces réflexions faites il y a plus d'un sié-
cle par un Roi, & transmises à la posté-
rité, il y a plus de cinquante ans. Car
qui ne connoîtroit pas celui, qu'on fait
marcher de pair avec Gustave Adolphe,
le défenseur de la liberté Germanique.
On

On ne refusera jamais à ce génie incomparable , le tribut du respect & de l'admiration , qui lui est dû à si juste titre. Il est le Roi des Héros. Esprit assez sublime & assez vaste pour suffire à plus d'une terre , semblable au Soleil , qui tourne sur son axe & qui brille d'un éclat qui lui est propre, il en a l'ardeur & les taches. Génie trop élevé & trop étendu , pour être pénétré de nos jours, les siècles à venir s'occuperont encore du soin d'en découvrir la sublimité, la grandeur & la nature. Peut-être se trouvera - t'il dans le monde politique, un Newton , qui déterminera sa capacité avec autant d'exactitude , que ce confident du Créateur a sçu mesurer les globes qui roulent sur nos têtes. Je ne l'ai jamais vû sans ravissement. Ses actions font le sujet de mes réflexions les plus délicieuses, & mon ame est enivrée du plaisir de les contempler. Je le suis souvent en pensée, pour tâcher d'épier ses démarches secrètes; mais l'aigle s'élève à des hauteurs, qui le dérobent à la vûe des oiseaux d'une moindre espèce. Je me tiens dans l'é-

B

loi-

loignement, pour contempler sa grandeur. Je vois qu'il repose sur la terre que nous habitons, mais qu'il soit debout, ou qu'il tombe, il occupe le terrain qu'il faut à un colosse. Quand je pense à ce Roi, je pense au plus grand des hommes. Mais il est dommage pour nous, qu'il n'ait pas un monde à lui seul !

*

*

*

Si les Grands savoient, combien il leur est aisé de gagner le cœur des hommes, ils feroient incomparablement plus de bien qu'ils n'en font; eux qui ont le privilège flatteur, d'être en possession de tout ce qu'il faut, pour répandre au milieu de cette multitude innombrable de mortels, en comparaison de qui ils ne sont qu'une petite famille, la joye, le bonheur, la satisfaction & l'abondance.

Oui nous leur prêtons un avantage, qui peut être pour eux un puissant motif à faire des actions vertueuses & louables. Sujets de Princes, nous ne
som-

sommes que trop portés à avoir d'eux la meilleure idée. Nous couvrons & excusons avec plaisir leurs défauts ; nous faisons volontiers le plus grand cas de leurs bonnes qualitez & y mettons le plus haut prix. Qu'il leur est donc aisé de passer pour vertueux , justes, magnanimes & humains ! Pourvû qu'un Prince ne soit pas manifestement impie, vicieux, cruel, avare & bizarre, il peut compter sur des éloges ; son panégyrique est tout fait : Il faut qu'il pousse les choses bien-loin , pour que sa mémoire soit en mauvaise odeur chez son peuple. Arrive-t'il qu'il fasse paroître quelques foibleesses humaines, qu'il se laisse aller même à quelques excès , à quoi il trouve tant de facilité , il n'a qu'à donner signe de repentir, pour que tout le monde soit satisfait, qu'on lui pardonne tout & qu'on oublie tout. Un mot prononcé avec bonté , lui ouvre la bourse de son sujet, qui en tire jusqu'à ses épargnes qu'il avoit faites, pour sa veuve & pour ses enfans ; un regard gracieux, un petit coup frappé légèrement sur l'é-

paule , rend la vie à ce bon vieillard ,
qui a blanchi dans les affaires (*).

S'il

(*) *Le regard favorable du Roi donne la
vie & sa clémence est comme les pluies
de l'arrière saison. Prov. XVI. 15.*

Ajoutons à ce mot du plus sage des
Rois, une sentence d'un Philosophe
payen, qui ayant vécu à la Cour, par-
le par expérience. *Non alia facies est,*
dit Sénèque, *clementis ac moderati im-*
perii , quam sereni cœli , atque nitenti-
tis. Crudete regnum, turbidum, tene-
brisque obscurum est inter trementes &
ad repentinum sonitum expavescentes,
nec eo quidem , qui omnia conturbat,
inconcusso. Senec. Lib. de Clementia.

Voici comment parle à Louis XV.
encore enfant , un des plus grands
Orateurs Chrétiens que la France ait
produits. „ Sire, dit-il, en quoi les
„ Princes & les Grands , qui n'off-
„ rent jamais aux peuples qu'un front
„ sévère & dédaigneux sont plus in-
„ excusables; c'est qu'il leur en cou-
„ te

S'il y a dans le monde un Empire, où l'on doive trouver grand nombre de Princes que la noblesse des sentimens rende dignes de régner, ce devroit être l'Allemagne, car notre constitution, n'ôtre à un Souverain aucune occasion de faire du bien. Je défie même, qu'on fasse voir un Etat en Europe, où un Seigneur, qui ne possède qu'un district

B 3

de

„ te si peu de se concilier les cœurs :
„ il ne faut pour cela ni effort, ni
„ étude; une seule parole, un souri-
„ re gracieux, un seul regard suffit :
„ le peuple leur compte tout : leur
„ rang donne du prix à tout : la seu-
„ le sérénité du visage du Roi, dit
„ l'Ecriture, est la vie & la félicité
„ des peuples; & son air doux & hu-
„ main, est pour les cœurs de ses sujets
„ ce que la rosée du soir est pour les
„ terres séches & arides; *in hilaritate*
„ *vultus Regis, vita : & clementia ejus*
„ *quasi imber serotinus.* MASSIL-
„ LON. Petit Carême, pag. 121. de
„ l'édition de Paris de 1745. *Note*
„ *du Trad.*

de quelques lieues , soit en situation , pour peu qu'il le veuille , de rendre heureux ses sujets. Et il est aussi peu possible , lorsqu'on rencontre un de ces Princes , qui vit avec ses sujets comme le feroit un bon père avec ses enfans , de lui refuser les sentimens du respect le plus profond , qu'il l'est d'un autre côté , de ne pas mépriser souverainement , un petit Tyran , qui ne pouvant plus écorcher ses sujets , couvre son avarice du voile de la Religion ,

Mais , qu'il y a peu de Princes , je le dis les larmes aux yeux , qui sachent ne pas abuser du don précieux de la liberté Germanique ! Ne touchons - nous pas à ces tems , où il ne s'agira plus d'opter entre bon & mauvais , mais entre mauvais & pire. La perspective qu'offre la manière dont se gouvernent aujourd'hui , la plupart de nos Etats , n'est rien moins que consolante. Peu s'en faut que je ne rougisse d'être Allemand , quand je considère , combien il y aura un jour de mauvais sujets parmi nos Princes Héréditaires. Pourront-ils bien
ne

ne pas ressembler au portrait, que l'Ecriture Sainte nous fait de Roboam: „ Il
„ consulta les jeunes-gens qui avoient
„ été élevés avec lui & qui étoient toujours près de sa personne, & il leur
„ dit: Qu'elle réponse me conseillez-vous de faire à ce peuple, qui m'est
„ venu dire: Adoucissez un peu le joug que votre père nous a imposé? Ces
„ jeunes-gens qui avoient été élevé avec ce Prince lui répondirent; voici
„ la réponse que vous ferez à ce peuple . . . Le plus petit de mes doigts
„ est plus gros, que mon père ne l'étoit par le corps. Mon père a imposé, à ce que vous dites, sur vous
„ un joug pesant, & moi je le rendrai encore plus pesant: Mon père vous
„ a battus avec des verges, & moi je vous châtierai avec des scorpions...
„ Et le Roi répondit durement au peuple, abandonnant le conseil que les
„ vieillards lui avoient donné.

Peut-être est-ce sans raison que je me chagrine, mais du moins est-ce le zèle le plus pur qui me fait parler. Ce se-

ra à la postérité à juger des suites d'un témoignage , que notre siècle confirme malgré lui.

*

*

*

L'éducation que l'on donne, à la plupart des enfans destinés à régner, est également peu propre à leur former l'esprit & le cœur. Qu'on ne me demande pas des preuves de ce que j'avance. Je n'en fournirois que malgré moi.

Dès que les années destinées à l'instruction & aux voyages font écoulées, il n'y a plus, suivant la méthode d'aujourd'hui, que deux partis à prendre pour un jeune Prince, celui des armes, ou celui de demeurer dans le sein de la Cour. Si c'est pour le dernier qu'on se détermine, on le voit pour l'ordinaire passer ses jours dans un éloignement total des affaires. Tout au plus lui donne-t'on successivement un Régiment, dans les troupes de son Père & une part dans le département de la guerre. Mais l'état des affaires de sa Maison, le fort & le foible du pays, la situa-

situation des sujets, la forme des différens conseils qui gouvernent l'Etat, la manière de traiter les affaires, tout reste mystère pour lui. On lui ferme l'accès aux délibérations secrètes, souvent même lui fait-on un crime, du simple desir d'être instruit de l'intérieur du Gouvernement, & tout-au-moins l'en dégoûte-t'on. Les pères & les ayeux de nos Souverains d'aujourd'hui, étoient initiés de très-bonne-heure dans les affaires. Ils étoient obligés de se trouver dans les Conseils & d'y travailler. Peu-à-peu on les admettoit aux Conseils secrets & y avoient voix, quand une fois ils avoient écouté & appris assez longtems. Voici quelques exemples, quoiqu'en petit nombre, qui feront encore honneur à notre siècle. Le Roi de Prusse donne plusieurs heures à son neveu le Prince de Prusse d'aujourd'hui, héritier de sa Couronne, pour lui former l'esprit & le cœur, & le préparer à remplir les grandes vûes auxquelles Dieu & sa naissance l'ont destiné. Le Prince Héritaire d'Hesse-Cassel a été admis au Conseil secret &

l'on m'a même assuré qu'il en a tenu pendant quelque tems le Regître.

La grande raison de la rareté de ces exemples, c'est que plusieurs Pères entendent eux-mêmes très-peu les affaires, ont de l'aversion pour elles & préfèrent leurs plaisirs à leurs devoirs. L'on dispense facilement les autres, de ce à quoi l'on ne trouve aucun goût. La jalousie que l'on conçoit quelquefois d'un fils, qui fait paroître de la vivacité, de l'esprit & de la pénétration, peut y entrer aussi pour quelque chose. Souvent la malice & la fourberie d'un malhonnête-homme de Ministre, écartent ceux qui pourroient éclairer de trop-près ses actions. L'on entend même soutenir comme article de foi, aux favoris, courtisans & gens désœuvrés, que le travail, (car c'est ainsi qu'ils nomment ce qui a toujours fait les délices des plus dignes Princes) ne sied pas aux Princes & aux Grands-Seigneurs, qui ont des Ministres & des Officiers gagés pour y vaquer. Comme s'il n'y avoit pas plusieurs divertissemens que pren-

prennent les Souverains , qui sont au fond des travaux , de penibles & souvent de périlleux travaux. (*)

*

*

*

Il est bien vrai, qu'il n'est pas nécessaire, qu'un Prince travaille autant qu'un Conseiller de Régence, & je n'en conclus pas moins, que le gouvernement est aussi peu systématique dans une Cour, où je vois l'appartement du Prince garni d'armoires remplies d'*Actes*, que s'il étoit tapissé de fouets & de bois de Cerfs. J'avoue que l'architecte doit avoir toujours devant les yeux le plan & le modèle de tout l'édifice & la règle ou l'échelle à la main ; Mais il n'est pas besoin, qu'il fasse lui-même les gros ouvrages : il suffit qu'il ait l'œil sur le
tout

(*) „ Il n'y a, dit fort bien l'Abbé Du-
„ GUET, que des hommes capables
„ de borner la vie d'un Prince à la
„ chasse & au jeu, & de ne l'estimer
„ grand que lorsqu'il ne fait rien, qui
„ puissent avoir de si fausses idées. “
Institution d'un Prince Part. II.
p. 333.

tout & qu'il ait soin de tenir en haleine
 ceux qui sont chargés du détail du bâ-
 timent. Mais le plus grand nombre
 de nos jeunes Princes , n'ont aucune
 idée de l'un & se soucient fort peu de
 l'autre. Qu'il seroit tout-à-la-fois agréa-
 ble pour eux , & digne d'eux , de par-
 courir successivement les différens can-
 tons de leurs pays héréditaires, pour se
 mettre au fait de l'œconomie rurale, &
 des vraies sources des richesses; pour
 se faire de justes idées de tout & ap-
 prendre en même tems la véritable hu-
 manité , (*) en voyant les peines infi-
 nies, que se donnent les sujets & les
 rudes travaux dont ils s'occupent;
 pour encourager par leurs visites l'assi-
 du-

(*) *Quel Rodrigue aujourd'hui daigne jet-
 ter la vue.*

*Sur le noble Instrument, que nous
 nommons Charrue?*

*Instrument vil à voir, sans lequel tou-
 tefois*

*Les Sceptres tomberoient hors des mains
 de nos Rois.*

Epitres diverses:

duité & l'industrie des Manufacturiers & des Artisans; pour connoître & approfondir, ce qu'il sied si bien à un Prince de savoir, les richesses intérieures de ses Etats, les mines, les salines & autres belles productions, qu'y étale la nature; de même que pour étudier le génie & la façon de penser de ses sujets, les défauts, ou les avantages du Gouvernement actuel. Préparé de cette manière, un jeune Prince ne peut qu'être en état de bien régner un jour. Mais qu'arrive-t'il? Le plus bel âge se passe dans la plus dangereuse oisiveté; l'esprit dégouté du travail & de toute occupation solide, n'est tourné, & encore est-ce merveille si on en demeure-là, qu'à la bagatelle & à des choses, qui sont au dessous d'un Prince appelé à régner. Trop-souvent même les années destinées à se mettre en état de faire un jour le bonheur des peuples, ne sont-elles employées qu'aux plaisirs, à chasser, à jouer, à boire & à faire le soit-disant soldat. Nos anciens Princes Allemands pensoient tout autrement. Le célèbre Elec-

Electeur de Saxe , Jean *le Constant*,
avoit accoutumé de dire : „ On apprend
„ assez de soi-même à enjamber un che-
„ val, à se défendre contre un ennemi
„ & un animal féroce , ou à prendre
„ un lièvre; de-là vient que mes pale-
„ freniers n'ignorent rien de tout cela.
„ Mais & moi & mes fils, avons be-
„ soin, non seulement de l'Esprit &
„ de la Grace de Dieu, mais d'habiles
„ gens & de bons livres, pour appren-
„ dre à vivre saintement, à régner
„ chrétiennement, & à bien gouverner
„ le pays & les sujets. “

*

*

*

Les jeunes Princes ne négligent pas
moins & méprisent même, tout com-
merce avec les Ministres & autres Offi-
ciers bien-intentionnés. Tel Prince,
qui ne se fait pas la moindre peine
d'employer des journées entières, à des
parties de plaisir, avec quelques-uns de
ses Gentilshommes , rougiroit, je le
dis hardiment , si l'on apprenoit par
hazard, qu'il ait rendu visite à un Con-
seiller Privé roturier , pour s'instruire
des

des affaires du Pays. Il y a même plus d'un Chambellan, dont la Clef d'or fait tout le mérite, qui se croiroit en droit de faire la mine, à la vûe de ce prétendu avilissement de la jeune Altesse. Il est vrai, qu'on se voit à la Cour, à table, au jeu & alors les Princes se piquent d'être gracieux & aimables, on dit au Ministre quelques jolies choses; on lui fait quelques complimens, les jeunes Seigneurs sont dressés de bonne-heure, à être polis, mais aussi est-ce tout. On ne peut pas parler toujours d'affaires, aussi n'est-ce pas pour cela qu'on se rassemble à la Cour; ce sont les heures du repos & de la récréation; mais n'y auroit-il pas tems pour tout & ne pourroit-on pas faire l'un & l'autre?

Des Princes aussi-mal préparés, prennent enfin possession du Gouvernement, moins comme d'un Emploi dont ils ont étudié à fond toutes les obligations, qu'avec la joye d'un fils qui ayant souhaité depuis long-tems la vie éternelle à son père, se voit en possession d'un bien, dont il s'imagine être en droit

droit de disposer à son gré. Ce n'est plus alors qu'on se défait de ses anciens penchans. L'âge avancé n'est pas propre à apprendre ce qu'on a négligé dans la jeunesse, ou ce dont d'autres auroient dû prendre soin qu'on fût instruit.

*

*

*

Pour ce qui concerne les Princes Cadets, on pose pour maxime générale, que le second fils doit être destiné aux Armes & ainsi des autres, n'importe qu'ils ayent du goût & du talent pour ce parti ou qu'ils n'en ayent pas, c'est leur destination. J'aurois presque dit, que la plupart de ces Seigneurs se bornent aux études de Cour, à apprendre les Langues, la Musique, à monter à cheval, à danser, faire des armes, jouer & folatrer.

Il n'est gueres possible de faire à cet égard la comparaison du temps passé à celui-ci, parce qu'il n'y a pas si longtemps encore, que le *Droit de Primogéniture*, est formellement établi dans les Maisons Souveraines d'Allemagne, & qu'autrefois, lors - même que le pays
n'étoit

n'étoit pas partagé également entre les frères, l'on donnoit cependant au Cadet, un baillage, un Château, avec un certain district, & que dès-lors il avoit de quoi s'occuper. Mais le soin de conserver aux Maisons, ce qu'on nomme leur lustre, a fait poser une fois pour toutes, comme un principe invariable, qu'il n'y doit avoir qu'un Prince rég-nant dans un pays. Je laisse à juger à ceux, qui ont l'honneur d'être con-sultés sur le gouvernement des Etats & aux Princes, qui ont le bonheur de posséder dans la personne de leurs Mi-nistres, de fidèles amis, si les sujets s'en sont mieux trouvés? Si c'est pour l'Allemagne un plus grand bien, de n'être gouvernée par un petit nom-bre de Princes puissans, que de l'avoir été par un grand nombre dont la puis-sance n'étoit que médiocre? Si nous ne devons pas aux établissemens, qu'ont été obligé de former les Princes apa-nagés, la population de l'Allemagne, le changement de plusieurs villages en Villes, & de métairies en villages, & une quantité de magnifiques palais & de

C

de maisons de campagne? Si ce ne feroit pas encore une maxime très-salutaire, que de leur donner au-lieu d'argent comptant, qui se dépense souvent dans les pays étrangers, les revenus d'un baillage, où ils résideroient en même tems, & où ils jouïroient de certains droits sans préjudicier à ceux de la Souveraineté? Si les habitans d'un tel baillage ne feroient pas du double plus riches que d'autres, au bout de trente ou de quarante ans? (*)

Voici une réflexion que je ne fais jamais sans m'affliger. Un pays a le même droit sur les fils cadets de son Souverain, sur leur affection & leurs talens, que sur le Prince Héréditaire. Ce
der-

(*) *Périsse avec ses loix la dure Politique,
Qui, sur le frêle espoir d'un honneur
chimérique
Dépouille les cadets en faveur d'un
ainé,
Souvent peu digne encor de ceux, dont
il est né.*

Epitres diverses.

dernier a, dans la personne de ses frères, des amis qui lui sont attachés par les liens les plus étroits. Le *droit de primogéniture* a renversé ces propositions. Le pays conserve bien le gracieux & très-onéreux privilège de nourrir tous les enfans de son Souverain & l'on fait prêter en cas de vie & de mort, serment à tous les gens en charge, d'être fidèles à tous les membres de la Maison, pour qui il y a même un article dans les prières publiques de l'Eglise, & Dieu sçait, avec quelles dispositions, le plus grand nombre suit le Pasteur, qui le lit ! Du reste les cadets sont dès leur bas âge, dans un profond respect pour leur frère-aîné, leur futur Seigneur & maître, & ce dernier s'y fait si-bien & s'en départ si-peu, qu'à moins qu'ils ne se fassent quelques confidences sur leur amourettes, ou quelques tours de jeunesse, ils évitent jusqu'à l'apparence de confiance & d'ouverture de cœur. A peine le cadet a-t'il atteint l'adolescence, qu'il part pour entrer au service, ou que, si malheureusement l'Europe est en paix, il s'a-

musé à dresser les soldats du Prince son père.

L'aîné parvient enfin à la régence, & les cadets tâchent de se tirer d'affaire, avec plus ou moins de peine, à proportion du bon ou du mauvais état de la Maison. Etrangers dans le pays & à la Cour où ils sont nés, à peine sont-ils vus de bon œil, lorsqu'ils y font de fréquentes visites & toujours voit-on avec plaisir, qu'ils n'y séjournent pas longtems. Il n'y en a que peu, qui osent penser à se marier. Ils s'éteignent sans se voir renaître, ou ils ont la tête emportée par un boulet de canon, & quelle joye, lorsqu'un tel appanage retombe à la Maison ? Souvent-même ne le leur paye-t-on, de leur vivant, que très-irrégulièrement & comme s'ils l'eussent usurpé. De-là vient que soit besoin, soit ambition, ils se voyent tentés, pour améliorer leur état, de faire argent de la seule chose, qu'ils aient encore à vendre, de leur Religion. Pendant ce tems-là, les Excellence & les Gentilshommes de la Cour régnante vivent dans la plus grande

de abondance. La maîtresse du Prince aîné lui coûte plus dans une année, que ses frères, pendant toute leur vie. Il n'y a de source si peu abondante qu'elle soit, où l'on ne voye une dizaine d'officiers se désaltérer, ce n'est qu'au frère cadet qu'elle est interdite. Il a, dit-on, sa cotte-part, qu'il se tire d'affaire; pendant qu'on augmente journellement les appointemens de gens, qui ont déjà plus qu'il ne leur faut pour vivre. Il se pourra faire néanmoins, qu'il obtienne un Régiment, une Commanderie, ou quelque chose de semblable, & par-là le Prince régnant, croira donner des preuves marquées de l'amitié qu'il a pour ses frères.

L'Histoire & l'expérience font voir également, que des Princes cadets, écartés de cette manière & presque bannis de la Maison & des Etats de leur père, se sont poussés dans les services étrangers par leurs talens, leur vertu, leur bravoure & leur mérite, sont parvenus aux Emplois les plus distingués, aux premiers grades militaires, à des Gouvernemens de Provinces entières

& ont illustré par leur vie l'histoire de leur Maison. J'ai même adoré, plus d'une fois, avec un respectueux silence, les voyes admirables & la sagesse infinie de la Providence, en ce que le Prince appelé par le droit de sa naissance, à prendre en main les rênes du Gouvernement, n'avoit que très-peu de talens & encore moins de qualités du cœur, tandis que son cadet réunissoit en lui, toutes les vertus qui font l'excellent Prince, propres à faire fleurir la maison, à rendre heureux les Officiers & le pays. Or je demande, si tout Prince régnant qui a le bonheur d'avoir un frère, à qui la Cour & les sujets rendent un témoignage aussi avantageux, ne devrait pas se vouloir assez de bien à soi-même, pour tirer tout le parti possible de ses talens, de son expérience & de sa vertu? Pourroit-il avoir un ami plus fidèle & plus dévoué, que celui, dont les liens du sang lui assûrent déjà le cœur? Ne seroit-ce pas un honneur pour le Prince & pour sa Maison, s'il l'établissoit lui-même Président de tous les Con-seils,

seils, & avec quel contentement, d'hâbiles & d'honnêtes-gens, ne travailleroient-ils pas sous les yeux d'un Seigneur, qui seroit toujours plus disposé à rendre justice à leur mérite, qu'un Ministre jaloux & envieux, ou un favori ignorant; qui seroit enfin intéressé par tous les endroits possibles, à s'employer efficacement à faire fleurir sa Maison, sans se laisser gagner par aucune de ces funestes maximes qui ont fait échouër si souvent les meilleurs projets? Je passe sous silence tous les autres avantages considérables, qui en résulteroient.

C'est un précieux trésor, que l'amitié, qui lie les Frères! car dans le Cours ordinaire de la vie, on ne naît pas ami, mais on le devient; aussi est-il rare, que deux Maîtres dans une maison, (si on le veut prendre sur ce pied) s'accordent; mais aussi seroit-il moins honteux pour un Prince, d'être mené par son frère, que d'être asservi à un Grand-Chambellan, ou à un Chancelier orgueilleux. Deux excellens Princes Rodolphe Auguste & Antoine Ul-

ric de Brunswic , ont fourni , & l'on s'en souviendra toujours avec satisfaction , l'exemple de la possibilité , de la beauté & de l'utilité d'une bonne intelligence entre des frères, qui tendent au même but. L'Europe entière est témoin de la confiance & du succès, avec lequel le Roi de Prusse a partagé le commandement de ses Armées , avec son incomparable frère le Prince Henri. N'alléguerai-je pas aussi avec éloge, la preuve qu'a donné le Comte Louis Casimir d'Issembourg-Budingue, de sa confiance en son frère le Comte Gustave Frédéric, en lui remettant la Régence de son pays , action dont la Maison de Budingue ressent tous les heureux effets. Ces exemples seroient plus suivis encore, si ce malheureux préjugé n'étoit pas si fort enraciné ; „ Que les „ occupations que donne proprement „ le Gouvernement des Etats, ne sont „ que pour les savans, & qu'il n'y a „ d'honneur à espérer pour un Prince, „ que dans le parti des Armes. “

Cet

*

*

*

Cette funeste maxime me conduit à faire une nouvelle réflexion , de la justesse ou de la fausseté de laquelle, c'est au Public à juger; C'est que nous sommes redevables , en grande partie , au *Gouvernement Militaire*, du despotisme, qu'affectent plusieurs de nos Souverains d'Allemagne, de la manière dure, avec laquelle ils traitent leurs sujets, des violations fréquentes de leurs promesses les plus sacrées & de leurs traités avec les Etats de leurs pays, de l'ignorance, où sont la plupart des Princes sur leurs devoirs , du mépris qu'il en font & des injustices qu'ils commettent en poussant trop-loin des droits , qui sont au reste aussi fondés qu'inviolables, sans parler d'autres inconvéniens qui semblent annoncer des tems plus malheureux encore.

La Cour de Berlin a emprunté de celle de Versailles, cet esprit de Gouvernement militaire, & à son tour elle a l'honneur d'être copiée plus ou moins heureusement, par d'autres Prince d'Allemagne.

La

La constitution de la Cour de Berlin, pour le Militaire & les Finances, ne ressemble pas mal au cimeterre de *Scanderberg*, il falloit avoir son bras pour le manier.

Il y a de l'honneur à imiter cette Cour, son systême militaire est inimitable & il seroit à souhaiter pour le bonheur de l'Allemagne qu'il le demeurât toujours, & vouloir la prendre pour son unique modèle dans l'administration des finances, c'est courir le risque de faire plusieurs folles tentatives. Ceux qui l'ont voulu copier, à cet égard, n'en ont eu d'autre avantage, que celui qu'on retire de ces champs, que l'on veut forcer par l'art, à rapporter le double de ce qu'ils ont rendu annuellement depuis la création du monde. La terre s'y prête deux ou trois ans, au bout desquelles elle est épuisée & stérile.

Sans entrer donc dans la moralité de ce Systême, propre à enrichir de grandes Monarchies & apauvrir de
petits

petits Etats, je me contenterai de tracer un léger crayon, des influences qu'il a sur la façon de penser d'un Souverain.

Je commence par la personne même. - - Le *Gouvernement Militaire* pose pour maxime: *Qu'un Prince doit servir*; c'est-à-dire, qu'il doit devenir bon Soldat. Maxime utile, dans un Etat Monarchique. L'oisiveté des Princes est une source de troubles intestins & de guerres civiles. La France en a fait plus d'une fois la triste expérience. La vivacité d'esprit de cette Nation, exige qu'elle soit toujours occupée; & quoiqu'on ne l'avoue pas, il n'en est pas moins vrai, que dans plus d'une occasion, la France n'a eu d'autre raison de faire la guerre, que la nécessité de calmer par une saignée, l'agitation du sang de la Nation. C'est dans ce Royaume un principe dominant, que celui de la Noblesse Militaire. Un jeune homme de qualité, n'est estimé, qu'autant qu'il a fait quelques Campagnes. Le Roi Frédéric Guilla-

lau-

laume de Prusse , ayant conçu le dessein d'accoutumer la Noblesse de son Royaume , à son Sytème Militaire & à celui de ses finances , fut obligé de commencer à ces deux égards, par les Princes ses Fils. C'est probablement aujourd'hui une maxime héréditaire dans cette Cour & il y a toute apparence , que de notre vivant, l'on ne s'en départira pas.

Il en est tout autrement des Cours, où l'on a adopté le même principe. Comme je n'ai proprement en vûe, que les Princes destinés à succéder à leurs Pères, par le droit d'aînesse, sans faire attention aux cadets, je ne parlerai aussi d'après l'expérience , que de quelques-uns des effets que cette maxime produit sur eux.

Il est utile , j'en conviendrai, à un Prince Héréditaire , qui vraisemblablement , ne succèdera à son père qu'au bout de plusieurs années, de porter les armes dans sa jeunesse. Il apprend dans le Service l'ordre , la subordination, l'obé-

l'obéissance & l'exactitude dans les affaires. Il s'y accoutume à avoir du respect pour ceux , qui bien que ses inférieurs par leur naissance, lui sont supérieurs en mérite & en grade , & à être poli envers ses égaux. Il s'y défait de cet orgueil National , qu'on reproche aux jeunes Princes & Seigneurs Allemands, hauteur dont la morale souvent la plus persuasive ne l'auroit pas corrigé.

Mais quand le Prince fait le métier de la guerre jusqu'à l'entrée de sa régence & même au-delà, sans penser à s'instruire d'autres obligations beaucoup plus essentielles à un Souverain, il en arrive très-souvent qu'il n'apprend que l'art de commander - si propre à l'Etat Militaire, de sorte qu'on ne peut l'employer autre part sans inconvénient. Il s'accoutume à exiger de ses Ministres, de ses Conseillers & de ses sujets, cette obéissance aveugle & illimitée, qui exclut toute réflexion & toute opposition, telle qu'on la demande d'un Officier commandé

dé

dé pour la tranchée & d'un soldat appelé à monter à l'assaut. (*)

L'exactitude dans le Service, que l'on peut & doit exiger d'un subalterne dans le métier de la guerre, & la justesse d'un Général, dont les Ordres doivent être remplis incessamment, sans contradiction, & sans qu'il soit permis à ceux qui sont chargés de les exécuter, d'en examiner la justice & la sagesse, rend les Princes, formés uniquement à cette école où ils ont passé une bonne partie de leur vie, brusques, durs, & insupportables. Humeur dont on s'aperçoit en travaillant avec eux & sous leurs ordres, à des affaires où le plus souvent il n'est pas question de volonté absolue, mais d'une longue, mûre & pénible délibération, de changer plus d'une fois de plan, d'examiner, de peser

(*) *Les Rois n'ont jamais tort & c'est s'émanciper,*

Que de croire un moment, qu'ils pourroient se tromper.

C. de Baar.

fer les raisons du pour & du contre, & où il ne suffit pas de faire des démarches hasardées pour se mettre ensuite aussi-peu en peine, qu'on le fait dans un jour de Bataille, si elles n'entraîneront pas la perte de plusieurs milliers de personnes.

Il résulte encore de cette façon de penser militaire, un autre inconvénient. C'est qu'on acquiert l'habitude de traiter les affaires, qui ont du rapport au Gouvernement, avec une précipitation qui ne peut qu'être nuisible. On veut brusquer les tems. Des Princes qui pensent ainsi, s'imaginent toujours qu'on gouverne un pays, tout comme on fait manœuvrer un Régiment sur une Place de parade. Ils ne font pas de différence entre le travail d'esprit d'un Ministre d'Etat, & les opérations, souvent toutes machinales, d'un Officier. Tout doit se faire ainsi qu'à l'exercice par un, deux, trois; & comme il n'est ni convenable ni possible, que cela s'exécute de cette manière, il est inévitable que le Prince & le Ministre
ne

ne se chagrinent l'un l'autre d'importance (*).

Comme dans la Guerre , la force l'emporte souvent sur le droit, & qu'un bon Général se voit obligé de faire par ordre ou par nécessité , bien des choses qu'il ne feroit pas , s'il en étoit absolument le maître, il arrive qu'un Prince , qui a servi longtems , perd successivement cette délicatesse de sentimens qu'inspire la vraie humanité, & prend une trempe d'ame plus dure, qu'il ne perdra jamais , à moins que la bonté toute particulière de son tempérament , ne reprenne enfin le dessus. Tout son règne s'en ressent ;
A-t'il

(*) *Que je vous plains, ô vous, dont l'esprit tributaire,*

De qui veut l'asservir esclave volontaire,

Prêt à tout soutenir comme à tout renverser,

Attend avec respect un ordre pour penser.

Oeuv. du C. de Bernis.

A - t'il des difficultés avec ses Voisins, c'est à force ouverte qu'il réclame son droit & on le voit commencer ses procédés, par où d'autres finissent. Les Ministres font envain des représentations, le Maître veut être obéi. Ses démarches violentes lui attirent une grêle de Mandats *sine Clausula*, de *Decrets*, de *Rescripts* Impériaux; n'importe, il n'en est pas plus en peine, que s'il entendoit ronfler le canon. Il tourmente sa Chambre des Finances & son pays, par mille demandes qu'il leur fait, & on y répond, en faisant remontrances sur remontrances; mais elles sont sans effet, le Prince n'étant pas accoutumé de rabattre quoique ce soit des ordres qu'il n'a donnés, dit-il, qu'après y avoir bien réfléchi; Il veut être obéi, & menace de tout le poids de sa colère, s'il ne l'est pas. *Je ne me laisserai pas forcer & maîtriser*, c'est toujours son refrain. Il envisage tous ceux avec qui il a à faire, comme une sorte d'ennemis, & c'est sur ce pied qu'il en agit avec d'autres.

Les misères & les désolations sans nombre, dont on est témoin à la Guerre, rendent le Prince dur & insensible aux besoins , à la pauvreté & à la misère de ses propres sujets. Car comment seroit-il possible sans cela, je parle avec toute la liberté Germanique, qu'on les traitât aussi rudement & aussi tyranniquement, qu'on le fait , dans quelques Provinces d'Allemagne (*).

Cette façon d'agir du Maître, devient successivement celle de tous ses Officiers , & l'on traite les sujets d'une manière qui fait bien voir, que les Souverains ne connoissent plus que le nom de *Grandeur* & de *Rassesse*. Ils jugent de tout selon l'idée qu'ils ont du premier, & s'imaginent que tout ce qui s'en écarte , est par cela même bas, & doit être envisagé comme un attentat au rang élevé qu'ils occupent. Mais il y
a

(*) *Infelix cujus in potestate est tantorum animas à morte defendere, & non est voluntas.* Ambros.

a un mot si doux , à placer entre ces deux extrêmes , c'est celui de *bonté*. Envain chercheroit - on , ce qu'il exprime , dans un pays , dont le Gouvernement est fondé sur les principes militaires.

Il y a encore une remarque à faire, que je ne passerai pas sous silence. C'est que quand un Prince s'est une fois passionné , pour ce qu'on appelle le Service, il en vient peu-à-peu à se persuader, qu'un Souverain n'est grand, qu'à proportion du nombre de soldats qu'il entretient. On épargne sur soi-même, sur son Epouse, sur ses enfans, sur sa table , sur ses habillemens , sur les pensions des gens en charge & sur les récompenses qu'on doit au mérite, pour prodiguer tout à l'Etat Militaire. On envisage comme de l'essence du droit de Souveraineté, de transformer en hallebardes & en épées , tout ce qu'il est possible de prendre sur les revenus & de métamorphoser en soldats, tous les sujets nouveaux-nés. Il est vrai , qu'on eût mieux fait à * * d'acheter des chevaux de dragons, au-lieu

de faire emplette , pour l' Opera , d'animaux rares & inutiles ; & d'employer à la paye & à l'entretien des Troupes réformées, les sommes immenses , qu' on a dépensées à une infinité de friandises, qui font, ce qu'on nomme des tables délicieusement servies. Mais la plûpart des Princes d' Allemagne ne se trouvent pas réduits à cette triste nécessité, d'entretenir beaucoup de Troupes. Il dépend d'eux absolument , de faire à cet égard , ce qu'ils trouvent à-propos. Encore peut-on dire de la plus grande partie, que s'ils n'ont des soldats, que pour se mettre à couvert de la honte de n'en point avoir , ils en ont trop , & que si c'est pour s'en servir tout de bon , ils n'en ont pas assez. Un nombre de Troupes proportionné à la grandeur & aux revenus de l'Etat, est conforme à la constitution actuelle de l'Allemagne , & peut ne point nuire à un pays. Mais malheur à un peuple , dont le Prince veut entretenir tout-à-la-fois soldats, chasseurs, Comédie, Opera, maîtresse &

& avoir tout ce qu'ont les plus grands Monarques!

La Politique tient à cet égard, un tout autre langage. „ Sans Troupes, „ dit-on, il n'est pas possible de jouer „ un grand rôle dans le monde, de „ penser à faire quelque alliance avec „ des Puissances Etrangères, ou à s'ag- „ grandir. Il n'est point de Prince „ d'Allemagne, ajoute-t'on, qui ne se „ soit bien trouvé des traités de subfi- „ de, & n'y a-t'il pas tel pays, où „ toute espèce de commerce devien- „ droit impraticable, si on n'avoit la fa- „ cilité de négocier des hommes? „ Mais en ne parlant que comme patrio- te, je défie hardiment le politique, qui raisonneroit ainsi, de me nommer un Etat en Allemagne, qui ait retiré quel- que utilité réelle des traités de subsi- de. Or à l'avantage de qui le Prince doit-il penser premièrement & sur toutes choses, au sien propre, ou à celui de son pays?

„ Il n'y a pas de science, dit le Com- „ te de Tessin à faire ce qu'on veut,

„ mais c'est le caractère d'un grand Prin-
„ ce, de ne vouloir & de ne faire que ce
„ qu'il doit. “ Seulement est-il dom-
mage que les exemples en soient si ra-
res de nos jours.

*

*

*

Je me livre à un penchant, que je devrois combattre, s'il me prenoit envie d'ajouter de nouveaux traits à cette multitude d'excellens ouvrages sur les devoirs des Princes, qui ont été écrits avant moi: Les honnêtes-gens, qui en sont auteurs, ont écrit de leur tems & sous leurs Maîtres: j'écris ce qui passe de mes jours & sous les maîtres dont je suis sujet. Ils ont pensé & vû; je me flatte de penser aussi, & peut-être me reprochera-t'on de ne parler que trop de ce que je vois. Puisse la postérité ne méconnoître jamais en moi, le cœur d'un patriote! Je renonce sans peine, à toute prétention sur la reconnoissance de mon siècle.

On

* * *

On n'ôse gueres hazarder d'écrire , dans un tems aussi pervers qu'est le nôtre , si ce n'est sur une feuille volante, ce qu'on voudroit pouvoir dire en face à un Prince, avec quelque espérance de faire impression sur lui: „ Res-
„ pectez , Monseigneur , dans toutes
„ vos actions la voix de Dieu & de vo-
„ tre conscience ! “

Nos plus grands Princes , ne se sont fait aucune peine , de reconnoître ce Tribunal suprême. L'Empereur Matthias, fit répondre, en 1613. aux Ambassadeurs des Etats Protestans de l'Empire: „ Que Sa Majesté Impériale,
„ feroit toute l'attention possible, dans
„ l'administration de la justice, au but
„ de son importante vocation & de
„ l'autorité qui lui étoit confiée, *pour*
„ *pouvoir en rendre compte à Dieu,*
„ *aux Etats, & à la Diète prochaine.*

Il faut bien , que cette déclaration de l'Empereur n'ait pas été un simple sentiment de parade, mais l'effet de la

conviction , puisque le Conseiller Privé *Zacharie Geizkofler* dit, dans une Consultation adressée l'année suivante au Cardinal *Clesel* (*): „ Qu'ils'en
„ tiendrait à ses anciennes maximes,
„ quoique lui en pussent dire ceux,
„ qui nonobstant les considérations politiques, se découragent & veulent
„ rétrécir la conscience des Princes , au
„ point de les porter à abandonner &
„ pays & sujets “. Il finit en disant:
„ Je prie Votre Eminence de lire attentivement la préface, que le sage *Faques Auguste de Thou* , a mis à la tête de *son Histoire*, dédiée au feu Roi de France ; Elle y trouvera abondamment de quoi répondre, aux objections contraires & aux impressions, de ceux, qui ont, dans le Gouvernement de l'Etat, des consciences si étroites & veulent rendre les Princes, Capucins , sans qu'ils aient l'intention de le devenir & sans en faire
„ le

(*) Voy: *Londorp* , Tom. I. pag. 181, & suiv.

„ le vœu, & leur apprendre la pauvreté
„ volontaire “.

Cette plainte n'est plus de saison aujourd'hui. Les consciences se sont suffisamment élargies ; Le mot de conscience est même envisagé dans la plupart des Cours, comme un *Solæcissime de politique*. Peut-être y en a-t'il, où l'on croit, que l'Exemption du tribunal de la conscience, est renfermée tacitement dans le Privilège *de non appellando*.

Nous avons, il est vrai, de la main d'un grand Politique (*) *l'Idée d'un Prince Chrétien ; le Politique Chrétien* & d'autres excellens Ouvrages en ce genre. Mais tous ces livres que font-ils, si ce n'est des Romans Chrétiens, qui n'auront jamais d'original ? Il n'y a point d'honnêtes-gens, qui n'applaudissent à l'Illustre Comte de Tessin (**) donnant cette excellente leçon, au Prin-

D 5

ce

(*) Saavedra. *Idea Principis Christiani*.

(**) *Lettre II. Part. p. 247. de la Traduction Allemande.*

ce son Elève : „ Un Prince ne doit ja-
„ mais placer sa conscience entre le *Oui*
„ & le *Non*, ou ce qui est la même cho-
„ se, rendre ses desseins si équivoques,
„ qu'une foule de gens interdits soient
„ réduits à se proposer ce problème :
„ Se pourroit-il, que celui que nous
„ nommons notre Souverain, notre
„ Chef, & notre Protecteur, eût le
„ courage & prit sur sa conscience, de
„ commettre une injustice? Il se peut
„ bien, qu'un ou plusieurs hommes,
„ deviennent l'innocente victime de la
„ force majeure ; Mais leur sang &
„ leurs malheurs, crient vengeance,
„ dans le cœur de tout le monde “.
Fasse le Ciel, que le Roi *Gustave* pra-
tique un jour, ce qu'il a cru & goûté
comme Prince *Gustave*, & qu'il écarte
à jamais de son Trône quiconque pour-
roit avoir le cœur assez gâté & l'ame
assez noire, pour lui donner le détesta-
ble & pernicieux conseil, que le Car-
dinal de *Richelieu* transmit à son Maî-
tre : *La dévotion*, dit-il, (*) *qui est*
néces-

(*) Testam. Politique Tom. I. p. 212.

nécessaire aux Rois, doit être exempte de scrupule. Je le dis, Sire, parce que la délicatesse de la conscience de V. M. lui fait souvent craindre d'offenser Dieu, en faisant certaines choses, dont assurément Elle ne scauroit s'abstenir sans péché. . . . Je la supplie en cette considération, de vouloir se fortifier de plus en plus contre les scrupules, se remettant devant les yeux, qu'Elle ne peut être coupable devant Dieu, si elle suit l'avis de son Conseil.

*

*

*

Ce qui me remplit d'inquiétude sur ce point, c'est la maxime, qui prévaut tous les jours davantage & que l'on soutient ouvertement : savoir, *qu'un Prince n'est comptable de ses actions, qu'à Dieu seul.* Ainsi parloient les Monarques, mais aujourd'hui ce langage devient à la mode, même dans nos petites Cours, sous prétexte de se prévaloir de la Liberté Germanique. Nos Princes s'imaginent gagner beaucoup en débitant cette maxime, parce-qu'elle ferme la bouche à des sujets
inti-

intimidés, comme elle bouche les oreilles du Maître à leurs représentations (*). Mais ils feroient moins d'usage de cette phrase si significative, s'ils en comprennoient mieux toute l'étendue & le vrai sens. Un Prince qui en vient à cette triste extrémité, d'en appeller à la Divinité comme juge, entre lui & ses sujets, est censé leur dire : „ Je „ ne vous demande ni votre confian- „ ce

(*) *Les passions, les volontés injustes, dit l'Evêque de Clermont, les desirs excessifs & ambitieux que les Princes mêlent, à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent moins puissans dès qu'ils veulent l'être plus que les loix : ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste & odieuse, l'énerve & la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets & quelqu'absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent. MASSILLON. pet. Car. p. 151. Not. du Tr.*

„ ce, ni votre approbation. Je sçai
„ que vous avez des raisons de criti-
„ quer ma conduite, mais je ne me
„ soucie pas de les savoir; aussi me gar-
„ derai-je bien de vous faire des ex-
„ cuses, parce que je sçai d'avance,
„ qu'elles ne seroient pas trouvées va-
„ lables; Vous n'avez ici qu'un de-
„ voir, celui de l'obéissance. Si je
„ vous fais tort, plaignez-vous - en
„ à Dieu. Vous reste-t'il quelques
„ représentations à faire, je nen re-
„ çois plus, faites-les à Dieu, qui est
„ le seul Juge de mes actions. “

Oui il l'est effectivement ce grand Dieu, le Juge de tous les Souverains, & il se montrera tel, ce Maître redoutable, lorsque vomissant un jour les Princes, qui auront abusé de leur pouvoir, il les chargera de chaînes d'une éternelle obscurité.

Les prétendus Pères de la Patrie enflés de leur grandeur, étourdis par l'ambition, & sacrifiant leurs propres enfans pour un argent étranger, ne s'entendent pas donner aujourd'hui ces
leçons

leçons dans leurs Cabinets, par les adulateurs qui les obsèdent, ni même dans leurs Chapelles par les Prédicateurs de la vérité, qui seuls avoient encore le privilège de la dire. Il n'y a cependant qu'un siècle, qu'une grande Reine s'entendit parler sur ce ton, en présence de tout le Sénat du Royaume. „ Christine, dit Mr. d'Arckenholtz (*), différant toujours de renvoyer Bourdelot, “ (*homme propre à être Ministre du Cabinet à * **) „ y fut portée à la fin, par un sermon du Chapelain Erici, qui, en présence de tous les Sénateurs, dit à la Cour: *que Dieu évomira un jour tous les mauvais Régnans &c.* ce qui émut & ébranla la Reine. “

Peut-être ne considère-je le monde, que de son mauvais côté; C'est un reproche que je me fais souvent; après quoi je tâche d'en voir le bel endroit. Mais je suis toujours réduit à reconnoître

(*) Memoires concernans Christine Reine de Suède T.I. p. 242.

tre , que l'ancien mot d'Euripide est
généralement encore celui des Cours
& des Ministres: *Si violandum est
jus , regnandi gratiâ violandum est:
aliis rebus pietatem colas (*)*. „ S'il faut
„ blesser la justice, que ce soit au moins
„ pour régner. Ayez de la probité
„ en toute autre occasion. “

* * *

Je crains que mon zèle ne m'empor-
te trop loin, qu'il ne me fasse méconnoî-
tre les exemples que nous avons, quoi-
que en petit nombre & toujours trop
rares , de Souverains consciencieux,
& peut-être même nier la possibilité de
régner glorieusement & avec succès,
sans manquer à ce qu'on doit à Dieu &
à la conscience. Quelle honte ne se-
roit-ce point pour le Christianisme?

J'en suis si fort éloigné cependant,
que je crois pouvoir soutenir au con-
trai-

(*) Εἴπωρ γὰρ ἀδικεῖν χρῆ, τυραννίδος
πέρι

Κάλλιστον ἀδικεῖν. Τ' ἄλλα δὲ εὐσε-
βεῖν χρεών.

Euripid. Phœniss.

traire avec assurance, qu'un Prince n'est véritablement grand, heureux, & aimé, que lorsque l'âme pénétrée des grands sentimens qu'inspire la Religion, il ne fait profession d'attendre de bénédiction, de secours & d'assistance, que de Dieu seul, dans le gouvernement de ses Etats.

L'impie & le profane, ne manqueront pas d'objecter, mais envain, que c'est effectivement-là pour un Prince, le moyen de se sauver, mais non pas celui de devenir grand & opulent. Supposons que cela soit, je n'en dirai pas moins, que s'il n'a pas de plus grand malheur à redouter que celui-là, il est très-supportable. Mais qu'on jette en même tems les yeux sur les Cours, où l'on observe toutes les règles de la plus fine politique & de l'art de duper habilement, & l'on verra ce que produit à la fin cette conduite si peu consciencieuse. Des catastrophes les plus humiliantes, des coups redoublés, dont elles sont frappées aux yeux de l'Univers, juste rétribution des iniquitez
dont

dont elles se sont rendu coupables, des mortifications intérieures, d'une âme orgueilleuse, qui voit toutes ses espérances réduites en poussière, c'est-là le sort qui les attend tôt-ou-tard. Il n'y a personne qui n'y reconnoisse les justes châtimens qu'elles ont mérité, & c'est envain, qu'on cherche à les marquer du nom de mesures mal-prises, de coups manqués, de vicissitudes inévitables dans le cours du monde & qu'on les supporte avec la grandeur d'âme d'un Pharaon.

Le Prince de * * a un héritage à partager avec son cousin, qui est moins puissant que lui. Son mal-honnête-homme de Chancelier, fait de cette supériorité, un titre à retenir toute la succession. L'on s'accommode enfin, après bien des injustices souffertes de la part du plus fort. Bien loin de penser à donner aucun dédommagement & restituer l'usufruit, dont on a injustement joui, on tâche d'accrocher encore tout ce qu'on peut & le plus foible se voit obligé d'y consentir, pour ne pas perdre le tout. Le Prince

E

n'igno

n'ignore pas combien son procédé est injuste. Il a même un Ministre de probité, qui en lui en parlant, lâche quelquefois le mot de conscience, mais à pure perte. Cette conscience est déjà si fort chargée, que cent livres pesant de plus ou de moins, ne se font pas sentir. Au bout de quelques années, arrivent les Russes, les Turcs ou les Persans (*), n'importe lesquels que ce soit, & ils enlèvent ce qu'on avoit usurpé avec les intérêts au cent. Le Cousin se feroit contenté à moins & en auroit eu de l'obligation, mais on croyoit, que chaque écu qu'on lui comptoit, étoit de trop. Les ennemis n'en demeurent pas là, ils fouillent partout, vident tout & prétendent encore, qu'on leur sache bon gré, d'avoir laissé un habit sur le corps, à celui dont ils ont dégarni toute la maison. Je ne crois pas qu'on puisse jamais appeller cela, une bénédiction attachée à cette Cour.

II

(*) V. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Perse.*

*

*

*

Je me rapproche de mon but, par des réflexions plus soutenues.

Tous les Souverains se font honneur du titre de *Prince Régnant*, mais qu'il y en a peu qui le soutiennent? Il est aussi-peu vrai ordinairement que ceux qui le prennent, régneront effectivement eux-mêmes, qu'il l'est que tous ceux qu'on peint en cuirasse, soient des héros.

C'est bien une des obligations les plus essentielles à remplir à l'égard de soi-même, & une des faveurs les plus signalées, que Dieu nous puisse faire, que d'apprendre & d'être convaincus du vrai but de sa destination dans le monde, & d'avoir reçu de la main du Createur, tous les talens & toutes les facultés propres à y atteindre. Que d'écarts ridicules & de folies n'éviteroit-on pas par-là? Les grands paroissent être exemptés de ce devoir. Car celui qui est né pour être Monarque ou Prince, voit déjà devant lui ce à quoi il est destiné, soit qu'il s'accommode du monde,

E 2

de,

de, soit que le monde s'accommode de lui, suivant qu'ils se trouveront faits l'un pour l'autre. Mais au fond cette espèce de connoissance de soi-même, n'en est pas moins pour tout cela, un devoir pour les Majestés & les Altes-
ses. Un Prince, qu'une expérience journalière a convaincu qu'il n'a ni l'intelligence, ni la capacité nécessaires pour bien gouverner, n'est il pas plutôt obligé, de suppléer à ce défaut, en suivant avec d'autant plus de docilité le Conseil des Ministres, qu'il aura reconnus, lui être le plus dévoués, que de vouloir copier d'une manière ridicule Louis XIV. ou Frédéric le Grand. Ce n'est pas cependant, qu'il doive renoncer à sa raison & se laisser conduire en aveugle, à l'exemple de Louis XIII. de qui Madame *de Motteville*, dit:
„ N'ayant pas le courage de s'en ôter
„ lui-même, il falloit, qu'il haït &
„ qu'il aimât tout ce qu'alors le Car-
„ dinal de Richelieu lui ordonnoit d'ai-
„ mer ou de haïr. “ Foiblesse, d'où il résulte enfin des desirs & des vœux pareils à ceux qu'eût ce Roi, au rapport
du

du même auteur: „ On disoit, que le
„ Roi & le Cardinal attendoient à qui
„ mourroit le premier, & que chacun
„ de son côté faisoit de grands desseins
„ pour le reste de sa vie. Le Roi avoit
„ dessein de gouverner lui-même son
„ Etat; & le Cardinal faisoit des pro-
„ jets dignes de son ambition. “

Voici néanmoins des propositions
qui seront toujours vraies : Quicon-
que ne sçait pas régner seul, doit se
reposer sur d'autres du soin de con-
duire ses Etats. Malheureux est le
pays, dont le Souverain veut gouver-
ner seul, sans en avoir la capacité;
Malheureuse est la Maison, dont le
Chef craignant, que quelqu'un ne voye
plus clair & plus loin que lui, ne veut
prendre conseil de qui que ce soit;
Qu'un peuple est à plaindre, dont le
Prince seroit en état de bien régner,
s'il le vouloit! Trois fois heureux est
le Prince & le pays, lorsque le Sou-
verain joint à tous les talens pour bien
gouverner, toute l'envie de le faire, &
qui a, en même tems assez de jugement,
pour ne rien entreprendre sans bon con-
E 3 seil;

feils; sachant croire moralement cette vérité physique si aisée à comprendre, que deux yeux voyent mieux qu'un; qui du rang d'esprit médiocre, sçait s'élever à celui de génie, en ayant assez de modestie pour souffrir que de grands hommes partagent avec lui le soin des affaires. Qu'il me soit permis d'appuyer ceci du suffrage d'une Dame, qui a vécu assez longtems dans le grand monde, pour apprendre à connoître les Princes de près: (*) „ Il est fâcheux, dit-elle, quand on est jeune, „ d'être trop souverain: mais l'on n'a „ ce regret, que lorsqu'on a trente „ ans. Pendant que l'on est jeune, il „ n'y a rien de si doux que la liberté „ & de ne rien apprendre. Cette liberté fait passer assez de méchanters „ heures: & quelques riches que soient „ les Etats, on ne peut racheter le „ tems que l'on voudroit avoir „ employé à apprendre ce que les „ gens médiocres savent. La science „ est

(*) *Mém. de Montpensier Tom. IV.*
pag. 222.

„ est fort avantageuse à tout le monde,
„ & même plus au Grands qu'aux au-
„ tres. L'ignorance rend les Grands
„ incapables de gouverner. Quand
„ ils ont beaucoup d'esprit & qu'ils
„ connoissent leur incapacité, la crain-
„ te de se commettre mal-à-propos,
„ fait qu'ils se reposent sur les autres,
„ & cette habitude se tournant en né-
„ cessité, ils se laissent gouverner. Ce
„ qui m'étonne, c'est que l'on ne se
„ corrige point sur les fautes d'autrui
„ & que ceux qui blâment le plus les
„ autres, donnent dans ce panneau.
„ J'en parle fort hardiment : je sens
„ bien, que je n'y tomberai jamais ; je
„ ne sçais pas si je serai en état de gou-
„ verner ; je sens cependant bien, que
„ je ne suis pas d'humeur à négliger ce
„ dont je croirai être obligée de me
„ mêler, par mon honneur & ma con-
„ science, & quelque confiance que
„ je puisse avoir en ceux qui me ser-
„ viront, j'aimerai mieux qu'ils aient
„ des lumières par moi, que d'en em-
„ prunter d'autrui pour m'éblouir, &

„ je ne m'en servirai, que pour m'aider
„ à voir plus clair. “

*

*

*

Je ne conseillerai jamais à un Prince de s'écarter trop légèrement de l'ancien système, au commencement de son règne. Il faut qu'il soit bien sûr de son fait, avant que d'en choisir un nouveau. Mais aussi ne doit-il pas tarder de faire une réforme, dès qu'il prend en main les rênes du gouvernement, s'il est évident, par une expérience assurée, que l'ancien système ne vaut rien & qu'il lui faut plus qu'une simple correction. Car dans un commencement de règne, les esprits paroissent tous préparés à des changemens, qui rencontrent par cela même d'autant moins de difficulté. Qu'il prenne cependant la précaution, de ne donner son plan que comme un projet, de peur qu'il ne soit tenté de s'entêter lui-même de ses idées, & pour qu'il ait toujours la liberté d'ajouter, ou de retrancher, ce qui paroitra le plus convenable.

*

*

*

Il n'y a rien de plus intéressant, pour un Prince qui commence à régner, que de savoir s'y prendre de façon à donner, sinon une grande du moins une avantageuse idée de lui. Les premières impressions, sont tout à-la-fois les plus vives & les plus durables. Un Général qui a été heureux dans sa première campagne, ne perdra rien de sa réputation, en perdant ensuite une bataille. Mais s'il a mal débuté, c'en est fait de sa gloire, jusqu'à ce qu'il se relève par quelque coup d'éclat.

Cette attention de la part d'un Prince nouvellement régnant, est plus indispensable encore dans une Cour, en faveur de qui le Public n'étoit pas avantageusement prévenu (*).

E 5

die

(*) Le Cardinal de Richelieu disoit à Louis XIII. *Pendant le règne de vos prédécesseurs toutes choses étoient en confusion, depuis la cuisine jusqu'au cabinet. Test. polit. Tom. I. p. 231.* Il a tenu parole & y a mis meilleur ordre.

die facilement à ce discrédit , & il est aisé de devenir un objet d'imitation, après l'avoir été de critique & de mépris.

Mais il faut du courage, pour marcher dans cette route aussi-peu frayée souvent, qu'elle est longue. Elle devient plus-aisée, à mesure qu'on a recours aux moyens le plus propres. Avec du tems & de la patience, on arrive heureusement jusqu'au bout.

De plusieurs, qui tendent à la fois au même but, il n'y en a souvent qu'un seul qui l'atteigne. L'on feroit un gros *in folio* des bonnes résolutions, que prennent les Princes Héréditaires. N'y en eût-il que la dixième partie d'exécutées, l'on verroit le siècle d'or renaître en Allemagne. Dira-t'on, que lorsqu'ils les formoient, ils n'agissoient pas sérieusement? Non sans doute; ils y alloient de bonne-foi; mais aussi y-a-t'il une grande différence, entre faire des plans & les remplir, & ne s'en pas écarter. Il n'est donné qu'à peu de personnes, d'exécuter heureusement
&

& sans perdre courage, des entreprises difficiles. Rien n'est souvent meilleur que l'intention de ces Princes; il ne leur manque que des moyens & des instrumens, qui y répondent, un nombre suffisant de gens habiles & de probité. Sans cela leurs desirs sont stériles, les choses restent sur l'ancien pied & quelque fois s'embrouillent davantage.

En supposant, à ceux qui ont éclairé le Prince sur les défauts du Gouvernement de son père, autant de probité qu'il soit possible; (article sur le quel il y auroit cependant bien des choses à dire,) ils n'en font pas pour tout cela ordinairement les plus capables de remédier aux abus, & d'élever un nouvel édifice de gouvernement sur les ruines du premier.

Il n'y a personne, qui ne puisse critiquer. Mais le grand art est de savoir mieux faire.

Se peut-il quel qu'un au monde de plus chéri & de plus attendu que les Prin-

ces Héréditaires. (*) L'amour qu'on a naturellement pour le changement, & l'espérance de voir des temps plus heureux, font qu'on vole au devant d'eux, qu'on les porte avec l'empressement le plus flatteur, sur le Trône vacant. Heureux ceux qui savent y prendre place, d'une manière convenable! Il n'y a de véritablement grands, que ceux, qui le remplissent en entier.

Le Prince devenu *régnant*, on s'attend à voir les changemens en mieux, espérés & promis depuis si longtems. Sans doute, que la pendule où l'on n'a pas oublié de placer de nouvelles roues, ira mieux qu'elle n'alloit auparavant.

Mais où vont aboutir, après-tout, ces magnifiques espérances? La seule chose que l'on voit pour l'ordinaire, c'est que l'on fait consister toute la réforme, à exercer sa vengeance contre telle ou telle personne en place, pendant qu'on ne
tou-

(*) Un Dauphin de France n'a jamais tort aux yeux du peuple. Mem. de Maintenon. Tome IV. p. 157.

touche , à aucun des défauts du gouvernement précédent. Les mêmes imperfections subsistent, & l'on se contente de faire paroître de nouveaux acteurs sur la scène. Quelquefois l'on réforme ce qui étoit très-bon en soi-même, à cause d'un abus qui s'y étoit glissé, ou l'on change tout sans distinction , & l'on rend le mal plus grand qu'il n'est , uniquement dans la vûe d'en avoir plus de mérite ; à-peu-près comme font les chirurgiens , qui élargissent & tiennent longtems ouverte la playe , afin de passer pour avoir fait une cure difficile.

Le Prince Héritaire d'une certaine Cour, observant de son appartement, comment on emportoit de nuit le vin de la cave, s'en plaignit, mais envain. Son favori lui persuada, que cela n'arriveroit point, s'il y avoit un grand Echançon à la Cour. A peine parvint-il à la régence , qu'on vit paroître un Grand Echançon de nouvelle création ; & l'on confia fort prudemment cet emploi , à un homme qui naturellement ne pouvoit pas supporter le vin. On
lui

lui donna seize cent florins d'appointemens , bouche en Cour & du fourage pour deux chevaux. Rarement arrive-t'il, qu'un Gentilhomme refuse quelque chose à un autre Gentilhomme, dès que c'est aux dépens du Maître qu'on peut le lui accorder. Ce ne fut donc plus désormais de nuit, qu'on vint prendre le vin, Monsieur le Grand Echanfon donnoit des billets pour l'emporter de jour. Cette amélioration coutoit annuellement plus de 5000. florins au Prince, qui n'en perdoit qu'environ 500. au petit manège, qui se faisoit auparavant.

Un Prince, qui a vû & déploré, que les Maîtresses qu'entretenoit son père, lui coûtoient des millions, forme bien la résolution, de ne donner jamais à son pays un pareil scandale, mais il donne en échange toute son affection à un prodigue, à qui il ouvre son cœur, son cabinet, son trésor & la bourse de ses sujets; à un homme, qui ruine plus dans une année, que ne feroit une armée entière, qui dépense plus que toutes les Maîtresses & qui rend enfin son

Maî-

Maître aussi méprisable que pauvre, en plongeant le pays dans la plus profonde misère.

* * *

Un Prince, qui ne fait aucun cas de l'amour de ses sujets, n'y pense point; cet amour est préférable au pouvoir (*). Il se l'attirera & se le conservera, s'il fait voir, qu'il ne prétend pas dominer sur eux, comme sur des esclaves par la crainte, mais comme sur des hommes libres par la raison; & qu'il ne suit pas dans ses actions un instinct aveugle, mais des principes, dont la par-

(*) „ La plus grande gloire d'un Roi
„ ne consiste point dans le luxe, dans
„ la grandeur, *la puissance* & l'éclat
„ dont son trône est environné. Non !
„ un Roi ne peut être immortel,
„ s'il n'a pas scû se faire aimer de
„ tous & dominer dans le cœur de
„ ses sujets. “ *Lettres du C. de Tessin*
SIN pag. 451. de l'Édition Française.
Note du Tr.

partie la plus sensée de ses sujets, aperçoive la justesse.

J'emprunterai, pour ce que je veux ajoûter encore, les paroles d'un grand Homme d'Etat, à qui l'on ne reprocha jamais d'avoir manqué de pénétration & d'expérience.

„ Un Prince qui n'aspire qu'à être
„ craint de tous ses sujets, les craint
„ tous ordinairement. (*)

„ Nous autres particuliers, ne man-
„ quons jamais de trouver des hom-
„ mes, qui nous font apercevoir de
„ nos défauts, & c'est en quoi je pla-
„ ce une partie de notre bonheur. Car
„ je déteste souverainement l'adulation,
„ si fort répandue partout, & qui fait
„ que les Souverains & les Princes, ap-
„ prennent rarement, s'ils sont aimés
„ de leurs sujets, ou s'ils ne le sont
„ pas? Si je sçavois un moyen assuré
„ d'en être instruit, je découvrerois
„ cet

(*) Lettres du Comte de TESSIN. II.
Partie, p. 16. de la Traduction Alle-
mande.

„ cet inestimable secret à Votre Altesse
„ Royale, & prétendrois lui donner
„ par-là, la preuve la plus marquée, de
„ mon humble dévouement. Je ne
„ puis que lui recommander à présent
„ l'attention la plus exacte sur soi-même.
„ Car un Prince, qui se sent travaillé
„ par un remord, ou qui a le moindre
„ sujet de se faire un reproche, peut
„ compter, que la cause n'en est pas
„ ignorée dans le pays, & que la con-
„ noissance s'en répand avec la rapidi-
„ té de l'éclair. Cent belles actions
„ suffisent à peine, pour effacer de la
„ mémoire du peuple, une seule faute
„ commise par un Grand. Exercez donc,
„ Monseigneur, chaque jour le jugement
„ le plus sévère sur vous-même. Vous
„ vous mettrez par-là à l'abri des ju-
„ gemens du public, souvent secrets,
„ mais importants. (*) “

„ Que les Souverains sont malheu-
„ reux, qui, dans le fond de leurs vas-
„ tes

(*) La même. p. 11.

„ tes palais , sont en proie aux re-
„ mords d'une conscience souillée &
„ ulcérée, noircissant leurs appartemens
„ du souffle infect de l'injustice , &
„ qui sont toujours dans le triste cas,
„ de rougir à la vûe de ceux dont ils
„ ont occasionné le malheur. (*) “

„ Un Roi sans foibleſſes, cesserait
„ d'être homme; Mais aussi a-t'il, pour
„ s'en relever, les mêmes ressources
„ qu'ont généralement tous les hom-
„ mes : l'aveu, le repentir & la répara-
„ tion du tort qu'il peut avoir fait,
„ au moindre de ses sujets. (**) “

„ Voilà le malheur attaché au Trô-
„ ne, c'est qu'un Roi ne peut jamais
„ savoir quand & comment il perd sa
„ renommée. La foule d'adulateurs
„ qui l'environnent, prodigue toujours
„ comme auparavant, ses louanges &
„ son encens. Les sages de la Cour
„ gémissent, & personne ne veut se ha-
„ zarder à dire une vérité odieuse ou
„ défa-

(*) La même. pag. 134.

(**) La même. p. 166.

„ désagréable. C'est la Postérité, c'est
„ l'Histoire qui parle ; elle seule a le
„ droit de dire son sentiment avec li-
„ berté, mais le Prince n'y est plus (*)“.

Dieu bénisse le respectable vieillard,
qui pense & parle si-bien & lui donne
la récompense des Justes, de jouir des
fruits abondans d'une vie bien em-
ployée!

*

*

*

Je voudrois qu'un Prince s'accou-
tumât, à préférer toujours les devoirs
de sa condition, aux droits qui y sont
attachés. On ne peut pas aller se plain-
dre de son Souverain, quand il va à la
guerre, au-lieu de gouverner ses Etats;
quand il aime mieux parler à ses chiens,
qu'à ses Référéndaires. Il faut prendre
patience, quand pour une maîtresse,
pour des plaisirs & des amusemens de
différens genres, il oublie des mois en-
tiers, de signer des écrits qui devroient

F 2

l'être

(*) La même p. 226.

l'être incessamment. Mais je demande, si cette conduite est louable? Il reste toujours à un Prince assez de tems pour ses récréations & son délassement & l'on ne lui fera jamais un crime, de ne pas égaler en tout le Héros, le Roi, dont la grandeur rend jaloux de plus grands encore que lui, faisant en même-tems la guerre, remportant des victoires, gouvernant son Royaume, lisant & composant des Ouvrages, entretenant des commerces épistolaires, jouant de la flute, faisant de longs voyages & se montrant toujours également présent par-tout. Mais aussi, quel est le Prince, qui voulût être immortalisé dans les Annales de son pays, comme l'est Henri Duc de Saxe, au rapport de *Bernard Freydingen*, dans la vie de ce Seigneur, au service de qui il avoit été (*)? „ Le Duc Henri, dit-
„ il, qui avoit toujours aimé les voya-
„ ges, fut bien content de celui-ci. Mais
„ il ne se plaisoit pas autant à être af-
failli

(*) Voy. *Glafey, Geschichte von Sachsen* p. 121.

„ failli d'affaires & de lettres, comme
„ cela arrivoit alors. Peu accoutumé
„ à cette assiduité, il perdoit patience
„ & disoit souvent: Que si cela devoit
„ continuer, il préféreroit d'en être de-
„ meuré à sa part de Freyberg. Sa
„ mauvaise humeur ne se faisoit ja-
„ mais plus sentir, que lorsqu'il devoit
„ signer des lettres, ce qui n'arrivoit
„ cependant que fort-rarement & dans
„ des occasions importantes, où il n'é-
„ toit pas possible de faire autrement:
„ *J'aime mieux*, disoit-il alors, *faire*
„ *je ne sçai quoi*, *que d'écrire*. Je
„ peux assûrer avec vérité, n'avoir ja-
„ mais connu de Prince, qui se fit plus
„ de peine d'écrire; aussi n'ai-je point
„ vû de lettre écrite de sa main, bien
„ différent en cela, du Duc George
„ son frère, qui a écrit en Latin & en
„ Allemand, bien des choses qui se
„ trouvent peut-être encore. De-là
„ vient qu'il falloit le suivre longtems
„ & attendre des momens favorables,
„ pour le faire signer. “ Monsieur
d'Arckenholtz, (*) dit précisément la

F 3

même

(*) Mém. de CHRISTINE T. I. p. 324.

même chose de la Reine Christine de Suède: „ Il y a “ c'est lui qui parle, „ dans les Regîtres du Sénat, un passage fort remarquable qui confirme „ le dégoût de Christine pour les Affaires. Le Comte *Magnus* en fait réciter & dit entr'autres choses: Que „ la Reine ayant vû deux de ses secre- „ taires entrer avec des papiers pour „ les lui faire signer, elle dit en présence du Prince Charles Gustave, que „ quand elle voyoit ces gens-là il lui „ sembloit voir le Diable.

*

*

*

Un Prince ne doit jamais oublier, qu'il est maître chez lui, au point de n'être plus qu'un personnage muet & tel qu'est un poteau de péage.

Ce fut le Cardinal *Barberini*, qui sous le Pontificat d'*Urbain VIII*. son parent, introduisit le titre de *Cardinal Patron*. Mais ce Pape ayant renvoyé le Duc de Parme dans une affaire qu'il avoit en Cour de Rome, au Cardinal Patron, le Prince dépité ne pût s'empêcher

pêcher de lui dire : *Saint-Père, je ne reconnois d'autre patron que votre Sainteté.*

On pardonnera aisément à un Pape, qui n'est proprement ni appelé, ni élevé à être Homme d'Etat, de décliner des affaires de cette nature & de les renvoyer au Ministre.

Mais il est honteux à un Prince, né ce qu'il est, de permettre qu'on se serve de son nom, comme d'un portefeuille qu'il ouvre à la vérité & qu'il ferme, de ne fournir que l'adresse des Requêtes & le titre des Résolutions, sans prendre aucune part au contenu. Un cœur tant soit peu généreux, épargnera à la vérité avec plaisir, à un Souverain de ce caractère, l'humiliation de s'adresser à lui pour quelque affaire, pour s'entendre dire : Je n'ai aucune connoissance de ce que vous me dites, mais vous feriez-bien d'en parler à mon Chancelier. Un homme de bon sens, se gardera bien de demander immédiatement à un tel Prince, quelque grace que se puisse être, de

peur de s'exposer au risque certain de voir sa parole révoquée par les intrigues d'un Grand-Chambellan, d'un Grand-Veneur, d'un favori, ou d'une favorite, piqués de ce qu'on ne s'est pas d'abord adressé à eux : ce qui est toujours triste & honteux pour ce pauvre Souverain titulaire.

Je lui préférerois encore un Prince capricieux, qui refuse une grace, parce qu'il s'apperçoit de la passion, avec laquelle le Ministre souhaite qu'elle soit accordée, ou qui la diffère parce que le favori, (*) car il n'y a point de Prince

(*) Il sera bon, de définir ce mot si usité, mais dont tous ceux qui s'en servent & qui l'appliquent, surtout ceux qui ont des favoris, ne paroissent pas avoir une idée bien nette & bien précise, ou plutôt de caractériser le personnage qu'il denote. Je ne crois pouvoir mieux faire que d'emprunter, pour ce portrait, le pinceau & le coloris de l'Abbé Du-

ce qui n'en ait, sous quel titre que ce puisse être, a déjà donné sa parole.

F 5

Jai-

GUET : „ Ce que j'entens, dit-il,
„ sous le nom de favori, est un hom-
„ me qui s'est acquis un grand pou-
„ voir sur l'esprit du Prince, sans
„ l'avoir mérité : qui lui plaît, mais
„ ne lui est point utile : qui a sçu
„ observer son foible, pour devenir
„ son maître : qui dépend en ap-
„ parence de toutes ses volontés,
„ pour lui inspirer les siennes : qui
„ étudie toutes ses passions, pour les
„ favoriser & le gouverner par el-
„ les : qui s'applique à étouffer en
„ lui tout ce qu'il a de noble & de
„ grand, pour en prendre avantage
„ & le dominer plus-sûrement : qui
„ l'occupe de plaisirs & d'amusemens,
„ pour s'attirer toute l'autorité : qui
„ ne met auprès de lui, que ceux qui
„ lui sont dévoués à lui-même, &
„ qui sont auprès du Prince comme
„ ses espions & ses sentinelles : qui
„ craint le mérite & en est ennemi :
„ qui

Jaimerois mieux enfin qu'il me fût fait
du tort par un Prince, que de ramper,
pour

„ qui sacrifie à son intérêt celui du
„ public: qui borne à lui-seul, & à
„ ceux qui sont attachés à sa fortune,
„ tout le fruit de sa faveur: qui
„ ne connoît rien de plus grand dans
„ la Royauté, que l'éclat extérieur,
„ l'indépendance & les richesses; &
„ qui n'est capable d'inspirer au Prince
„ que la domination, le faste, la profu-
„ sion, l'amour de la dépense &
„ de la volupté, les erreurs en un
„ mot dont il est plein. “ Ce qu'a-
joute Mr. DUGUET, sur ce sujet, ne
peut être trop lû & trop médité par
les Grands, par ceux qui aspirent à
être favoris & par ceux qui rampent
devant ceux qui le sont. Les premiers
écarteroient cette engeance, les se-
conds rougiroient d'avoir fait ou vou-
lu faire cet indigne personnage & les
troisièmes gémiroient d'avoir eu l'â-
me assez basse pour encenser à une
idole digne de leur mépris & de l'exé-
cration de l'Etat. *Note du Tr.*

pour mandier la justice, aux pieds d'un indigne favori parvenu subitement.

Si les Princes, qui ne savent mettre aucunes bornes à leurs ordres & à l'obéissance de leurs sujets, & qui s'imaginent que tout leur est soumis, étoient assez heureux que d'apprendre à connoître les instrumens par lesquels leur volonté est déterminée, combien les motifs qui influent sur leurs résolutions sont bas & combien souvent l'on abuse de leur signature & de leur nom, pour favoriser les desseins d'un Ministre, d'un Favori, & quelque-fois du moindre des Officiers, se pourroit-il trouver rien de plus humiliant pour eux, que cette découverte !

* * *

Jamais un Prince ne doit jouer vis-à-vis de ses sujets le rôle de menteur (*) & de trompeur, ni permettre qu'on abuse, en quelque occasion que se puisse être

(*) *La langue menteuse sied mal à un Prince, Prov. XVII. v. 7.*

être , de son nom respectable , pour leur en imposer.

Ce qu'est pour un particulier la réputation & l'honneur, il doit l'être pour un Souverain. L'honneur qu'on a perdu de propos délibéré , ne se recouvre plus.

Il est vrai , que le sujet n'ose pas dire en face à son Prince, qu'il ment lorsqu'il tâche d'extorquer du pays, sous le titre de *Mois Romains*, une somme sur laquelle tout le monde sçait, qu'il a assigné depuis longtems les Ministres de ses plaisirs & de ses dissolutions. Pleurera-t'on , ou rira-t'on, se fâchera-t'on, ou hauffera-t'on les épaules, à la vûe d'un faquin, qui assez effronté, pour jouer le rôle de Ministre d'Etat, ose faire à des gens d'honneur, sur le visage de qui sont peints l'affection & le zèle dont leur cœur est rempli, de longs discours, où il n'y a pas un mot de vrai, à l'exception des demandes que fait le Souverain?

J'ai eu occasion de suivre de-près, dans différentes Provinces d'Allemagne,

gne, ce qui se passe dans les Assemblées des Etats. Rien ne m'a fait plus de peine, que de voir comment on y profane le mot *de tendresse paternelle* du Prince. A entendre parler le Commissaire du Souverain, le Prince avoit le cœur nâvré de douleur, de se voir exposé à la triste nécessité de faire de nouvelles demandes, lui qui ne connoîtroit point de plaisir supérieur à celui de pouvoir rendre riches & heureux tous ses sujets. La seule consolation qui lui restoit, c'est qu'il n'en venoit à cette extrémité, que pour subvenir aux besoins les plus pressans du pays, occasionnés par des dispensations particulières du Ciel (*).

Après

(*) „ Tel a été souvent le triste sort
„ de nos Princes. La nécessité, quel-
„ quefois réelle, d'autrefois apparen-
„ te, les a forcés de composer avec
„ une partie de la Nation, aux dé-
„ pens du total; & les succès de leurs
„ affaires pour un an, a été acheté
„ au prix du malheur public pour
„ plu-

Après ce préambule charlatan, l'on entame les Négociations. On s'abouche successivement avec les Capitaines du pays, le Maréchal héréditaire, les députés du Clergé, de la Noblesse & des Villes; on leur donne à manger, on les cajole, on les menace & les gagne; la pluralité des voix décide enfin & l'on conclut à ordonner une nouvelle saignée par tout le pays. Le discours, qui fait la clôture de l'assemblée des Etats, est aussi savant qu'une oraison funèbre. Le Ministre, accompagné de ses entremetteurs, des Officiers de cuisine & de cave, reviennent en triomphe à la Cour. La joye & l'allégresse se répandent parmi les favorites & les favoris; le Chasseur entendant parler des sommes, auxquelles ont consenti les Etats, donne de son cor avec un nouveau courage, la Chanteuse, qui n'étoit pas payée depuis treize mois, hausse d'un ton & élève sa voix comme l'alouëtte, le Chenil où sont renfermés

„ plusieurs années. “ *Mém. secr. de*
BOLINGBROKE Tom I. p. 86.

més les chiens pour la Chasse forcée, dont la chambre des finances & les créanciers avoient déjà décrété la ruine, retentit de cris de joye; & tous les fainéans nobles & roturiers comptent sur la mine d'or, qu'on vient de découvrir. Il s'agiroit d'employer l'octroi, à donner aux Troupes leurs ar-rérages, à acquitter de certaines dettes du pays, pour les quelles on est menacé d'exécution & à payer quelques terres nobles incorporées, qu'on a acheté avec profit. On s'est engagé à tout cela à la face du pays, on la promis de bouche, on en a signé & scélé l'instrument. Mais Dieu sçait, comment on se moque d'une promesse aussi sacrée. Les dignes personnages, qui des deux côtés ont mis en œuvre leur infernale éloquence, commencent par demander leur salaire d'iniquité & le reçoivent. On ne peut attendre l'échéance des termes auxquels l'argent doit être payé par la Province; il faut donc, dit-on, tâcher de trouver à l'emprunter ailleurs, sur le crédit du pays & on le trouve; au-lieu de payer le
le

le soldat & de conserver les Troupes qui sont sur pied, on les réforme; on amadoue les créanciers, pour la prolongation du payement des capitaux qu'on leur doit & que les Etats ont approuvé, & l'on se contente de donner aux Gentils-hommes, qu'on a nécessité de vendre leurs terres, un à-compte, un emploi à la Cour, ou un drapeau à quelqu'un de leurs fils, moyennant quoi, ce sera à eux de voir, quand on les payera en entier. Pour ce qui est des sommes, que l'Etat doit fournir de ce qui lui reste de substance, le Souverain les fait lever par ses propres gens; vouloir les lui refuser, ce seroit se défier de lui, vouloir être son tuteur & commettre un crime de Leze-Majesté! (*) Où trouver un honnête homme

(*) Il est honteux que des Princes payens aient pensé plus noblement sur ce sujet, que bien des Princes Chrétiens : L'Empereur Marc-Aurèle savoit ménager les peuples, même dans les cas les plus pressans & les soulageoit en s'incom-

homme de Ministre, qui osât incommoder son Maître, par des représentations

s'incommodant. „ Dans une extrême
„ nécessité plutôt que de charger
„ les Provinces de nouveaux impôts,
„ il aima mieux vendre les meubles
„ & les joyaux de son palais. Il
„ mit en vente les statues & les tableaux
„ précieux qui ornoient ses
„ appartemens, sa vaisselle d'or & d'argent,
„ les pierreries qu'Adrien avoit
„ amassées à grands frais, & jusqu'à
„ la garderobe de l'Impératrice, &
„ aux étoffes d'or & de soye, qu'elle
„ portoit sur elle. Cette vente dura
„ deux mois, & elle fournit à
„ Marc-Aurèle de quoi suffire aux dépenses
„ de la Guerre. Après la
„ victoire, il déclara qu'il rachèteroit
„ tout ce qu'il avoit été obligé de
„ vendre & qu'il rendroit l'argent à
„ ceux qui voudroient le recevoir.
„ Mais il laissa sur ce point pleine &
„ entière liberté, sans vexer en aucune
„ façon ni ceux qui rapportoient

tions de ce genre ? N'arrive-t'il pas même, malheureusement souvent, que ce sont ceux qui procurent au Prince ce gain inique, & qui, s'ils ne le partagent

„ ce qu'ils avoient acheté, ni ceux
„ qui le gardèrent. Il est peu néces-
„ faire, „ ajoute Mr. Crévier „ d'ob-
„ server, qu'un Prince si plein de bon-
„ té, ne souffroit point, que l'on exi-
„ geât rien des peuples au-delà de ce
„ qui étoit imposé, & qu'il punis-
„ soit sévèrement les concussionnaires.
„ Il remit même, dans des circonstan-
„ ces où le besoin d'argent le pressoit,
„ ce qui étoit dû au fisc & au tré-
„ sor public, lorsqu'il lui parut que
„ la levée en seroit trop onéreuse.
„ Dion cite une remise de cette na-
„ ture accordée par Marc-Aurèle, &
„ étendue à un espace de quarante six
„ ans, précisément lorsque le renou-
„ vellement de la guerre des Marco-
„ mans exigeoit de lui de plus gran-
„ des dépenses. „ Crévier Hist. des
Emper. Rom. T. VIII. p. 221. &c.
Note du Tr.

gent pas avec lui, font néanmoins les muets & se contentent de déplorer en lâches dans leur domestique, des maux, auxquels Dieu, leur conscience, leurs devoirs à l'égard du Prince & du pays, exigeoient, qu'ils remédiaissent de tout leur pouvoir.



Autant qu'il est dangereux dans le gouvernement d'un Etat, de laisser aller toutes choses leur train par attachement à l'ancien système, dût-il même être entièrement ruineux, autant est-il périlleux, *de s'engager trop légèrement dans de nouveaux plans.* C'est le défaut ordinaire des nouveaux régnes; mais aussi s'ensuit-il assez communément, que pour avoir voulu trop-bien faire, & changer tout, on n'a que la confusion, forcé par ce qu'ont coûté les bouleversemens, d'avoir recours aux premières méthodes, qui eussent été très-bonnes, si on les eût mis en œuvre & moins méprisé, & d'en revenir aux anciennes maximes,

G 2

que

que l'on ne favoit pas suivre. On en a vû l'exemple en grand, dans le systême de la France, sous le Régent, & pendant la minorité de Louis XV. si tant est qu'on puisse nommer systême un esprit d'étourdissement, qui s'empare d'une Cour (*); dans le systême de la Reine d'Espagne, travaillant à l'aggrandissement de ses fils, pendant le Ministère de l'enthousiaste Duc de Ripper-

(*) „ Le nouveau Gouvernement de
„ France, fut pour moi un pays étran-
„ ger, dont je connoissois peu les
„ chemins. La plûpart des visages
„ étoient nouveaux pour moi & tout
„ jusqu'au langage en étoit bien
„ changé. - - - L'air de cette Cour
„ étoit de prendre l'opposé, de tout
„ ce qu'on avoit adopté sous Louis
„ XIV. *Cela ressemble trop à l'an-*
„ *cien systême*, étoit une phrase si
„ souvent donnée pour réponse,
„ qu'elle devint une plaisanterie &
„ passa presque en proverbe. “ *Mem.*
secr. de Bolingbrocke T. II. pag. 1. 3.

perda. (*) Nous pourons ajoûter dans trois ou quatre ans un grand exemple, du peu d'avantage qu'il y a d'entrer trop inconfidérément dans de nouveaux plans.

*

*

*

Faites votre compte, ou il se fera de lui-même (**). Cette maxime, à la quelle un père de famille ne peut trop faire attention, doit être à plus forte raison une règle, pour un Prince, qui est le père de famille de ses sujets. (***)

Il

(*) „ La Cour d'Espagne étoit dans ce
„ tems-là si indéfinissable, que ce
„ qui sembloit un jour avoir son
„ approbation, encouroit souvent
„ le lendemain sa censure. “ *Mém.
de Montgen. T. II. p. 48.*

(**) *Lettre du Comte de TESSIN Part.
II. p. 305.*

(***) *Affuescat, dit Pline, Imperator cum
Imperio calculum ponere; sic exeat,
sic redeat, tanquam rationem reddi-
turus, edicat, quid absumpserit. Ita
fiet ut non absumet, quod pudeat dicere.*

Il y a plus d'un Souverain , qui passe tout le tems de son règne dans l'état le plus triste ; dont la vie s'écoule sans qu'il en jouisse véritablement, obligé

PLIN. *Pan. Traj. C.* * * Il n'est pas plus difficile à un Prince de savoir en quoi consiste son bien , qu'à un père de famille. Quelque grande que paroisse la différence, elle n'est pas telle qu'on se l'imagine. De grandes sommes se calculent comme des sommes médiocres. Ce que des terres sont à un particulier, les Provinces le sont à un Prince. L'ordre & la division démêlent tout. Il faut seulement au commencement se donner quelque soin & quelque peine, & dans la suite on n'a qu'à parcourir un plan, dont toutes les parties sont exactement connues. „ Ceux qui „ feroient peur à un Prince d'un travail si léger, “ dit à cette occasion l'Abbé DUGUET, „ devroient lui être „ suspects, comme voulant lui cacher le fond de leur conduite, sous „ une

gé d'avilir en mille manières son nom
& son seing, n'osant penser ni à mettre
ordre à ses affaires, ni en améliorer
l'état, parce qu'il fait que ses Officiers
les

„ une apparente obscurité dont les
„ finances sont couvertes; ou com-
„ me prétendans demeurer seuls les
„ Maîtres des affaires, qu'aucun au-
„ tre qu'eux ne pouroit éclaircir. Il
„ faudroit encore moins écouter
„ ceux qui regarderoient une con-
„ noissance si digne d'un Prince, &
„ si étroitement liée avec sa con-
„ science & avec le bien de l'Etat,
„ comme peu conforme à sa gran-
„ deur, “ Instit. d'un Prince II. Part.
p. 332. & 333. C'est ce qu'avoient
bien compris les Empereurs *Antonin*
le pieux & *Adrien*. Jules Capitolin
dit dans la vie du premier : *Rationes*
omnium Provinciarum apprimè scivit
& vectigalium; & voici le témoigna-
ge que Spartien rend au second:
Omnes publicas rationes ita complexus
est, ut domum privatam quivis Pater
G 4 fami-

les plus affidés sont des trompeurs, qu'il n'a pris à son service & qu'il n'a avancés, que parce qu'ils se prêtent à faire aveuglément, ce qu'on n'oseroit pas proposer à des gens d'honneur, sans rougir & sans les offenser. *Pourvu,*
dit-

familias diligens non satis novit. Jul. Capitolinus, & Spartianus in eor. vit. Or si ces Princes savoient exactement en quoi consistoient les revenus de l'Empire, dans le tems qu'il s'étendoit depuis l'extrémité de l'Espagne jusques aux frontières de Perse & depuis les déserts d'Afrique jusques aux montagnes d'Ecosse, & vouloient en être aussi - bien informés qu'un père de famille peut l'être de son bien particulier, afin de profiter de cette connoissance pour mesurer leurs dépenses & ne pas passer les bornes de leurs revenus, cela ne doit-il pas être de beaucoup plus aisé, à des Princes, dont les Etats sont incomparablement moins étendus & les revenus moins considérables? *Note du Tr.*

dit-il , *que cela dure autant que moi*, c'est l'unique consolation qu'il trouve pour adoucir les peines de sa vie; & toute pitoyable qu'elle est, elle le soutient pendant dix ans & davantage, jusqu'à la fin de sa triste & honteuse carrière; au-lieu qu'il n'auroit tenu qu'à lui, de vivre heureux & dans l'abondance, s'il avoit voulu se resserrer pendant les premières années.

Son Successeur, trouve le délabrement si grand, que la seule idée de réforme, le fait frémir, & en continuant toujours sur l'ancien pied, la banqueroute devient immanquable. Louis XIV. la fit par sa mort, & nos Princes d'Allemagne la font par leurs procès portés au Conseil Aulique de l'Empire, ou par le moyen des Commissions Impériales qu'on établit pour la liquidation de leurs dettes.

On est tenté de croire pour l'honneur de la Raison & de tout Prince sensé, que ceux qui commencent à régner, doivent se faire d'autant plus de plaisir d'entrer dans ces idées d'épargne, qu'ils

y trouvent les premiers leur compte. Il n'y auroit rien de flétrissant pour un Prince, d'avoir commencé par faire peu de figure & d'être en état de finir en en faisant une brillante. D'où vient cependant que cela n'arrive point? Je me contenterai d'en indiquer quelques raisons: Un jeune Seigneur vain & sans jugement, ne trouve rien de tout ce qu'ont eu ses pères, assez beau, & assez brillant pour lui. Tapisseries, glaces, argenterie, carosses, jusqu'aux maisons & aux jardins, tout est trop antique pour un Prince, qui joint aux dettes anciennes un goût tout nouveau. Tout rit dans les commencemens, le début annonce un siècle d'or, on semble avoir oublié les besoins, les misères passées & on se donne tout le bon tems possible, fondé sur la confiance & le préjugé, qu'on a ordinairement en faveur de tous les nouveaux régnes. Mais le jeune Souverain ne tarde pas de s'accoutumer à des grandeurs d'emprunt. On veut continuer sur le pied qu'on a commencé, & la fin est, que les choses ayant empiré, l'état des affaires est

est plus déplorable, qu'il n'étoit au commencement.

Un autre Prince parvient à la Régence, dans un âge plus mûr, mais il pense comme un homme du commun. Les Employés aux finances, dit-il, ne cessent de se plaindre & de demander qu'on fasse une réforme à différens égards, mais il en étoit de même du tems de mon Ayeul, de mon Oncle & de mon Père, & cependant les choses sont allé leur train. J'espère qu'il en fera de même encore de moi. Je n'ai pas contracté les anciennes dettes, suffit que je n'en veuille pas faire de nouvelles, peu m'importe du passé. Il habite le vieux palais, & vit conformément à ses anciens penchans, conservant les anciennes maximes, les anciens fripons & les anciennes dettes.

Un troisième Prince commence sa nouvelle carrière, on ne peut pas dire, qu'il œconomise mal, mais il s'en faut bien encore cependant, qu'il n'y ait rien à redire. Il mettra la dernière
main

main à son système d'œconomie, dès-
qu'il aura des héritiers mâles. Mais il
n'en vient point, & il n'en faut pas
davantage pour qu'un démon de Favo-
ri, faisisse la funeste occasion, qui se pré-
sente, de lui dire „ Votre Altesse pour-
roit vivre beaucoup plus noblement,
pour qui épargne-t'elle? “ Ce mot
fait la plus vive impression sur cette
ame indéterminée encore, si elle doit
travailler à mettre tout sur le meilleur,
ou sur le plus mauvais pied? On com-
mence donc à augmenter les dépenses,
en satisfaisant les passions favorites du
Prince, que le traître de Favori a étu-
diées depuis longtems. Si le Prince n'a
été jusqu'alors voluptueux qu'en secret,
il déclare actuellement sa Maîtresse & se
montre adultère aux yeux de son peu-
ple. Si c'est au faste qu'il incline, on
double le nombre des Gentilshom-
mes & des Officiers, la table est servie
plus délicatement, les livrées sont plus
riches, la Cour devient plus vaine &
par une conséquence toute naturelle,
les coffres, qui doivent fournir à tou-
tes

tes ces dépenses se vuident, le pays s'appauvrit & les dettes se multiplient.

J'ai connu un Prince, qui avoit pris la résolution sérieuse, qu'il exécuta avec une fidélité peu ordinaire aux personnes de son rang, de ne dépenser que jusqu'à un certain tems, tout ce que son pays pouroit lui fournir. Le terme échu, on ne se contenta pas de parler d'ordre & d'épargne, car on n'en parle jamais plus que dans les Cours les plus dérangées, on y travailla avec tout le soin possible. Mais il en fut des peines qu'on se donna, comme de celles que prend un Médecin, appelé à rendre à un corps exténué & entièrement gâté, les premiers sucsvitaux. Il pourra bien le rétablir à un certain point, mais il faudroit la puissance du Créateur, pour empêcher qu'il n'ait de tems en tems des ressentimens. Dès les premières années de la réforme de l'œconomie, il y eut une stérilité générale, des incendies, des procès de conséquence perdus, & plusieurs autres revers domestiques & publics,

blics , envain voulut - on penser aux dettes contractées, dont on avoit fixé le payement, au tems auquel on introduiroit les nouveaux reglemens économiques, on en fût empêché par la guerre si ruineuse pour l'Allemagne qui survint ; & aujourd'hui le Prince passe dans l'inquiétude & dans la peine, des jours, qui indépendamment de tous ces malheurs, eussent été du moins supportables, sans cet inconcevable projet qu'il forma au commencement de son Règne.

*

*

*

Il faut creuser plus avant encore pour trouver le vrai principe des infortunés commencemens de Règne. Je souhaite de tout mon cœur, que la remarque suivante soit trouvée fausse, ou moins généralement juste. Dès qu'un Prince prend en main les rênes du gouvernement de ses Etats, l'on voit de nouveaux personnages chercher à s'insinuer, ou à mettre en crédit & à conserver, par de nouveaux artifices, les Chefs de l'ancien Ministère. Il se trouve

ve aussi plus d'un fripon, qui n'ayant pas pû parvenir sous le Règne précédent à faire du mal, du moins à en faire beaucoup, pense depuis longtems au moyen de pouvoir jouer un autre rôle, sous le nouveau Gouvernement, en faisant de nouveaux projets. De ces trois différentes sortes de gens, il y en a toujours quelques-uns, qui se frayent le chemin (*) au Prince, soit immédiatement

(*) *Colligunt se quatuor vel quinque atque unum consilium ad decipiendum Imperatorem capiunt; dicunt quid probandum sit: Imperator, qui domi clausus est, vera non novit: cogitur hoc tantum scire, quod illi loquuntur: facit Judices quos fieri non oportet, amovet à Republica, quos debebat obtinere. Quid multa? ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus venditur Imperator. Vopisc. in vita Aurel. Imp.*

C'est où revient à-peu-près l'aveu, que fait l'Empereur Gordien, répondant à *Mysithée* son beau-père, qui lui

tement soit par l'entremise d'autrui ; car il est possible de se glisser dans le cabinet des Grands, non seulement par l'appartement de parade, mais même par la porte dérobée qui aboutit à la garderobe & il y en a plusieurs qui préfèrent d'y être introduits. Le nouveau Souve-

lui avoit écrit pour lui témoigner sa satisfaction, de ce qu'il avoit réformé le Gouvernement, de ce qu'il vouloit tout savoir par lui-même, & de ce qu'il avoit chassé d'auprès de sa personne, des Courtisans avides, auxquels sa Mère *Metia Faustina* l'avoit livré & qui abusoient de sa confiance :
„ Mon Père, dit-il, trouvez-bon
„ que je vous dise ce qui est vrai. Le
„ sort d'un Empereur est bien à plain-
„ dre. On lui cache la vérité. Il
„ ne peut pas tout voir : il est obligé
„ de s'en rapporter à des hommes qui
„ sont d'intelligence pour le trom-
„ per. “ *Capitol. in Gord. cap. 22.*
Voyez aussi Crévier *Hist. des Emp. Rom. Tom. X. p. 200. &c. Note du Tr.*

Souverain, prend possession du Gouvernement, plein de la prévention la plus défavorable & la plus juste contre celui de son Prédécesseur. Il est informé des dettes énormes, des impositions dont on a surchargé les sujets, on lui a tant parlé des mauvais conseils donnés à son père & du triste état des Finances, qu'il a pris une infinité de fois la sage résolution de mieux faire, de se borner dans ses dépenses, de bien gouverner le pays & de faire un exemple des Instrumens de la mauvaise administration précédente. Rempli de ces idées, il lui échape de dire en présence d'un de ceux dont on vient de parler: Qu'il feroit volontiers meubler quelques-uns des Appartemens du Château, mais que connoissant l'état de ses finances, il aime mieux patienter encore quelque tems. Le fripon, qui est à son côté, sourit, le Prince s'en apperçoit & lui en demande la raison: „ Monseigneur, ré-

„ pond-t'il, avec l'effronterie d'un men-

„ teur, nos affaires ne sont pas sur un aussi

„ mauvais pied, qu'on la représenté peut-

H

„ être

„ être à Votre Altesse Sérénissime, (*)
„ Elle n'a qu'à ordonner , on travail-
„ lera incessamment à satisfaire ses de-
„ sirs. “ Un discours de cette nature
peut-il ne point faire plaisir ? On
examine aussi-tôt les appartemens , on
en prend la mesure , on fait accord a-
vec l'ouvrier & le marchand, ils sont
achevés, & le successeur les payera s'il
peut. Des Appartemens l'on passe à
l'Ecurie , au Buffet , au Cabinet de
peintures , aux Joyaux , aux Bâtimens,
& autres choses. A tous ces égards le
Prin-

(*) „ Le Duc (de Ripperda) savoit
„ bien d'ailleurs , que les représenta-
„ tions sur la misère des peuples,
„ sont souvent regardées par les Prin-
„ ces , surtout quand elles ne s'ac-
„ cordent pas avec leurs desseins,
„ comme l'unique effet de l'incapaci-
„ té du Ministre qui les fait, il nôt-
„ soit s'en servir avec leurs Maj.
„ Cath. par la crainte de leur donner
„ de lui la même opinion. “ *Mém.
de Montgon Tom. I. pag. 301.*

Prince ne manque pas de s'entendre dire : „ Votre Altesse n'a qu'à commander. “ Peu-à-peu l'on en vient à dire : Il est vrai que les finances ont été épuisées par l'administration précédente, mais il ne nous manque pas encore de ressources. On les expose , elles sont agréées, mises en œuvre & l'auteur des projets, élevé tous les jours à de nouveaux honneurs , en est récompensé. Le Prince prend goût à donner des ordres & des assignations , & s'imagine réellement, ou que les plaintes qu'on lui avoit faites sur l'administration des affaires , sous son père , étoient mal-fondées , ou qu'il a seul le bonheur d'avoir des Officiers entendus & fidèles , qui trouvent des remèdes , là où il sembloit n'y en avoir aucun. L'année qui suit , on va plus loin encore que la précédente ; au bout de la cinquième, toutes les sources se trouvent târies , le Financier ne peut pas reculer avec honneur , il a trop parlé à son Maître de richesses cachées , ce dernier le prend au mot ; l'excuse tirée de l'ancien Gouvernement n'est plus

de faison , il se donneroit un démenti à lui-même ; quoiqu'il en soit, le Prince veut des chevaux , des chiens , des soldats, des acteurs d'Opera & demande avec menaces , qu'on lui fournisse les sommes nécessaires ; Monsieur le Président fort en peine , pense à des moyens extraordinaires, qui opèrent pour deux ans ; la septième année le délabrement est plus grand encore, crédit & argent, tout a pris fin ; le Ministre se damne en faisant de nouveaux projets , & la huitième année, le Prince , qui vouloit être le père de son peuple, en est infailliblement le tyran. Plût -à-Dieu que tous les Princes, qui sont exposés à la tentation délicate, qui naît du commerce de pareilles gens, fussent assez heureux, de faire à la fin, quand même ce seroit avec perte , le même aveu sincère & vrai , que fait la mère de François I. , Louise de Savoye, dans le journal dressé par elle-même :
„ L'an 1522. en Décembre mon fils &
„ moi, par la grace du St. Esprit, com-
„ mençâmes à cognoistre les Hypocri-
„ tes, blancs, noirs, gris, enfumés &
„ de

„ de toutes couleurs, desquels Dieu
„ par sa clémence & bonté infinie nous
„ veuille préserver & deffendre; car
„ si Jesus-Christ n'est menteur, il n'est
„ point de plus dangereuse génération
„ en toute nature humaine. “ (*)

*

*

*

Tout Prince qui veut du bien à son pays, & tout Ministre qui veut du bien à son Prince, se gardent d'avoir recours au *remèdes paillatifs* quand les affaires sont dérangées, ce sont tout autant de poisons lents & mortels. Un médecin qui les employe, est un Charlatan & un trompeur (**), si l'on en

H 3

ex-

(*) *Memoires de Bellay - Langei. T. VI. pag. 201.*

(**) *Hoc sceleratissimum Histrionum genus occupat omnis Orbis honores, nusquam non exercens histrionicam in Conjugiis, in Fœderibus Principum, in Aulis Regum & Caesarum. Erasmus in Lingua.*

excepte les médecins de la Cour, qui pour complaire à l'inquiétude de leur maître, sont obligés quelquefois de donner des astringens, quand il s'agiroit d'évacuer, & un Ministre qui y prête son ministère, ou n'entend pas son métier, ou n'est pas honnête-homme. Quelque certain qu'il soit néanmoins, que ces sortes d'essais ne réussissent pas, on ne laisse pas de les faire souvent & toujours avec aussi-peu de succès. Cela ne peut venir que de deux causes principales, & le Prince en est la première. Je suppose ici un bon Prince. Il voit, on ne peut pas plus clairement, les défauts de son gouvernement, les fautes de ses ministres & l'incapacité de la plupart de ses serviteurs. Les congédiera-t'il tous à-la-fois? Il n'en feroit que mieux & surtout s'il commençoit par son ignorant, orgueilleux & intéressé premier Ministre. Mais l'on ne peut pas vendre tout-d'un-coup le Conseil Privé, comme on vendroit une Garderobe; & il y a tel Conseiller des Finances, dont on offriroit moins que de la plus chétive haridelle de l'écurie.

curie. Mais son bon cœur ne peut se résoudre à renverser ce vieux édifice, qui menace ruine. Ces gens ont servi longtems, ils ne savent où donner de la tête, il faut les entretenir jusqu'à leur mort, l'avarice s'en mêle, qui donnera, dit-on, double pension? Bref, on les garde. Mais comme le Prince voudroit voir cependant les choses sur un meilleur pied & que l'édifice est sur le point de s'écrouler, on répare, on étaye, on recrépît, jusqu'à ce que sa chute arrive tout-à-coup avec fracas. On se console alors en disant, il est étonnant que cela ait pû durer si longtems!

Les gens en charge sont la seconde cause du mal que j'ai déploré, & surtout les personnes qui dirigent, les Ministres & les Chefs de Conseils. Ou ils n'ont pas assez de lumières & de jugement pour choisir les moyens les plus sûrs de rétablir les affaires & pour les employer avec succès, ou ils manquent de bonne volonté, ou peut-être n'ont-ils ni l'un ni l'autre. Il y a tel

Prince, qui conduit assez mal ses affaires, donnant des entorses à la Justice, quand il n'en retire aucun profit, négligeant les intérêts de sa maison, parce qu'il a dépensé à ses amusemens, l'argent dont on auroit eu besoin pour des députations, chargé de dettes sans nombre, ruinant ses sujets &c. On lui fait des représentations, on lui dit, qu'il n'est plus possible que les choses continuent sur ce pied, du moins que cela ne fera pas pour longtems, mais vif, entêté, comme il l'est, il n'écoute que ses passions, fait du bruit, jure & s'empporte & invective ses Ministres, parlant de cassation & de pis encore. Le Ministre n'est pas d'humeur d'exposer son zèle plus avant, content d'avoir dit à son Maître, ce qui pouvoit lui être salutaire, il l'abandonne à son mauvais sort & ce sera sa propre faute désormais, si refusant de suivre ses avis, il est malheureux. C'est-là précisément le point, où le Prince l'attendoit. Il est las d'entendre des plaintes & des vérités. Peu lui importe, que sa façon de s'y prendre ne puisse pas
le

le mener fort loin; il sçait qu'il faudra bien enfin, que les sujets lui tendent la main, & que son Ministre ne le laissera pas dans l'embarras, dût-il, pour l'en tirer, avoir recours aux voyes les plus injustes, les plus violentes & les plus opposées à la conscience & à l'honneur (*). Il n'y a rien de plus détestable, que d'avoir à servir un Prince ennemi juré de tout ordre, voulant toujours avoir raison, ne se reconnoissant aucun défaut & prétendant qu'on lui rende une obéissance aveugle. Quel malheur pour un pays, d'être sous la domination d'un tel Prince! Il n'est pas moins rare aujourd'hui en Allemagne,

H 5

que

(*) *Le desir de plaire aux Princes, & de laisser dans une illusion, au prix de laquelle on s'assure un moment séduisant de bonheur, engage souvent à faire de certaines démarches, dont les plus vives inquiétudes & quelquesfois un long repentir sont les suites: Mém. de Montgon.*

que dans d'autres Etats , de voir les Ministres pousser l'héroïsme , jusqu'à préférer de sauver leur conscience & leur honneur , (fallut - il perdre leur emploi), plutôt que d'être les instrumens de toutes les bassesses , par le moyen desquelles , on ne prétend que trop souvent faire sa cour à un Prince prodigue , réduit à la dernière extrémité. (*)

Le

(*) „ On n'aime ordinairement point
„ à connoître les maux, auxquels on
„ n'a pas intention de remédier, &
„ les Rois, perpétuellement environ-
„ nés de Courtisans, qui ne cher-
„ chent à connoître leurs dispositions,
„ que pour les applaudir, ne trou-
„ vent que trop de flatteurs, qui, aux
„ dépens des souffrances des peuples,
„ favorisent cette vaine délicatesse,
„ & l'attribuent même à l'humanité.

Mem. de Montgon T. I. p. 309.

Le plus malheureux de tous les hazards fait quelquefois, qu'un Prince, dont les affaires sont aussi dérangées & un Charlatan politique se rencontrent, & que ce dernier occasionne plus de maux à l'Etat, par ses cures hazardées, que ne peuvent en guérir dix hommes de probité.

* * *

C'est encore une erreur des petites Cours, à qui de plus considérables reprochent l'excès des dépenses, le manque d'ordre, ou quelque autre défaut de cette nature, que de croire pouvoir se consoler & se justifier, en disant: Que ces Cours tombent dans les mêmes fautes & dans de plus grandes encore. Car quoiqu'il ne soit malheureusement que trop vrai, qu'on voit régner dans les grandes Cours, de grands vices & de grands désordres, il est certain aussi, que cette grandeur & cet éclat, qui les rendent supérieures aux autres, couvrent bien des choses, qui, quoiqu'elles

les

les n'en soient pas plus excusables pour tout cela , demeurent néanmoins voilées d'un respectueux silence ; D'où il s'ensuit donc , que c'est précisément par un ordre plus exact & de sages dispositions, que de petites Cours doivent tâcher de s'attirer des respects & des égards, auxquels leur défaut de puissance , ne leur permettroit pas sans cela de prétendre.

Il est certain enfin , qu'un grand pays épuisé par les dettes & par les dépenses , est en état de se rétablir assez promptement, pendant qu'un petit Prince mauvais œconôme , négligent & fastueux , rend sa postérité malheureuse pour plus d'un siècle ; surtout quand ses successeurs se mettent en tête de marcher aussi , sur les traces de leurs Ancêtres ; ce dont l'Allemagne nous fournit d'anciens & de nouveaux exemples.

*

*

*

Un Prince n'est en droit de retirer sa parole une fois donnée, & de rompre ses traitez, qu'après avoir tenté tous les moyens possibles, d'y satisfaire, sans avoir pû réussir. Il n'y a donc rien qu'il doive éviter avec plus de soin, que d'en venir à de certains *remèdes désespérés*. Je les spécifierois, si j'osois le faire dans des circonstances aussi épineuses, que le sont celles, où nous nous trouvons aujourd'hui.

*

*

*

Mais il ne suffit pas, d'avoir balayé la maison & d'y avoir mis plus d'ordre. Combien n'y - a - t'il pas de Palais, qui tombent en ruine pour n'avoir été ni soignés ni entretenus?

Il faudroit établir pour cet effet, sur le modèle des Censeurs Romains,
un

un Ministre ou un Conseiller d'*Exécution*, mais qui comme le premier Ministre, ne fût subordonné qu'au Prince & eût une entrée libre dans tous les Conseils, dans les Archives & même dans le Cabinet.

La multitude des Loix, le grand nombre de nouvelles méthodes, d'ordonnances détaillées & recherchées, ne font d'aucune utilité dans cette circonstance & ne contribuent en rien au bonheur du pays, ce sont même plutôt, des marques d'un Gouvernement foible. On parviendra plus aisément au but qu'on se propose, en tenant fermement la main à l'exécution des anciens réglemens.

*

*

*

J'ajouterois encore : Qu'un Prince doit préférer l'intérêt public de
ses

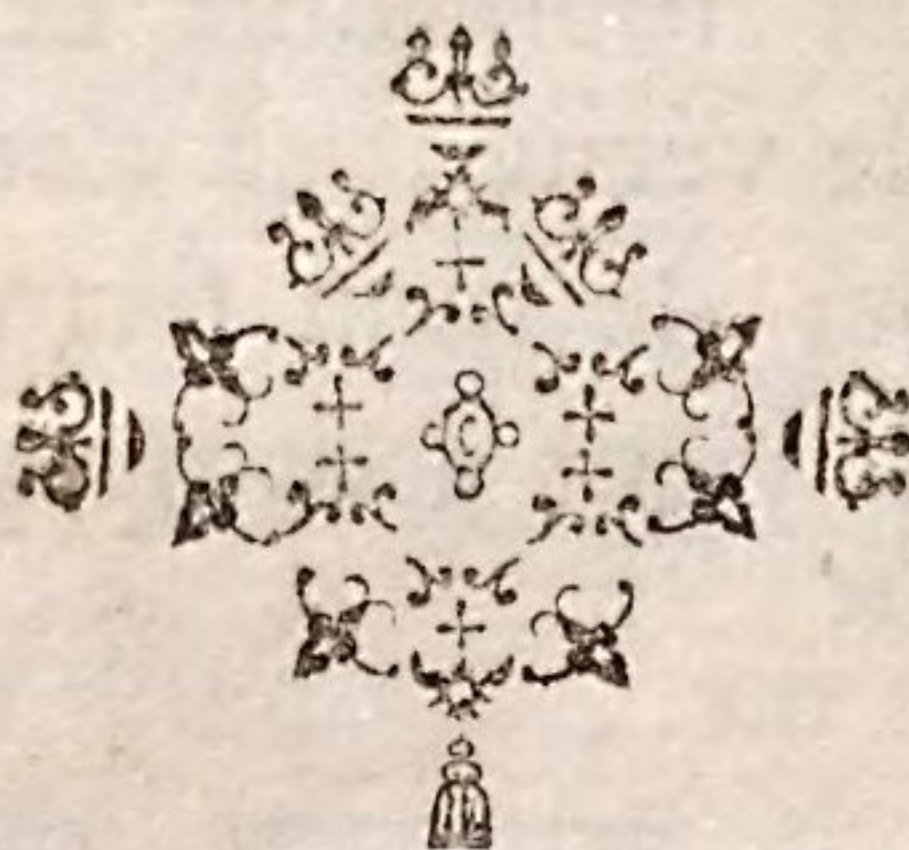
ses sujets , à son intérêt particulier , rendre exactement la justice, tenir religieusement sa parole, & bien d'autres choses. Mais de bons Princes font tout cela , sans qu'on le leur dise , & c'est prêcher à des sourds, que d'en entretenir ceux qui ne le font pas. Je ne voudrois pas non plus exposer mon amie & mon guide, l'aimable vérité , à s'entendre dire, au sujet de mon sermon: „ La „ voici qui vient accompagnée de son „ Pédant. “

Je passerai donc des généralités, aux détails particuliers.

Les soins d'un Souverain ont trois objets principaux. I. Sa Cour. II. Ses Conseils & les personnes qui les composent ; III. Ses revenus & leur administration.

Je

Je ne tracerai qu'un léger crayon, de chacun de ces articles. Il n'appartient qu'à de grands Maîtres de peindre avec toutes les couleurs.



DE
LA COUR
ET DE
L'OECONOMIE
DOMESTIQUE
D'UN PRINCE.

O Rois , si la pompe a pour vous tant
de charmes,
Qu'elle ne coûte point nos soupirs &
nos larmes!

C. DE BAAR.

THE
LONDON
DOCTORS
PUBLISHED

OF THE
LONDON
DOCTORS
PUBLISHED



J'ai examiné, dans un Ouvrage plus étendu sur le *Droit des Cours d'Allemagne*, les mœurs & les Droits des Cours, & j'ai accompagné le tout de réflexions, qui renferment presque tout ce que je dois dire ici. J'en ferai d'autant plus court & n'ajouterai que quelques nouvelles Remarques, qui m'ont paru mériter quelque attention.

* * *

La Cour est une République, qui a sa langue, ses usages, sa politique, sa morale & sa Religion à part.

Le grand but, que se proposent tous les Courtisans, c'est de se concilier la faveur du Maître. C'est le grand

grand ennemi à qui tout en veut. Les Favoris lui font la guerre offensive & dirigent les opérations du Siège. Ils ne font part aux Officiers de l'Etat-Major, du secret de la Méthode, & des succès qu'ils ont, qu'autant qu'ils croient que cela ne préjudiciera en rien à leur honneur, à leurs intérêts & à leur crédit. Ils ont leurs Subalternes, qui dressent, rectifient & exécutent leurs Plans, & qu'ils récompensent & appuient, à proportion de leurs talens & de leurs services. Il y a parmi ces derniers, quelques hardis Partisans, dont on se sert pour les petites Attaques & les Courses, & qui observent sur-tout de-près, les mouvemens que fait la vérité & sa petite, mais courageuse troupe. D'autres se chargent de faire les Mines. Il y en a qui font assez heureusement le métier d'Espions & de traîtres, & le simple soldat de Cour, est bien ou mal, selon que le Général en Chef se conduit dans son poste, avec plus ou moins d'habileté.

Voi-

Voilà comment les choses se passent quand un Prince est attaqué selon les règles de l'Art. Mais souvent on lui fait la guerre à la Croate, à l'Uhlane & à la Calmucque. Chacun forme son Attaque, où il croit pouvoir pénétrer. La même maison est souvent pillée deux fois. L'un s'accommode de l'argent comptant, l'autre des meubles & le troisième des habits & du linge; enfin arrivent encore ces Gens à qui, soit viols, soit cruautés, rien ne coûte, qui lient & tourmentent le malheureux maître de la maison, pour qu'il leur dise, s'il n'auroit pas quelque trésor caché.

Il y en a qui ne font que battre la campagne & dévaster le plat-pays, se contentant de tenir la principale Place bloquée.

On a dans l'Art Militaire de certaines Manières d'attaquer, de fortifier & de défendre, à qui on donne le nom de ceux qui les ont inventées, pour les immortaliser. L'Art Militaire de la Cour, a des méthodes toutes semblables, mais elles ne se perpétuent que par la tradi-

dition , comme la forme du Gouvernement des Jésuites au Paraguai & le secret des Francs-Maçons. Tout ce qu'on en sçait , c'est que les armes dont on se sert pour faire cette guerre , ne sont forgées que de matières molles, souples & pliantes. Les principales Batteries sont construites de *respect* , de *soumission* & de *dévouement*. L'on y charge le Canon d'une poudre , que les Artificiers de la Cour appellent, du *je mes jette à vos pieds* , & les cartouches ordinaires sont faites de *complimens*. Toutes ces matières ont la vertu d'étourdir, d'estropier & suivant la constitution des personnes, qui en sont atteintes, d'attirer & d'égayer, à-peu-près comme ceux qui ont été piqués de la tarentule , sont excités à danser malgré eux , après avoir eu des momens d'une profonde tristesse & d'angoisse.

Dans toute cette guerre , c'est aux yeux qu'on en veut principalement & l'enchantement des moyens qu'on emploie consiste surtout en ce que, celui qui est aveuglé ne sent aucune douleur,
&

& s'imagine de voir plus clair avec les yeux de verre qu'on lui a ajustés, qu'il ne voyoit auparavant de ses propres yeux.

Messeigneurs les Princes me pardonneront, je pense, d'avoir fait usage du stile allégorique, qui ne sera entendu que de ceux, qui ont fait eux-mêmes une Campagne dans la Guerre dont je parle. Je quitterai la figure, pour dire tout simplement, ce dont il est permis, que les sujets soient instruits.

Le Prince est le Chef de sa maison & doit avoir du sens & de l'esprit non-seulement pour lui, mais en même tems pour toute sa Cour.

Il faut donc qu'il sache voir tout ce qui s'y passe, s'y faire rendre le respect & l'obéissance dûs à un père de famille & se les conserver par la douceur, la prudence & la sévérité.

* * *

Il s'agit de savoir, lorsqu'on veut régler l'intérieur d'une Cour, si l'on
I 4 doit

doit faire consister la grandeur d'un Prince dans la multitude des Officiers de tout rang, dans le luxe qui y régné, & dans la dépense qu'on y fait, ou dans une œconomie plus bornée, mais réglée dans toutes ses parties.

Un petit nombre d'Officiers, bien au fait de leurs devoirs, vivans honnêtement, aimans leur maître, bien payés & décemment habillés, font plus d'honneur au Prince & à la Cour, qu'une multitude dans laquelle il y a des vauriens, des yvrognes, des dépenfiers & gens obérés, ou qui font aussi mal-vêtus, que mal-payés.

Moins un Prince a de serviteurs, & mieux il est servi : Cette maxime, toute paradoxe qu'elle paroisse, est fondée sur l'expérience.

* * *

Il est essentiel que le Prince maintienne ceux qui ont des charges à sa Cour, dans l'autorité, qui y est attachée, s'il ne veut pas que le respect, qu'on lui doit aussi-bien qu'à ses Lieutenans, se

se perde ; mais sans estime réelle , il ne peut y avoir de véritable amour , qui doit être fondé sur le respect qu'a le Serviteur pour son Maître.

Un Prince qui permet des désordres dont il est informé , sera peut-être loué , comme étant affable & gracieux , mais on n'en pensera pas moins dans le fond , qu'il manque de fermeté , de pénétration & de courage. C'est un vrai chagrin , pour d'honnêtes - gens qui ont quelque inspection sur la Cour , que d'être exposés à tous les traits de la plus noire calomnie , lorsqu'ils disent un mot contre les auteurs des désordres , & les veulent tenir en bride. Ce désagrément pourroit leur être épargné , si la bonté , qui est une des plus belles qualités d'un Prince , étoit relevée dans l'occasion par une sage sévérité.

* * *

Il est honteux de faire une belle figure avec un argent emprunté ; mais il est toujours glorieux , de n'en faire
I 5 que

que peu , avec le sien propre , lorsqu'on l'employe à payer ses dettes & à remplir ses coffres , pour les cas où l'on peut en avoir besoin.

Maximes, qui toutes vrayes qu'elles soient, sont très-mal reçues & plus-mal suivies encore, de nos jours.

L'orgueil & le faste, plus attachés, ce semble, à notre siècle qu'aux précédens , chacun voulant y prendre un effort qu'il ne peut soutenir, (*) ont les plus

(*) „ Il est donc vrai & trop vrai, que
„ peu-à-peu & par d'imperceptibles
„ progrès, nous paroissions glisser vers
„ notre ruine. Nous rions, nous
„ chantons, nous jouons, nous faisons
„ bonne - chère. Nous adoptons
„ toutes les nouvelles modes,
„ nous mordons à tous les appas, que
„ nous tend une Nation rusée, qui
„ ne s'étudie qu'à nous détruire, &
„ dans l'incertitude du sort qui nous
„ attend, nous nous aveuglons pour
„ ne rien voir qui trouble notre sécurité.
„ Au moins si nous étions aussi
„ si

plus pernicieuses influences sur le gouvernement d'un pays.

Il est vrai que c'est un des souhaits, que le cœur humain semble porté à former le plus ordinairement, que celui, qui fait desirer à chacun d'être plus grand, qu'il n'est dans la réalité. On peut pardonner bien des choses à cette faiblesse, pourvû qu'elle ne fasse pas faire des folies. Car quand, par exemple, l'Impératrice-Reine & le Roi de Prusse, se disent, à la face de l'Europe, qu'ils sont égaux en puissance & en force, ils ne font que parler le langage propre & convenable aux Grands de la terre. Mais la patience échape à l'homme le plus de sang-froid, lorsqu'il entend S. Exc. Illustrissime de **, ce Monarque de six ou huit Villages, fier comme un Conquérant, lorsqu'il a pu arracher d'un pau-

„ si innocens qu'aveugles ! alors dans
„ notre folle passion d'imiter les mœurs
„ des François, nous ressemblerions
„ parfaitement à l'agneau qu'a décrit
„ Pope. “ *Appréciation des mœurs
Angloises. p. 153.*

pauvre payfan un florin d'amande, se servir de ces mêmes expressions, vis-à-vis de son Cousin, & parler de puissance.

Personne ne s'étonne que Louis XIV. ait bâti Versailles, & Louis XV. un *Belvedere*, que le jardin & les jets d'eau de *Herrenhausen* aient coûté de sommes immenses, & que des ruines de la vieille maison de *Potsdam* il soit sorti un Palais Royal, le Roi, dit-on, est assez riche pour le faire. Oui sans doute qu'il l'est. Mais quand on voit que tant de Châteaux, que de plus petits Souverains ont commencé de bâtir, ne sont pas achevés, il n'y a pas, jusqu'au plus simple des habitans du pays, qui ne dise, „ Monseigneur a trop embrassé. “

Cambi, Empereur de la Chine, mort en 1722. a fait un testament, qui depuis a été connu en Europe. Il s'y dit heureux, d'avoir employé des sommes considérables, à faire de nouveaux aqueducs, des étangs, des digues, des chemins &c. & il compte que ce qu'il a dépensé à bâtir ses Palais, n'est pas la centième partie, de ce qu'il a employé à l'avantage & pour la commodité de ses Sujets.

Que

Que tu ferois heureuse, ma Patrie, de pouvoir compter aujourd'hui plusieurs *Camhi* parmi tes Souverains!

Lorsqu'on voit à Dusseldorff, à Mannheim & à Cassel, des magnificences, en fait de tableaux & de peintures, on respecte dans ces superbes collections, le goût délicat de ceux qui les ont faites & la protection, que les Grands & les riches du siècle doivent aux Arts. Mais quand pour acquérir des Cabinets, l'on hypothèque des Baillages, on ne peut en conclure autre chose, que le Ministre, qui en a donné le conseil, avoit dans ce moment l'esprit aliéné.

Si le Comte de Hanau s'étoit fait élever à la dignité de Prince, il n'auroit fait qu'accepter, ce qu'on lui avoit offert plus d'une fois. Mais quand un Seigneur n'ambitionne ce titre, que parce qu'il a plus de dettes que n'en doit avoir un Comte, il n'y a pas de quoi s'étonner, si au bout de dix ans, il a sur les bras une Commission Impériale pour les ajuster.

L'on

L'on ne dira jamais, que ce soit trop pour le Roi de la Grande-Bretagne, d'avoir douze Chambellans. Mais lorsqu'on en trouve trente dans l'Almanach de la Cour d'un Prince, on est indécis, si c'est le Prince qui se moque de la Clef, ou si c'est la Clef qui se joue du Gentilhomme, qui la porte.

Comment excuser ces oublis de soi-même & tant d'autres, si l'on n'ose appliquer au sang Allemand, ce que Madame de Montpensier (*) avouoit si ingénument au sujet de sa famille : *Les Bourbons sont gens fort appliqués aux bagatelles & peu solides ; peut-être moi-même aussi-bien que les autres, qui en suis de Père & de Mère.*

Il n'y a point d'Etat dans la vie, qui n'ait ses tentations particulières, auxquelles il doit opposer les vertus les plus propres à les combattre. La Cour en offre de plus fortes & en plus grand nombre, sans qu'on voye cependant que les vertus, qui doivent en triompher, y soient plus inculquées & plus pra-

(*) dans ses Mémoires T. I. p. 179.

pratiquées. Il seroit à souhaiter que les vertus & les devoirs attachés à chacun des Emplois de la Cour, fussent plus souvent & mieux développés, qu'ils n'ont accoutumé de l'être, & cela par gens, qui, pour en être les témoins journaliers, ou pour l'avoir appris par une longue expérience, savent en porter un jugement juste, ce qui ne peut guères être exigé des Chapelains de la Cour, outre qu'il ne conviendrait pas trop, que dans l'Eglise & dans leurs Sermons, ils entraient dans des détails si variés & souvent si personnels. On crée presque chaque année de nouveaux Emplois dans les Cours; pourroit-on faire, cela étant, quelque chose de plus utile & qui fit plus d'honneur, que d'établir le plus digne des Chambellans, Chapelain Laïc de la Cour, & de consacrer toutes les semaines une des heures, qu'on donne au jeu, à entendre ce Prédicateur?

Je ne me sens aucune disposition, à m'arrêter plus longtems au premier article que je m'étois proposé de traiter,

ter, & c'est de tout mon cœur, que je souscris au jugement, que les Auteurs de la Gazette Littéraire de Gœttingen (*) ont porté de mon ouvrage, dont j'ai parlé au commencement de cet article: „ On y voit, disent-ils, plusieurs „ traits, qui doivent entrer dans l'idée, „ qu'on doit se faire d'une Cour Chrétienne. Mais nous craignons, vû l'imperfection, qui est inséparable, même de la plus saine partie du monde, que jamais il ne se trouve d'Original, qui les réunisse. “

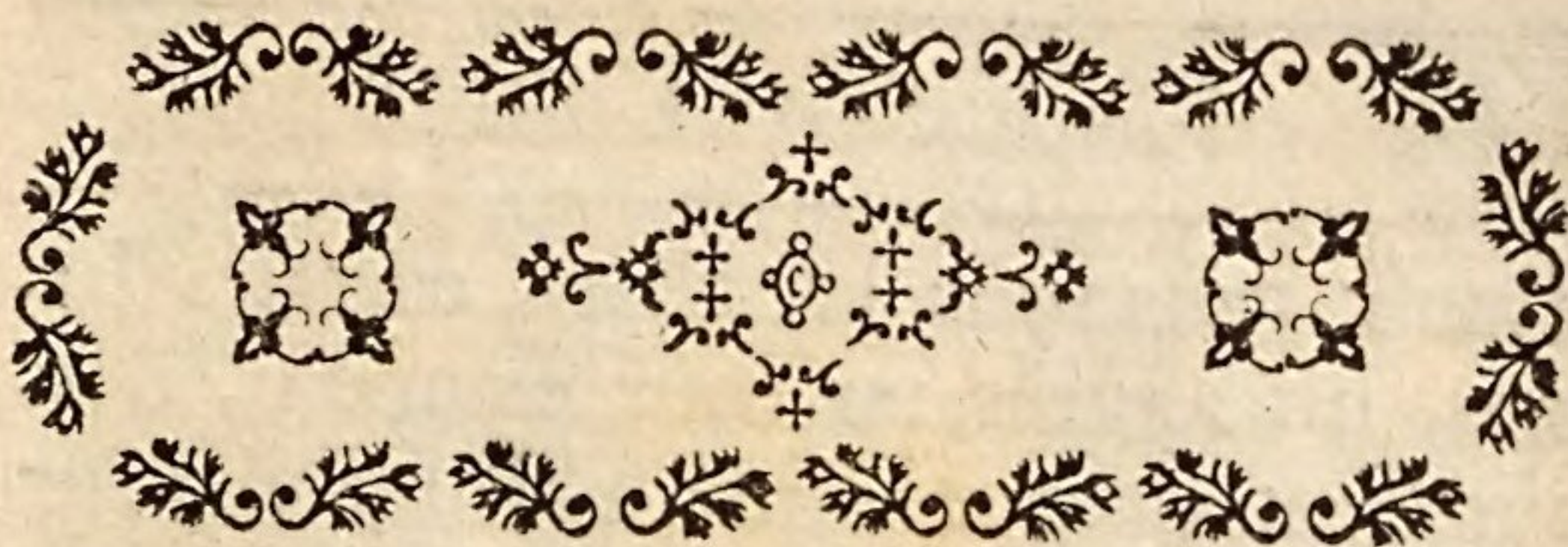
(*) *Gelehrte Zeitungen 1754. 125. Stück.*



DU
CHOIX
ET
DES QUALITÉS
DES MINISTRES
DU PRINCE.

„ Un Roi n'est grand, qu'à proportion
„ qu'il est entourré de grands hom-
„ mes.

Lett. du C. de TESSIN. II. Part.



* L * e second article général, a pour
* objet la forme interne du
**** Gouvernement.

Après le Prince, tout dépend des
Officiers , qu'il a à son service.

En vain les Loix sont - elles des plus
sages , en vain le Prince a - t'il les
meilleures intentions, si les Ministres,
Conseillers & autres gens en charge, ne
valent rien.

On juge d'un Prince, par la pru-
dence qu'il a fait paroître, dans le choix
de ses Officiers. De - là vient, que
Jean Huarts, Médecin & Philosophe
Espagnol (*), étoit d'avis , qu'on
K 2 éta-

(*) *Examen des Esprits pour les Sciences.*
Paris 1650.

établit dans tous les Etats, certains Juges, qui, après un mûr examen, destinassent chaque génie, à l'Emploi pour lequel ils lui trouveroient le plus de talens & de capacité. Car il n'en est aucun, qui ne soit propre préférablement à une sorte de science, ou d'occupation, qui sera précisément celle, où il pourra se distinguer & se rendre véritablement utile.

Un Prince est maître de choisir sur la multitude de ses sujets. Comment pourroit-il donc prétendre, être dans l'exception de la règle. „ Non, c'est „ une vérité éternelle, qu'on juge des „ sentimens & des inclinations d'un „ Prince, par ceux qui sont en possession de sa confiance & de ses affaires. „ Si son Ministre n'a pas une bonne „ renommée, & si le peuple ne juge „ pas avantageusement de lui; l'Ordonnance du *Prince* & ses négociations sont fort peu considérées. (*) “

Sum-

(*) Voy. Lettres du Comte de TESSIN, I. Part. p. 272.

Summa igitur & perfecta gloria, dit Cicéron, constat ex his tribus: si diligit multitudo; si fidem habet; si cum admiratione quâdam honore dignos putat. ()*

Ce choix exige, qu'à tous égards le Prince ait le coup d'œil sûr; car c'est toujours un coup du hazard & d'un hazard très-rare, qu'un Souverain, qui n'est pas lui-même un génie, sache trouver & apprécier de grands génies (**).

K 3

II

(*) Cicero de Offic. Lib. II. c. 9.

(**) „ Si le Prince lui-même n'a beau-
„ coup de mérite, dit l'Abbé Du-
„ GUET, il ne sçait ce que c'est
„ qu'un grand mérite. Il faut qu'il
„ ait le premier les qualitez qu'il
„ cherche dans les autres, & qu'il
„ soit encore plus parfait que les a-
„ mis qu'il se veut associer, pour les
„ démêler dans la foule & pour les
„ attirer. Devant un homme de peu
„ d'esprit, tout est égal: & devant
„ un homme médiocre, tout est de
„ mê-

Il arrivera plutôt, ce qu'on raconte du Cardinal de Richelieu, qui ayant demandé à *Le Camus* Evêque de Bellay, son sentiment, sur deux ouvrages qui venoient de paroître, *le Prince* de Balzac & *le Ministre d'Etat* par Silhon, n'en tira que cette Réponse équivoque: *L'un ne vaut pas grand chose, & l'autre ne vaut rien du tout. (*)*

Ce n'est pas assez pour former un grand homme, que de le placer dans un poste élevé; un petit génie n'en paroît que plus petit & plus méprisable. Il en est de lui comme d'une statue, qui à rase-terre auroit paru d'une grandeur médiocre, mais qui placée sur le pignon d'un bâtiment fort élevé, ne paroît plus que comme un pygmée.

Cela

„ même taille que lui. Le discer-
„ nement & le goût sont des quali-
„ tez rares; & le clinquant pour de
„ certains yeux brille bien plus que
„ l'or. “ *Institut. d'un Prince. Part.*
I. Chap. XIV. p. 150. Note du Tr.

(*) *Mém. d'Amelot T. II. p. 27.*

Cela n'est pas moins vrai encore à l'égard des Emplois du second & du troisième ordre, qu'à l'égard de ceux du premier rang. La comparaison que Socrate faisoit, tirée de l'art de sa mère qui étoit sage-femme, est parfaitement applicable ici. Quelque habile accoucheuse, qu'elle soit, dit-il, elle n'accouchera cependant jamais de femme, qui n'ait été enceinte auparavant. Il est tout - aussi - peu possible de tirer des connoissances & de la capacité d'un homme, dans l'ame de qui la nature n'en a pas placé les premières semences.

* * *

Il n'est pas extraordinaire de voir des Princes, qui font passer tous les ans, ou du moins tous les deux ans, la Mer à une personne entendue, pour acheter des chiens, des chevaux & des faucons. On a même des exemples de Grands-Seigneurs, qui ne plaignent pas la dépense de dix mille florins & plus encore, pour faire l'acquisition d'un grand Grenadier, fallut-il aller

en Norwège & de - là à Naples pour le trouver. Un Prince de ce caractère, n'envisageroit-il pas comme un visionnaire & un fanatique, un homme qui lui proposeroit, de consacrer quelque milliers de florins , à attirer à son service des gens de mérite & de capacité (*); Cependant le présent le plus précieux, que puisse faire un Ministre à son Prince , c'est de lui procurer, & fallut-il les faire venir de loin, des serviteurs également habiles & droits.

„ Pour moi, dit l'illustre Comte de
„ TESSIN, tout mon objet seroit de
„ faire une collection d'hommes sages
„ & prudents , si j'étois assez grand
„ Seigneur pour l'entreprendre. Mais
„ c'est plutôt l'affaire d'un Roi , que
„ celle d'un particulier. Outre cela il
„ faut être fin connoisseur, parce que
„ les apparences sont souvent trom-
peuses,

(*) *Quemcunque sapientiores se ipso sciet,
ultrò invitabit, accersetque in Aulam.*
Theophil. Instit. Reg. ad Constantin.
Part. 2. C. 17. Not. du Tr.

„ peuses, & qu'il faut alors percer dans
„ l'intérieur, pour faire tomber le mas-
„ que (*). Mais une telle collection,

K 5

con-

(*) Il n'y a rien de plus dangereux pour un Prince, & dont les suites soient plus funestes & sans remède, que de n'avoir pas cette finesse de vûe, qui pénètre le véritable caractère de ceux qu'il veut employer & démêle ce qui est réel de ce qui n'a que l'apparence. „ Car le vite, dit Sénèque „ imite souvent la vertu, & on ne „ s'y trompe jamais sans danger. “ *Vitia nobis sub nomine virtutum obrepunt: in his magno periculo erratur.* Senec. Ep. 45. D'où il conclut: *his certas notas imprime.* Et effectivement il faut y faire la plus grande attention, pour n'y être pas trompé, & surtout à la Cour, où chacun se connoît, mais où chacun s'étudie à se cacher au Prince, en affectant des dehors, dont il est presque toujours la duppe. Il n'y a point d'hommes plus dangereux, que ceux
qui

„ considérée en elle-même, quel contentement n'offriroit-elle pas ? Quel coup d'œil ravissant, quelle joye de l'ame, qu'elle prodigieuse variété ?
„ (*) “ La Reine Christine de Suède, cette femme si grande & si extraordinaire, s'exprime dans la lettre de condoléance, qu'elle écrit à Madame *Grotius*, sur la mort de son époux, d'une manière qui fait sentir tout-à-la-fois sa reconnoissance & le cas qu'elle faisoit des grands hommes : „ Si l'or
„ & l'argent, dit-elle, pouvoient contribuer quelque chose à racheter une
„ si

qui veulent tromper par l'apparence du bien. Le Prince est donc indispensablement obligé à ne pas se laisser éblouir, par un extérieur, qui n'a pour but que de lui en imposer, parce qu'il doit éviter d'être trompé, & cette défiance, il ne se la doit pas à lui-seul, mais à l'Etat & c'est l'amour de son peuple, qui le rend précautionné. *Not. du Trad.*

(*) Lettres du C. de TESSIN. P. II.
p. 268.

„ si belle vie , il n'y auroit rien en
„ mon pouvoir , que je n'employasse
„ de bon cœur pour cet effet. (*) “

Il est toujours incontestable cependant : Que Dieu , qui aime à faire part à l'homme , de tout ce qui peut lui être utile & essentiel , ne manque pas de donner à un Prince , qui se fait une affaire sérieuse de gouverner chrétiennement ses Etats , les instrumens qui lui sont nécessaires dans cette vûe , des Ministres , fidèles & intelligens. (**)

Je

(*) Memoires de Christine T. I. p. 80.

(**) *In DEI manibus est, prudentem dare Cancellarium. C. X. 5.* Il n'est pas douteux même , que quand un Prince a des intentions droites & qu'il demande humblement à Dieu un homme de sa main , pour lui servir de conseil , le Seigneur le lui accorde. *L'ami fidèle* , dit le sage fils de Syrach , *est un remède qui assure la vie & l'immortalité , & ceux qui craignent le Seigneur le trouveront.* Ecclesiast. VI. 16.
Nor. du Tr.

*

*

*

Je ne peux m'empêcher de ressentir la joye la plus vive, quand je ne me représente, que la simple possibilité de l'existence d'un Prince, qui seroit Chrétien lui-même, qui n'auroit pour Conseillers & pour Officiers que de vrais Chrétiens (*) & qui pourroit en compter un grand nombre parmi ses sujets. Nous en avons eu quelques-uns, qui répondoient parfaitement à cette idée; il y en a même encore, béni en soit le Ciel, mais ils sont en petit nombre & vraisemblablement ces fortes d'exemples seront toujours rares.

On doit tenir un certain compte, à un Prince, qui a la Religion des grands, ou la grande Religion de vouloir prendre

(*) *Illi qui vera pietate præditi bene vivunt, si habent scientiam regendi populos, nihil est felicius rebus humanis quam si Deo miserante habeant potestatem. Augustinus de Civit. Dei Lib. V. c. 19.*

dre pour son Conseiller & son Ministre, un homme qui ne fait profession que de la Religion des petits.

Plût-à-Dieu! les Grands du monde scussent-ils, quels respectables, quels utiles personnages, sont de vrais Chrétiens. Ils les chercheroient, avec le même empressement, avec lequel on cherche à découvrir des mines d'or ou d'argent dans le sein de la terre. Ils les regarderoient comme les trésors, les richesses, les pierres précieuses & la moëlle de leur pays.

Un Prince, qui auroit le secret d'attirer à son service un grand nombre de vrais Chrétiens, pour en faire ses Ministres & ses Conseillers, feroit des prodiges.

Un Ministre d'Etat homme de bien, donne du lustre à tout le Conseil d'un Prince, & s'il en avoit plusieurs de cette sorte, on pourroit dire de lui: Que quand même, il n'auroit de grand que sa naissance, il recevrait de ses Ministres, un éclat pareil à celui que recoivent ces globes de verre remplis d'eau, qui, éclairés par le feu qui les environne, répandent

pandent une lumière rayonnante, qu'ils n'auroient jamais répandu d'eux-mêmes.

On admire encore après un siècle écoulé, le glorieux règne du Duc *Erneste, le pieux*, de Gotha, Prince également grand & sage, ne fut-ce que pour avoir eu pour Ministre, *Vit de Seckendorff*. Une certaine Cour, qui n'avoit pas auparavant la réputation d'aimer la justice, à qui l'on reprochoit même plusieurs procédés injustes & violens, n'eût pas plutôt pris à son service un Ministre, dont le Christianisme & la façon noble de penser étoient généralement reconnus qu'elle acquit de nouveau, pendant quelque tems, du crédit dans le monde.

Si l'on jette les yeux sur les Emplois, qui ont pour objet le maniement des deniers de l'Etat, on peut dire hardiment: Qu'un Prince, qui n'admettroit dans sa Chambre des Finances, que de vrais Chrétiens, auroit trouvé la *Pierre Philosophale*, que tant d'insensés cherchent inutilement. Le Roi *Frédéric Guillaume* de Prusse, aimoit beaucoup d'avoir des
des

des gens solidement pieux pour Receveurs de l'Accise, parce qu'il pouvoit s'assûrer, de n'être pas trompé. Ce n'est pas le tout encore, savoir augmenter les revenus, c'est ce qui s'appelle aujourd'hui entendre bien les Finances. Or un Prince, qui a le bonheur d'avoir pour Conseillers, dans ce département, de vrais Chrétiens, est sûr de posséder, en leur personne, les plus grands de ces *faiseurs de merveilles*.

C'est un revenu bien grand, bien solide & bien inépuisable, que la bénédiction de Dieu. S'il arrive donc qu'un Financier honnête-homme, détourne la malédiction, qui repose souvent depuis longtems sur une Maison & târisse la source des soupirs & des plaintes des sujets, il est incontestable, qu'il augmentera les revenus de son Maître.

Je sçai bien, que ce langage paroîtra fanatique dans plus d'un pays & qu'on ne manquera pas de répliquer:
„ C'est de l'argent que nous voulons,
„ c'est de l'argent dont nous avons besoin,
„ soin, nous vous abandonnons la bénédiction
„ né-

„ nédiction. “ J’y consens, vous n’y aurez aucune part. -- Il n’y a rien qui prouve mieux, combien la bénédiction Divine est un riche trésor que le cas opposé, que fournit une Cour, ou un Gouvernement, qui malgré la grandeur des revenus de l’Etat sont poursuivis par la malédiction. Semblable à la bale, emportée par le moindre coup de vent, ces richesses s’envolent; & preuve qu’elles sont maudites, c’est que personne n’en profite. On fait de grandes dépenses & elles ne produisent rien. D’autres, avec la moitié autant, font plus de figure, se procurent plus de satisfaction & le pays jouit de son Souverain.

Il feroit bon qu’une Chambre des finances, où regneroit un vrai Christianisme, ne trouvant pas que le Prince pense comme elle, lui fit souvent des représentations, pour n’être pas traversée par gens, qui ont ce maudit principe: „ Pourvû que le Maître ait assez, „ pourvû qu’il ait tout ce qu’il desire, de „ quelque part que cela puisse venir, en „ souffre & en gémissé qui voudra, qu’il

„ en

„ en arrive à la fin & tôt ou tard ,
„ ce qui pourra. “

Quoique nous ayons exalté ici, & avec raison, les vrais Chrétiens, il ne s'ensuit pas cependant, qu'un homme dont la Grace a purifié le cœur, soit pour tout cela propre à tout. On proposoit il y a quelque tems à un Seigneur, pour Conseiller un sujet, qu'on croyoit ne pouvoir mieux recommander, qu'en disant : C'est un homme qui a de la piété. Est-ce tout ? reprit le Seigneur, & il avoit raison. Car Dieu a bien appelé tous les hommes à être Chrétiens, mais non pas à être Ministres d'Etat, en vertu de leur Christianisme.

Un Chrétien sera toujours le plus honnête-homme, mais il est encore au-dessus du simplement honnête-homme ; on peut même dire, qu'il n'y a qu'un Chrétien, sur la probité de qui l'on puisse compter avec assurance. Je suis ravi de voir, que la force de la vérité ait arraché cet aveu, même aux Princes. Car le Duc *Charles Alexandre* de Wurtemberg, s'adressant à son fils
L &

& successeur, dans le testament qu'il fit en 1737, lui donne cette excellente leçon: „ Nous ne pouvons que l'exhorter, avec toute la tendresse d'un père „ à considérer attentivement & à peser „ mûrement, l'importance & la grandeur du compte qu'il aura à rendre en „ qualité de Prince; qu'il ait sans cesse „ le Seigneur devant les yeux, se souvenant bien, *que sans un vrai Christianisme, personne ne peut être honnête-homme, ni être tenu pour tel dans la société.* “

Nous nous contenterons donc, de prendre à bon compte, les gens comme ils sont & de souhaiter, qu'ils deviennent tels qu'ils doivent être. Cela étant, on peut réduire les qualitez, qui doivent se trouver dans ceux qui forment les Conseils, à ces trois; la probité, la capacité, & l'amour du travail.

Elles ne doivent jamais être séparées, & le Prince ne peut que souffrir de l'absence de l'une ou de l'autre.

La probité sans science ne sert de rien, accompagnée de stupidité, elle porte souvent préjudice, & quand elle

le

le ne saisit pas le vrai point où il convient de se développer , c'est un fond mort.

L'homme à talens sans probité, ressemble au Serpent. L'homme capable mais paresseux , fait plus de mal , que s'il étoit stupide. De trop habiles gens sont souvent insupportables.

Des hommes laborieux mais sans probité, semblables à l'Araignée, tirent du venin des roses; Laborieux mais stupides , ils travaillent comme la Taupe.

Ces trois attributs sont si inséparables de l'idée qu'on doit se faire d'un Conseiller, qu'on ne peut trop plaindre un Prince, qui a pour soit-disans Conseillers, des gens en qui ils ne se rencontrent pas.

Il y a quelques postes , qui n'exigent presque que de la probité; il en est d'autres , qui demandent autant d'habileté que de droiture.

Les Subalternes dans les Conseils, les Receveurs & les Caissiers du Prince, sont dans le premier cas.

Le second est celui de ceux , qui sont revêtus des Emplois les plus distingués dans l'Etat.

Il seroit à souhaiter pour plus d'un Ministre , à qui personne ne refuse le témoignage d'une intégrité parfaite, qu'à cette grande simplicité de la Colombe , il joignît une plus forte dose de la prudence du Serpent.

Je préférerois néanmoins toujours, dans le cas de l'option , un cœur de Colombe , à une tête de Serpent , la simplicité à l'astuce.

Peut-être ne sera-t'il pas superflu, d'ajouter ici , la pensée d'un homme d'Etat, qui a été employé aux affaires de la dernière importance & qui passe encore pour un maître en fait de Politique. C'est de Mr. *des Callières* dont il s'agit, & voici comment il s'exprime sur cet article: „ Il est vrai, qu'u-
„ ne probité exacte ne se trouve pas
„ toujours jointe à une grande éten-
„ due d'esprit & à toutes les connois-
„ sances nécessaires pour faire un bon
„ Négociateur, & qu'il ne faut pas fai-

„ re

„ re des idées de la République de Pla-
„ ton dans le choix des sujets, qu'on
„ destine à ces sortes d'Emplois. On
„ peut dire encore que les Princes &
„ leurs principaux Ministres, sont sou-
„ vent obligés de se servir de divers
„ instrumens pour parvenir à leurs fins,
„ qu'il y a eu des hommes de peu de
„ vertu, qui ont été de grands Négoc-
„ ciateurs, & qui ont fait prospérer
„ les affaires qu'on leur a confiées, &
„ que des gens de ce caractère, n'étant
„ retenus par aucuns scrupules, réussis-
„ sent plus souvent dans les négocia-
„ tions, que les gens de bien, qui
„ n'y employent que des moyens jus-
„ tes; Mais le Prince qui se fie à des
„ Négociateurs de cette espèce, ne
„ doit compter sur eux, qu'autant que
„ sa prospérité dure; si les tems de-
„ viennent difficiles & qu'il lui arrive
„ quelque disgrâce, ces maîtres four-
„ bes sont les premiers à l'accabler par
„ leurs trahisons, & ils se rangent tou-
„ jours du côté des plus forts. “

Il y a plusieurs postes, qui pour
être bien remplis, ne demandent pres-

que que du bon sens, du génie & une certaine routine, mais il y en a d'autres, où les qualitez du cœur font l'essentiel. *Albin* est revêtu de la charge de Référendaire Intime; ses talens ne sont rien moins que brillans & son savoir est à peine médiocre, mais il a l'âme belle, le cœur noble généreux, désintéressé, compatissant & plein d'humanité. Il est le bras droit des Ministres intègres, l'azyle des opprimés; c'est un trésor que cet homme, pour le pays, & un serviteur sur qui son Maître peut compter. *Albin* n'a pas l'agrément, l'air courtisan, & la souplesse de *Vulpin*, son prédécesseur; il n'est pas aussi expéditif que lui, mais aussi n'est-il pas flatteur, trompeur, menteur & fripon comme il l'étoit.

*

*

*

Les premiers postes sont souvent mal-remplis; les Officiers subalternes des Ministres, ayant quelquefois plus de capacité que les Chefs, leur prêtent leur mérite & leur savoir. L'on dit d'eux, en parlant le langage de la po-

politique, qu'ils font les flèches, & que les Ministres les tirent. La comparaison néanmoins, n'est pas entièrement exacte, car il est tout aussi important de bien ajuster le coup & de le lâcher à-propos, que de savoir faire la flèche.

* * *

On peut confier différens Emplois à un homme, qui n'a d'autre mérite, que d'être honnête-homme, dans le sens le plus général; c'est-à-dire, contre qui l'on n'a point fait encore d'informations juridiques & qui n'a pas la réputation d'être fripon. Mais dans d'autres cas, il est essentiel, que celui qu'on revêt de la Charge, ait déjà fait preuve complète de probité, & qu'on soit persuadé d'avance, qu'il est au dessus des tentations.

* * *

Il est possible, qu'un Prince ait un Ministère nombreux, capable & estimable, sans que pour tout cela il régne moins de désordre & de confusion dans

ses Conseils & dans l'administration de ses affaires. Cela arrive toutes les fois que ceux, sur qui doit rouler tout, dans toutes les parties du Gouvernement, sont déplacés.

Le secret d'un Gouvernement heureux, consiste à savoir employer les gens les plus capables & les plus de poids, suivant leurs talens & leur penchant & à assigner à chacun, l'emploi, ou l'occupation la plus conforme à ses lumières & à son goût.

* * *

C'est ce qui fait, qu'il ne suffit pas d'avoir en général de la capacité & de la probité, il faut y joindre encore les vertus particulières, qui sont essentielles à l'Emploi dont on est revêtu. *Marcellus* est bien l'homme le plus respectable, mais il est très-mauvais Ministre d'Etat. On passe des heures entières avec lui, de la manière du monde la plus agréable & la plus instructive. Laborieux, il est toujours également solide & fort, quand il s'agit de travailler dans son cabinet. Mais dès qu'il

qu'il est question de traiter des affaires verbalement, il n'a ni la conception assez aisée, ni la présence d'esprit, ni la prudence requises, pour répondre de la façon la plus circonspecte à une question captieuse, ni la souplesse, qu'il faudroit avoir, pour se plier à toutes les circonstances, qui peuvent se présenter. *Altan*, son Collègue, embrouille les affaires, ce que *Marcellus* ne fait pas, ce sont plutôt les affaires qui l'embarrassent, & cependant c'est l'homme, à qui l'on doit s'adresser principalement dans les Affaires - d'Etat. On ne lui en parle pas plutôt, qu'il est tout entrepris; ce n'est plus le même homme. Si ceux qui lui parlent lui pèsent, il ne leur pèse pas moins à son tour.

Marcolfe est la droiture même. Son mérite réel l'a fait employer aux affaires du Cabinet; mais il a la foiblesse impardonnable, de confier à sa femme & à quelques amis, tout ce qu'il sçait. Ce qui lui a causé plus d'une fois les chagrins les plus vifs. S'il savoit se taire, il seroit parfaitement à sa place.

*

*

*

J'ai dit, qu'il conviendrait de faire plus d'attention, qu'on ne fait ordinairement, au tempérament de ceux à qui l'on confie de certains Emplois. Un mélancolique, que l'on feroit Secrétaire d'Etat, sera fidèle, je le veux, discret, laborieux, mais ses productions, par leur peu de clarté & leurs fortes ombres, ne ressembleront pas mal aux tableaux Italiens. Vous le verrez se donner la torture, ronger sa plume & ses ongles, pour minuter une lettre, à laquelle il s'imaginera avoir donné le tour le plus poli & le plus élégant. Toutes ses compositions également pesantes & obscures, quelque solides qu'elles puissent être, se sentiront d'un sang épais & qui circule difficilement. Employé dans les Archives, c'eût été un homme incomparable.

Qu'on établisse Président de la Chambre des finances, un homme sanguin, il ne laissera manquer de rien au Prince pour fournir à ses amusemens, à la délicatesse de sa table, au luxe de sa Cour

Cour & aux amusemens des Dames & des Cavaliers. Jamais l'on n'entendra parler de querelle & de dispute dans la Chambre des Comptes, son grand principe étant, de ne pas se mettre en peine du lendemain. On est déjà assez tourmenté dans le monde, dit-il, à quoi bon se rendre encore la vie amère sans nécessité, aussi n'en a-t-on jamais besoin, pendant que l'on a de l'argent & du crédit. Rempli de projets salutaires, de bonne volonté, d'espérances & de promesses, il se repose si fort sur le Pays, sur les créanciers & sur tout le monde, que finalement ils se trouvent trompés & les uns & les autres.

Ce discernement du tempérament, s'étend aussi à la diversité des occupations qui partagent les soins d'un même Conseil. Un homme colère, chargé des rapports & des *factums*, dans les différends avec les voisins, mettra trop de feu dans ses écrits & outrera tout, il fera toujours pour les moyens les plus violens, & pour risquer le tout pour le tout; mais aussi, si les choses
ne

ne vont pas comme il s'y attendoit & que la partie adverse laisse passer ce premier feu & n'oppose à cette tête chaude, que du phlegme & de la patience, il sera le premier à se lasser & à se désister de lui-même. Car un homme colère, dans le tempérament du quel il n'entre rien de mélancolique, ne garde pas longtems la colère; Le premier bouillon n'en est pas plutôt appaisé, qu'il écoute la raison & des représentations & qu'il fait paroître une grandeur d'âme, à laquelle on s'attendroit vainement, de la part d'un mélancolique fournois & vindicatif. Ce n'est pas-là cependant la qualité qu'il faut le plus souvent, pour que les choses aillent bien. Mais lorsqu'une affaire demande une forte dose de vivacité, d'activité & de présence d'esprit; lorsqu'il faut de promptes & courageuses résolutions, l'homme colère ne peut manquer d'y être utilement employé. Comptez qu'il fera bien, pourvû qu'il ne faille ni débrouiller beaucoup, ni méditer longtems, ni temporiser & faire
re

re longtems le Politique, ce qui n'est aucunement son fait.

Pour peu qu'il fût donc possible de distribuer les Occupations, en raison des tempéramens, je confierois au sanguin, le département des graces. Le mélancolique opineroit trop facilement pour les refus.

Je lui commettrois de dresser des plans de réglemens salutaires, pour toutes les parties du Gouvernement du Pays. Car l'homme sanguin, aime les détails, & joint à d'heureuses ouvertures, une agréable légèreté & clarté de stile.

C'est par la même raison, que je le chargerois, de tout ce qui concerne les métiers & les petits détails de Police, les Maisons de Charité, les Hôpitaux & les fondations pieuses, à cause qu'il a le cœur tendre.

Les Négociations avec les Voisins, lorsqu'il s'agit de trouver des expédiens & de s'accorder à l'amiable, pourvû que d'autres ayent préparé convenablement les matières.

Les

Les cas ordinaires de différends avec d'autres Cours, à cause de la facilité de sa conception & du grand nombre de ressources qu'il trouve.

La Composition des Remontrances, qui doivent être adressées au Prince, à cause de son stile de velours.

Je lui remettrai en général, les affaires qui se présentent journellement, qu'on expédie avec facilité, & où il n'est question que d'un exposé net & précis des circonstances.

Je chargerois le colérique, de toutes les affaires, où le délai pourroit être nuisible & où il s'agit de pousser vivement les choses, car il ne craint aucune sorte de travail, & passera, s'il le faut, par le feu & par l'eau.

Des propositions à faire, pour des Négociations, à la Cour Impériale & à la Diète de l'Empire, & cela pour de très bonnes raisons. . . .

Des Négociations dans des Cours peu systématiques, & endormies, où il faut brusquer les tems.

Des

Des Affaires de Police, les plus importantes.

Des Commissions à exécuter dans le pays contre les gens en charge, qui n'y font pas leur devoir.

De ce qui concerne les dettes de la maison, parce qu'il a le cœur droit & qu'il pense bien.

Des affaires d'Université, lorsqu'il s'agit d'y réveiller les Muses souvent assoupies, & cela parce qu'il est fécond en projets salutaires, mais content en même tems, que de mille il y en ait dix qui s'exécutent.

Ce seroit bien fait à mon avis de charger le mélancolique des procès civils.

Des ouvrages difficiles, dont le colère se lasseroit & que le sanguin feroit à la légère.

Des procès de concours de Créanciers.

De recueillir, dans les Archives, les matériaux pour les Mémoires, que
le

le sanguin dresseroit & que le colère reverroit.

Des Négociations avec les Voisins, dans les cas où l'on n'a pas de droit de reste.

Des Visites à faire dans le pays, parce qu'il examine tout avec soin & que rarement il lui échape quelque chose.

Je me trouverois fort en peine, de fixer une tâche au phlegmatique, & on ne peut guères lui confier d'autre soin, que celui des procès pendans à des Tribunaux, dont la justice phlegmatique demande des Rapporteurs & des Avocats, qui ne le soient pas moins.

Un Chef intelligent, qui entend l'art de répartir le plus qu'il est possible, les occupations, suivant le tempérament & le caractère de ses subalternes, feroit presque des prodiges. Quel Ange qu'un tel Président! & où le trouver dans un monde si plein d'infirmité? Que les Princes eux-mêmes en jugent & en fassent la recherche!

* * *

Il y a un grand nombre de gens en charge dont il ne paroît pas que la nomination ait été précédée du moindre choix. Tel se trouve revêtu d'un emploi, à-peu-près comme on gagne à une lotterie, avec autant de probabilité de tirer un billet blanc, que le gros lot. *Persillet* qui avoit fait pendant trente ans le métier de Gouverneur des Pages, avoit sollicité dans cet intervalle tous les postes vacans, qui avoient paru lui convenir. Envain a-t'il désiré d'être fait Auditeur du Régiment du Prince, Receveur des tailles, Directeur de la fabrique de porcelaine, Secrétaire du Consistoire & du département de la forêt, Inspecteur de la maison de Charité & de Correction & Maître des Archives, il a toujours été devancé par d'autres. Enfin le Maître des postes de la Résidence mourut & huit jours après un Conseiller de la Chambre des finances. *Persillet* se présenta pour l'un & l'autre Emploi, & de désespoir il promit d'épouser la fille-de-chambre de Monsieur

M

fieur

sieur le Président de la Chambre. Le marché fut conclu ; Le bon vieillard se trouva chargé d'une femme & la Chambre des Finances d'un Conseiller, tous deux également mal-affortis.

De même qu'il n'est pas extraordinaire de trouver dans la plus belle Ville, quelques rues, dont les Maisons soient mal-bâties, il ne l'est pas non plus, que le Conseil de Régence le mieux composé n'ait quelques membres, dont on puisse dire, ce que fit répondre le Roi de Prusse à une de ses Régences, qui avoit fait des plaintes au sujet de l'incapacité absolue d'un de ses membres : „ Que tant de gens sages pourroient bien tolérer un fou „ parmi eux. “

*

*

*

Mais on ne peut donner que le nom de la plus malheureuse foiblesse, à la conduite d'un Prince, qui confie un des premiers postes, à un homme qu'il n'a pas suffisamment examiné pour savoir s'il y est propre.

Il se peut , qu' un homme placé dans un certain poste, ruine l'Etat, qu'il auroit pû rendre florissant, s'il eût été revêtu d'un tout autre Emploi ; & il n'est pas moins possible , qu'un Prince rende très - malheureux , l'homme le plus droit , le plus intégrè & le plus habile, par le choix qu'il fait de lui. *Sylvius* , très - digne Président d'une Chambre de Justice , n'a des affaires d'Etat que la teinture la plus ordinaire, qu'en peut avoir un homme de sa sorte. Il survient cependant un cas de la dernière importance, qui demande qu'on envoie quelqu'un à une grande Cour. Comme *Sylvius* est riche, & qu'en le députant, la Chambre des finances n'aura pas à faire des dépenses aussi considérables que pour un autre, le choix du Prince tombe sur lui, quoique d'autres Ministres le lui déconseillent modestement. Quelque grande que fût sa fidélité, l'affaire ne pouvoit être en de plus mauvaises mains. *Sylvius* qui jugeoit de la probité des autres par la sienne & qui n'entendoit rien aux raffinemens de la Politique, devint la victime de celle de la Cour, avec qui

M 2 . il

il avoit à faire, & qui est extrêmement raffinée. L'affaire fut gâtée à tel point, qu'il n'y avoit plus de remède. Il encourut la disgrâce de son Prince, qu'il ne méritoit qu'à-demi, parce que ce dernier ne pouvoit pas ignorer son insuffisance, à remplir tout l'objet de sa commission.

Combien n'arrive-t'il pas même souvent, qu'on ne confie un Emploi important & lucratif à un homme, qu'i ne l'a pas mérité, que parce que le Prince & son Ministre savent parfaitement, qu'il est convaincu lui-même de son insuffisance & que dès-lors il envisagera l'honneur qu'on lui fait, comme une grace si signalée & si peu attendue, qu'il pliera d'autant plus servilement sous tous les ordres qu'ils lui donneront & qu'il ne s'émancipera pas à contredire, quand même les bornes de son esprit ne l'en empêcheroient point.

*

*

*

Il est une sorte de marotte, qui fait que tel grand génie, reste dans l'obscurité

rité & dans l'abaissement, qui sans cela eût été l'homme le plus propre à rendre à l'Etat les services les plus distingués. Les talens les plus rares trouvent un *non plus ultra* insurmontable, dans ces Cours, où lorsqu'il s'agit des premières charges, de celle de Ministre d'Etat, ou de Directeur des Conseils, on donne toujours la préférence à l'ancienne Noblesse, à l'exclusion de la nouvelle, ou de la roture & plus encore dans ces Cours où il régné une espèce de Népôtisme, qui rend les Emplois les plus distingués presque héréditaires dans de certaines Familles. *Leandre* a une capacité généralement reconnue, pour tout ce que l'on nomme Affaires, dans le sens le plus relevé. Il a fait voir en petit, une étendue de génie & une sagacité, qui promettent beaucoup; tout ce dont il a osé se mêler, lui a toujours réussi. Mais une certaine superstition, dont on ne rend aucune raison, & dont on n'oseroit en demander, sans déplaire, fait qu'on ne pense jamais à lui, quand il est question d'ouvrages importants. Tantôt l'on

dit , que ce sont des affaires , qui ne sont que du ressort des Ministres d'Etat, qui ne peuvent être confiées à des gens d'un rang inférieur ; tantôt que cela donneroit de la jalousie , à des Officiers plus anciens , & tantôt que le train du monde ne le permet pas, qu'il faut que ce soit un homme de Naissance qui le fasse : Je demande, qui est celui qui souffre le plus de cette manière ?

*

*

*

Il y a aussi des Souverains, qui ont la foiblesse , lorsque dans une affaire ils ont trouvé un homme capable, ou du moins propre aux vûes qu'ils ont, de lui confier toutes celles qui se présentent, quelques difficiles , & importantes qu'elles soient & de quelque conséquence qu'il puisse être , qu'elles se gèrent bien. Ce procédé est, à en juger le moins rigoureusement, celui d'un Prince foible & borné , & de la part de l'Officier , il y entre tout à-la-fois beaucoup d'étourderie, de témérité & d'effronterie.

Si

Si celui, sur qui la confiance aveugle du Prince se fixe, est honnête-homme, il ne tardera pas à rentrer en lui-même & à prendre son parti, dèsqu'il sera revenu du premier vertige que lui avoit causé l'excès de complaisance avec lequel il se considéroit. Ce n'aura pas été non plus un si grand mal pour l'Etat, après quelques bêtises qu'il aura faites, les choses auront repris leur ancien train.

Mais il y a de certaines gens admirables, que j'appellerois volontiers, s'il m'étoit permis, de le faire, les Démon du Cabinet, qui ont quelquefois le secret d'éblouir, d'enchanter & de posséder le meilleur Prince. Ils ont certains talens & quelques bonnes qualités. Ils sont actifs, gais, de bonne volonté, rusés, serviables, gentils, hardis, effrontés. Le Prince est-il dévôt, ils ne l'assurent de leur fidélité, que par un *aussi vrai que Dieu m'a créé*, ne l'est-il point, c'est une imprécation, qui assaisonne la protestation qu'ils font de la droiture de leur cœur. Ils ont quelquefois de bonnes idées,

mais pour un bon projet, ils en proposent dix, qui mériteroient chacun la corde. Promts à entrer dans les vûes du Maître, lorsqu'il veut faire quelque bien, ils ne le sont pas moins, lorsqu'il veut faire le Tyran. Ce sont toujours, dans le poste qu'ils occupent, de dangereuses gens, pour n'en pas dire d'avantage.

Mais dans ce triste cas, toutes les représentations sont infructueuses, elles passent pour être l'effet de l'envie, de la jalousie & pour des calomnies. Il n'arrive que trop souvent, que les hommes les plus respectables & les plus droits, qui les font, s'exposent aux grossièretés & aux impertinences d'un tel favori & à des traitemens peu gracieux de la part du Maître. Ici tout est inutile, il faut attendre que le Prince y soit attrapé & qu'il soit devenu sage à ses dépens.

C'est dans ces occasions que se signale la sage fermeté & la prudence d'un Ministre d'Etat, qui entend son métier en maître. La plupart de ceux, dont
nous

nous venons de parler , ne sont pas assez stupides pour n'être pas convaincus de leur foiblesse ou de leur mauvaise foi. Quoiqu'un fripon fasse son métier & que plus il est fourbe & plus hardiment aussi il prenne le masque de l'honnête-homme, il sçait parfaitement bien néanmoins, qu'il ne l'est pas. Dès que les affaires commencent à clocher, que le charme, au moyen duquel on avoit fasciné les yeux du Maître, ne fait plus le même effet , ou que les yeux fascinés se décillent à différens égards, ces Messieurs ont recours à un artifice assez ordinaire , qui est de demander qu'on leur donne des Collègues , ou s'ils ne sont pas du premier rang, qu'on nomme un Ministre, sous les yeux de qui toutes les affaires se traitent , soit parce, disent-ils, que la charge est trop pesante pour eux & qu'elles les rend responsables de trop ; soit parce qu'ils aimeroient mieux avoir des témoins qui les éclairassent de-près ; soit enfin pour fermer la bouche à la malignité & à l'envie. Ils choisissent même quelque-fois, dans cette vûe un homme d'un

mérite reconnu, & ce choix ne manque pas de jeter de la poudre aux yeux du Prince, qui dit en lui-même : S'il étoit malhonnête - homme , sans doute qu'il n'auroit pas demandé d'avoir pour Collègue un homme de probité. C'en est fait de cet honnête-homme , s'il accepte le parti qu'on lui propose, déterminé à le faire soit par les soumissions & la fausse confiance, que lui témoigne le fourbe, soit par les ordres du Prince , il est perdu quelque précaution qu'il prenne & quelque prudemment qu'il se conduise. S'il entre dans ses projets, il se rend responsable des suites, souvent même le fripon se tire-t'il du mauvais pas, quand il croit qu'il en est tems , & laisse-t'il l'honnête-homme enfoncé tout seul dans le bourbier. S'il n'est pas d'accord avec lui & qu'il lui contredise , on ne manque pas de lui imputer effrontément, d'avoir embrouillé une affaire, qui étoit, dit-on, en très-bon train, & lors même que le Prince ne croit pas tout ce qu'on lui en dit, il ne laisse pas cependant en vertu de la maxime, que suivent

vent ces gens, *calumniare audacter*, de conserver quelque soupçon; ce qui ne feroit point arrivé à cet honnête-homme, s'il eût refusé avec fermeté de prendre part au Ministère de celui dont il a été la dupe. On ne l'auroit pas congédié pour tout cela, & dût-on l'être dans un cas semblable, je m'en consolerois en disant: „ Heureux est „ l'homme, qui n'entre point dans le „ Conseil des méchans & qui ne s'assied point au banc des moqueurs. “

* * *

Souvent il arrive, que les Princes ont dans le même tems, trop & trop peu de Conseillers. Il est vrai qu'un Souverain ne paye ses Conseillers, que pour ce qu'ils savent & non pour ce qu'ils ne savent point. Mais il n'y auroit pas de mal, que plusieurs d'entr'eux eussent plus de connoissances, & que d'autres fussent persuadés, qu'ils en ont réellement moins qu'ils ne s'imaginent d'en avoir.

Un Prince entretient plusieurs Conseillers, parce qu'il n'est pas possible, que

que chaque homme ait le même degré de lumières ; mais c'est un vrai malheur pour lui , lorsque le plûpart d'entr'eux sont ignorans.

Les grandes Cours ont à cet égard un avantage. Les Conseils y étant composés d'un plus grand nombre de personnes , il n'y a pas un aussi grand mal , quand il s'y glisse des Sujets médiocres, ou de peu de capacité.

Mais il faut avoir , dans les petites Cours , des hommes propres à tout , & lors même qu'ils ne brillent qu'à un seul égard , dumoins doivent-ils avoir une teinture de tout ce qui a du rapport aux Affaires du Gouvernement.

Ne vouloir apprendre tout cela que par l'expérience , c'est s'exposer à être longtems à s'en instruire , à faire une infinité de fautes , qui ne peuvent tourner , ni à profit , ni à honneur , au Maître que l'on sert.

*

*

*

Ce qu'on a de trop peu à une Cour, on l'a souvent de trop à une autre. Il
y a

y a des Princes, qui ont dans le nombre de leurs Officiers, des hommes qu'ils ne tiennent que pour la parade, satisfaits de pouvoir les compter parmi ceux qui les servent, tout comme on se fait un honneur, de pouvoir montrer, dans une Gallerie de peintures, plusieurs *Rubens, Van Dyck, Rembrandt* &c. Cela est assez permis en fait de tableaux & de porcelaines, mais il est dommage qu'on traite les hommes sur le pied de Statues. Ici est applicable le mot de la Reine Christine (*) „ Quand les grands hommes „ sont sans emploi, c'est le malheur „ de l'Etat, non pas le leur. “

*

*

*

Les Grands Seigneurs sont singuliers ; quelquefois ils se servent de leurs Ministres comme de leurs habits. Tel Prince qui a une riche & magnifique garde-robe, ne porte souvent qu'un habit, qui coûte moins qu'une livrée. Il s'en contente, parce dit-il, qu'on sçait

 (*) dans ses Réflexions Cent. 3. n. 80.

sçait bien, qu'il en a plusieurs & de plus beaux. Pendant ce tems - là , ces habits riches cessent d'être de mode , les gerces les abiment & les gens de la Cour l'excusent en disant , qu'il n'aime pas le luxe des habits. C'est quelquefois précisément la conduite que tient un autre Prince à l'égard de ses Ministres. Il ne s'en sert que dans le grand besoin , par contrainte & par cérémonie, lorsqu'il ne lui est pas possible de faire autrement, pendant qu'il prendra des conseils journaliers & donnera sa confiance, à des misérables, à des babillards , à des ignorans & à des lâches , qu'un jour il traitera comme les derniers des hommes , qu'il chassera & qu'il rappellera le lendemain, sans leur faire la moindre excuse; à peu près comme on jette, dans le premier coin qui se présente un habit de tous les jours, qu'on ne laisse pas cependant d'aller reprendre bien-tôt-après.



DES

DES
MINISTRES
D'ETAT.

*Il n'y a point de condition , qu'on ne
puisse rendre glorieuse , ou par ce
que l'on y fait , ou par ce que l'on
y souffre.*

Réflexions de la Reine CHRI-
STINE Cent. 10. n. 15.



 I est possible de bien juger d'un tableau & d'autres ouvrages de l'art, sans être Peintre ou Artiste. Ce n'est donc pas la connoissance que j'ai de mon incapacité à remplir dignement une place au timon d'un Etat, qui m'a fait balancer depuis plus de trois ans, à produire au grand jour mes desirs & mes sentimens, sur la matière importante dont il s'agit ici. Ce sont des réflexions d'un genre plus sublime, qui m'en ont empêché. Je vais hazarder de découvrir de bonne foi, mes difficultés. C'est Bayle, qui m'a fait naître la première pensée effrayante: „ Malheureux engagement, s'écrie-t'il, que celui d'être „ assis au timon: le bien de l'Etat ne „ demande pas une ou deux injustices
N „ pen-

„ pendant la vie d'un homme : il en
„ demande plusieurs (*). “

J'aurois, peut-être, envisagé long-
tems ces paroles, comme une plainte
fondée ou mal-fondée d'un Philosophe
trop exact, si l'expérience ne m'avoit
pas guéri de bonne heure du préjugé,
que plus le poste est élevé & plus hon-
nête-homme doit être celui, qui y est
placé. On a tant fait d'observations
là-dessus & peu s'en faut, que guidé
par des expériences peu agréables que
j'ai fait, je ne sois tombé dans l'extré-
mité opposée, & ne me sois persuadé,
qu'il est impossible qu'on continue à
être honnête-homme, dès qu'on est une
fois Ministre d'Etat. „ Un Souverain,
dit l'incomparable C. de TESSIN
au Prince Royal „ qui n'a pas le cœur
„ bon, n'a point d'amis; & à ce compte
„ soit Prince qui voudra. “ Plein de
ces sombres réflexions, je ne manquai
pas de conclurre aussi-tôt: „ Un hom-
„ me qui a le cœur bon, ne peut pas
„ être Ministre d'Etat, & à ce prix
„ soit

(*) *Diction. art.* Aristide Tom. I. p. 342.

„ soit Ministre d'Etat qui voudra. “
Mais j'entendois par bon cœur , un
cœur aussi bon , que je me le souhaite-
rois à moi-même.

Un cœur réellement bon est le plus
aisé à tromper ; Mais aussi oublie-t'il
bien-tôt les offenses personnelles & ne
veut-il d'autre satisfaction , que celle,
de n'avoir plus rien à faire désormais
avec des masques d'honnêtes-gens.

Des personnes, je passai à la chose
même & considérai avec plus de sang
froid cet homme d'une probité recon-
nue, dans le poste de Ministre d'Etat.
Il me parut d'abord infiniment respecta-
ble. Je voyois en lui un heureux mortel,
qui avoit occasion tous les jours , de
rendre sa vie précieuse à tout un pays,
de récompenser la vertu , d'encoura-
ger les Arts , de soulager & de con-
soler efficacement les pauvres ; Je ne
pouvois me faire une idée trop avanta-
geuse de la charité dont devoit être
animé un homme, entouré d'une fou-
le de personnes, qui demandent ses con-
seils, ou qui s'attendent à son secours
& à sa bienfaisance. Les Ouvrages des
N 2 sa-

savans les plus profonds, souvent inutiles, lors même qu'ils ont le mieux réussi, me paroïssent être des bagatelles, en comparaison de l'utilité qu'un Ministre d'Etat peut retirer incontinent des peines qu'il se donne. Un seul règlement à l'avantage du Pays, me sembloit être une production plus intéressante, en son genre, que les gros *in Folio* des plus célèbres Compilateurs, d'un *Liinig*, d'un *Grævius* & d'un *Muratorius*.

Mais à peine me fus-je approché pour contempler de-près cet objet si ravissant en apparence, à peine eus-je appris à connoître le Ministre en robe de chambre, m'étant glissé dans son cabinet, que je le vis, je puis le protester, de mes propres yeux, les mains élevées au Ciel, poussant de profonds soupirs, versant un torrent de larmes, accablé de soucis, n'ayant que peu d'espérance, point de repos & très-peu de consolation. Son bureau étoit l'interprète de ses peines. J'osai m'approcher de lui & je le fis en prenant à sa situation

tion une part infinie. Là je vis l'exposé des clameurs de tout le Pays, contre un méchant homme, que la protection la plus particulière du Prince, vouloit sauver à tout prix de la corde, qu'il n'avoit que trop mérité; les plaintes d'un Comte voisin, qui souffroit de grands torts, par une suite de la Constitution particulière de la Maison du Prince; Des Mandats des Tribunaux de l'Empire décrétés en matière de dettes contre la Cour; un Decret qui refusoit d'ajouter quelques cordes de bois, à la très - modique pension d'un homme fort utile, qui l'avoit demandé comme une grace; un ordre d'augmenter de cinq cens florins les gages d'un Forêtier, qui avoit épousé la maîtresse du Grand Veneur; un reproche adressé à la Chambre des Finances, pour n'avoir pas donné les mains à l'exécution de différens projets, que le Prince avoit approuvé & ordonné de seconder, & dont il n'y en avoit aucun, qui ne fut un nouveau fardeau pour les sujets; Je vis, dans la personne de celui, dont j'enviois auparavant le bonheur, une

victime de l'Etat, un vrai Martyr , un homme , qui couroit du moins une fois chaque jour , le risque de se damner , qui *pouvoit* se prêter par respect humain & par complaisance à commettre des injustices manifestes ; chez qui un Ordre absolu du Maître, l'accord des sentimens des autres Officiers , de certains Principes invariables de la Politique dominante, les défauts enracinés du Gouvernement, le manque de Collègues habiles & intègres , des obstacles insurmontables, mais tels qu'on n'oseroit les nommer sans rougir, chez qui dis-je , toutes ces raisons *pouvoient* affoiblir & même étouffer la voix de la vertu , de la conscience, de l'humanité, de l'équité & de la justice (*) ; Je vis un homme, obligé souvent, à couvrir & à pallier , pour l'honneur du Prince & le sien propre, des désordres
 ma-

(*) *Souvent pour éviter la noire ingratitude*

On tombe dans le crime & dans la servitude.

C. de Baar.

manifestes, & à excuser, ou à deffendre en public, ce qu'il déplore & condamne en secret, exposé à faire tous les jours un si grand nombre de fautes, par une suite de la foiblesse humaine, de la trop grande vivacité ou de la pesanteur de son tempéramment, par un défaut d'examen, ou sur un faux exposé, par entêtement ou par préjugé, que plus à plaindre à cet égard, que tant d'autres hommes, même de la plus basse condition, il voit au bout de sa pénible carrière, qu'au-lieu de s'être acquis de la gloire il ne lui reste plus d'autre parti à prendre, que celui de recourir à la miséricorde infinie de son Dieu.

Sans cette ancre de l'espérance, il n'y a pas d'homme plus malheureux qu'un Ministre d'Etat, comme il n'en est point de plus tourmenté que lui dès le moment de sa nomination; surtout si étant bien intentionné, ayant la conscience droite & un désir sincère de mourir tranquillement, il se trouve au service d'un Maître, plus porté au mal

qu'au bien ; cas qui n'est sûrement pas le plus rare.

Avec ces vives impressions & l'entière conviction que j'ai , que si mes talens pouvoient m'élever jusqu'au poste de Ministre , j'aimerois mieux demeurer en sûreté dans la basse région de la Cour, que de m'exposer aux tempêtes qui règnent dans la haute région. Je ne laisse pas cependant d'estimer infiniment, le peu d'hommes respectables , que je connois , qui ont l'ame assez généreuse & compâtissante , pour consacrer leur vigueur & leur vie au service d'un Prince & d'un Pays , bien dignes souvent l'un de l'autre. Je m'étonne, qu'on trouve encore des gens, qui avec beaucoup de bon sens & un bien suffisant pour s'entretenir, consentent à se charger, pour un chétif honoraire, d'un travail pénible & de l'embarras du service d'un Maître , qui en le considérant, avec le plus de partialité qu'il soit possible, ne peut se présenter à eux, que d'un côté méprisable. Je plains cette *Excellence*, qui est mon ami, & je me réjouis en Patriote, de voir

voir qu'un honnête - homme veuille encore être Ministre d'Etat. Je n'ex-
cepte que ce cas unique & fort rare, sa-
voir lorsqu'on trouve parmi les Rois,
un *George* d'Angleterre, un *Frederic*,
semblable au Monarque des Danois;
parmi les Princes, un Duc *Ernest* de Go-
tha & un Ministère tel que celui de Cop-
penhague & de Hanovre. Peut-être
en trouveroit-t'on encore des copies,
mais en petit, dans quelques endroits.
C'est ici qu'on peut dire, que le meil-
leur Maître mérite d'avoir les meilleurs
serviteurs & le meilleur Ministre d'Etat
les plus excellens Collègues.

En me hazardant de tracer le carac-
tère d'un Ministre, je ne prétends faire
le portrait que d'un homme, tel que je
souhaiterois qu'ils fussent tous, & tel
qu'on en trouve encore quelques-uns,
le tout pour prouver, combien il est
difficile, quoique possible, d'être en
même tems Ministre d'Etat & honnête-
homme & combien celui qui aspire à le
devenir, doit avoir de talens distingués
& d'excellentes qualités du cœur.

Cela étant, le portrait que je ferai ne pourra être que très-peu ressemblant, car pour représenter un Ministre, tel qu'on en demande dans plusieurs Cours, il faut des traits, qui ne pourroient que profaner ma plume. Il arrivera encore après nous ce qui arrive de nos jours, qu'on fera mal-honnête-homme pour complaire à un Prince & qu'on se damnera pour faire honneur à un Roi. Mais cet art infernal s'apprend à une école, où je n'ai jamais eu aucune envie d'être admis.

* * *

Un Prince, qui veut régner lui-même, doit avoir l'idée de l'ensemble du Gouvernement, donner les premiers & principaux soins aux grandes affaires, sans dédaigner cependant de s'instruire jusqu'à un certain point de ce qui a du rapport aux objets moins considérables. Sans doute qu'un Général parle de la Guerre, tout autrement que n'en parle un Caporal.

Mais quelques lumières que puisse avoir un Prince, il n'est pas possible ce-
pen-

pendant, qu'il se passe de ses Ministres. L'expérience en fournit la preuve.

Il est absolument essentiel, qu'un Prince de peu de talens & foible, ou manquant de connoissances nécessaires pour bien gouverner, sans avoir dessein d'en acquérir, ait un *Premier Ministre*, qui le représente.

Je sçai & je respecte les raisons, que l'on allégué pour prouver qu'un Prince ne doit point avoir de *Premier Ministre*. L'expérience des Grandes & des petites Cours d'Allemagne, sans parler des autres, ne fournissent que trop de tristes exemples, des maux que peut causer cette espèce d'hommes. Mais je crois qu'entre (*) plusieurs Mini-

(*) „ Il est difficile, remarque fort judi-
„ cieusement l'Abbé DUGUET, que
„ tous les Ministres du Prince aient
„ le même mérite, la même étendue
„ d'esprit, la même capacité pour
„ les affaires, le même degré de ver-
„ tu, le même zèle, & il est juste
„ par

Ministres d'un Prince, il doit y en avoir naturellement un, en qui il ait un degré de confiance plus éminent, dont
il de-

„ par conséquent que la confiance du
„ Prince soit mesurée sur l'inégalité
„ des talens.

„ Mais il y a une extrême diffé-
„ rence entre une confiance plus gran-
„ de pour qui la mérite, & une con-
„ fiance sans bornes pour un premier
„ Ministre. Il est du devoir d'un
„ Prince éclairé de distinguer le mé-
„ rite: mais un Prince éclairé ne se
„ livre point. Il demeure pleinement
„ le Maître, le juge & l'arbitre de
„ tous. C'est lui seul qui donne le
„ mouvement à l'Etat: c'est de lui
„ que partent les ordres; c'est de-
„ vant lui qu'on rend compte de
„ leur exécution, & l'unique diffé-
„ rence entre un Ministre plus enten-
„ du, & un autre moins habile, est
„ que l'un est employé par le Prince
„ à des choses plus importantes, &
„ que l'autre est appliqué à des affai-
„ res

il demande préféablement l'avis dans de certaines occasions, qui possède mieux l'art de manier l'esprit du Maître, qui en soit plus aimé & de qui il aime mieux s'entendre dire la vérité; Qui ait même, relativement aux affaires, une force une élévation d'esprit reconnue, des vûes plus approfondies, des connoissances & des idées plus étendues, & qui se soit fait connoître depuis longtems sur un tel pied, que lors même qu'un étranger parle du Ministère de la Cour qu'il sert, ce soit lui qui se présente le premier à sa mémoire; n'importe qu'il ait le titre de Président du Conseil privé, de Ministre d'Etat, de Chancelier ou de simple Conseiller privé.

Cela

„ res d'une moindre étendue & d'une
„ moindre conséquence : mais c'est
„ le Prince qui conduit l'un & l'autre,
„ & qui leur marque leurs occupations & leurs soins. “ *Institut. d'un Prince, II. Partie Chap. XI. p. 183. 184. Note du Tr.*

Cela n'empêche pas que les affaires ne doivent se traiter dans les Conseils, il faudroit au contraire mettre toujours cette borne à l'autorité du Premier Ministre, & dans ce cas-là il n'y auroit à craindre aucun abus, même de la part des Ministres les plus avant dans la confiance du Prince.

Rien n'est plus beau & ne marque mieux ce qu'il y a de grand dans le caractère d'un Souverain, que lorsqu'on peut dire des Ministres d'une même Cour, qui's ont le même crédit, autant de mérite & de lumières l'un que l'autre.

Je crois cependant, que dans tout Conseil sans excepter le premier, il peut & doit y avoir une personne qui y domine en quelque manière, un homme qui en soit comme l'Oracle, le ressort qui fasse mouvoir la montre.

Aussi cela a-t-il lieu dans les Cours les mieux réglées. Il y a sans contredit à * * un Prince grand en tout sens, un Ministère respectable, d'habiles gens dans les Conseils, un système de Gouverne-

vernement fort sage & un concert admirable dans la manière de traiter les affaires, cependant quand on parle de la Cour de * * chez l'étranger, on n'entend gueres nommer qu'un M. * & un S. *

Pour se mieux convaincre de ce que je dis, il n'y a qu'à considérer le cas opposé. Souvent on ne fait pas ce qui manque à une Cour, ou à un Conseil, chacun y fait de son mieux; on n'y remarque pas de défauts bien essentiels & cependant tout s'y fait sans ordre, avec lenteur, à rebours, & les plans les mieux conçus demeurent accrochés au moment de l'exécution. C'est qu'il y manque la personne qui doit être l'ame du Corps, qui dirige immédiatement après le Prince toutes les affaires, qui donne la vie & le branle à tout, & qui entretienne l'harmonie & la juste proportion qui doit régner dans toutes les parties du Gouvernement.

*

*

*

Il est donc absolument indispensable, qu'un Ministre placé à la première, ou
à la

à la seconde place du timon de l'Etat, ait une réputation universellement bien établie; qu'il se soit acquis l'amour, la confiance & le respect, (*) & qu'il soit digne du glorieux témoignage, que le Cardinal de Mazarin rendit à Monsieur De Lamoignon, qui venoit d'être fait Premier Président au Parlement: „ Monsieur, si le Roi avoit pû trouver dans „ son Royaume un plus homme de „ bien que vous, il ne vous auroit pas „ donné cette charge. “ (**) La

(*) *Si rempublicam recta ratione geri viderem & ad summos honores acquirendos mihi facillima essent omnia, ascendere tamen altius non magnopere laborarem. Nunc vero cum insignia ista dignitatum non virtuti industriæque, sed improbitati, inertiaeque tribui videam; neque hujusmodi præmia, si mei similis esse volo, optare debeo, neque cum ab iis artibus, quibus hæc parantur, pessime instructus sim, sperare possum.* BUNELII Epist. p. 76. 77.

(**) Voy. les Hommes Illustres, qui ont paru en France, par Mr. Perrault, T. I.

La plupart de nos Princes d'Allemagne suivent en cela aveuglément leur pen-

p. 38. - „ Depuis près de deux ans,
„ dit, Mr. de la Hode, le Parlement
„ de Paris étoit sans Chef. On ne
„ lui en avoit pas donné, pour con-
„ tenir par l'espérance, ceux qui pré-
„ tendoient le devenir. Enfin le
„ Cardinal, pour rétablir sa réputa-
„ tion & faire voir qu'il sçavoit distin-
„ guer & récompenser le mérite &
„ la vertu, se détermina à confier ce
„ poste important, à un homme *qui*
„ *eût l'approbation de tous les gens de*
„ *bien.* C'étoit Guillaume de La-
„ moignon. Ce choix fut applaudi,
„ sur-tout par la Reine qui sçavoit que
„ l'intérêt n'y avoit point eu de part,
„ qu'au - contraire le Ministre, dont
„ elle connoissoit l'avidité, avoit re-
„ fusé dix huit cent mille livres.“ *Hist.*
de la Vie & du Règne de LOUIS XIV.
Tome II. pag. 450. 451. in 4to. No-
te du Tr.

penchant , ou leur caprice & ils envisageroient comme une atteinte , que l'on voudroit donner à leur Souveraineté , reconnue par le Traité de Paix de Westphalie & assurée par la Capitulation de l'Empereur, si l'on vouloit mettre à cet égard quelque bornes, à leur choix & à leur confiance. Heureux est l'Etat dont le Souverain n'est pas entièrement le maître de faire ce qu'il veut, dans un point aussi intéressant pour le bonheur de ses Sujets, qui est obligé de faire quelque attention aux suffrages de la Nation, & qui est outre cela porté à se conformer aux Loix, aux statuts du Royaume ou de l'Etat. Un bon Roi , un Prince sage n'y perdent rien & il est bon qu'un Prince qui manque de discernement, ait les mains un peu liées. Quels affreux exemples l'Histoire de France ne nous fournit-elle pas des désolations causées par les Ministres-Favoris? Celle des Cabinets de plusieurs grandes Cours d'Allemagne, n'en offre pas de moins tristes & il y en a plus d'une, qui a la mortification de s'entendre dire, à la face de
la

la terre , que c'est à l'excès de confiance prodiguée au Ministre-Favori, qu'elle est redevable de sa perte & de celle de l'Etat.

Mais si c'est un défaut des grandes Cours, que de ne pas faire assez d'attention au choix des Ministres, les petits Princes ont à leur tour souvent le foible, de demander des hommes, qui en fait de Politique puissent jouer le rôle de Ministres d'Etat, en fait de Jurisprudence celui de Juges de Cour, & qui en fait de Finances, aient le secret du grand œuvre, sans parler de cent autres aimables qualités qu'ils doivent avoir, & à qui l'on accorde pour tout cela, une mine gracieuse, un logement franc & précisément autant d'appoinemens qu'il en faut, pour que, venant à mourir, leurs enfans puissent aller mandier partout où bon leur semblera. Ce qui est d'autant plus injuste, que l'expérience justifie les deux judicieuses réflexions de la Reine CHRISTINE, sçavoir. Que „ les plus petits Etats „ ont de quoi occuper la capacité du „ plus grand des hommes “ & que
O 2 „ les

„ les Grands Princes font les bons
„ Ministres. Les petits Princes chicanent tous ceux , qui ont le malheur
„ de leur être sujets. (*). “

*

*

*

Il y a quelques Cours gouvernées par une sorte de mécanisme & par une vieille routine , où il règne encore une folle superstition , dans le choix & dans l'ordre de la succession des Ministres. Cet homme , dit - on , est le plus ancien Conseiller de Régence, on ne peut donc pas sans lui faire tort, ne point le nommer à l'Emploi vacant de Conseiller Privé. Abus, telle pièce fera propre à servir de roue dans le mouvement de la montre, qui ne le feroit pas à servir de ressort.

*

*

*

Il y 'auroit ici une question à examiner : Sçavoir, s'il convient mieux de
don-

(*) Réflexions de la Reine CHRISTINE Cent. I. num. 28. & Cent. 9. n. 20.

donner les premiers Emplois d'un Etat à des Etrangers, ou si l'on doit toujours s'en tenir aux enfans du pays? Elle est toute décidée dans les grandes Cours bien réglées. On n'appelle pas en Angleterre, ni en France, ni en Russie, des Etrangers au Ministère d'Etat, ou si cela arrive, celui qui parvient finit comme Messieurs de *Portocarrero*, de *Ripperda* & d'*Osternann*. Il ne s'agit donc que de l'Allemagne envisagée en elle-même & c'est sous ce point de vue que je toucherai à cette question, en peu de mots.

Un Etranger ne connoît pas aussi-bien le Pays & la Constitution de l'Etat, & ce ne sera qu'à la longue & peut-être d'une manière ruineuse qu'il s'en instruira. Il est à craindre, qu'il n'ait pas pour l'Etat le même attachement, la même sollicitude, qu'a celui qui en est né sujet. Il se pourroit qu'il ne cherchât qu'à s'enrichir, & à faire passer ensuite les sommes qu'il aura acquises, dans les pays étrangers; & peut-être ne travaillera-t'il qu'à exclurre les enfans du pays, des Emplois, pour

O 3

faire

faire donner les plus considérables à des Etrangers. Un homme né Sujet de l'Etat qu'il sert , est appelé à des devoirs plus particuliers à l'égard de sa Patrie & vraisemblablement il lui est plus attaché ; Il fera suivant toutes les apparences content de moins, par reconnoissance de ce que ses Ancêtres ont servi l'Etat pendant longtems, & que ses enfans ont l'espérance de le servir un jour. Il a une priorité de droit sur son Prince & sur sa Patrie , comme à leur tour le Prince & la Patrie ont le premier droit sur ses lumières & sur les services qu'il est capable de rendre. Il connoît depuis longtems l'état & la constitution du pays, qui l'a vû naître, & il se pliera mieux au génie & aux mœurs de ses compatriotes. Sans parler de l'honneur que se fait un Prince, de n'avoir à son Service que des Enfants du Pays.

Mais en pesant les raisons qu'on allègue contre les Etrangers, on peut y repliquer , qu'il est aisé de se mettre au fait de ce dont on n'est pas encore instruit ; qu'un Ministre d'Etat a une dou-

double facilité à le faire, en ce qu'il peut profiter des Ouvrages des autres & qu'il ne tient qu'à lui de puiser dans les sources, qui lui sont toutes ouvertes. Les autres défauts qu'on craint de la part des Etrangers, sont accidentels. On a autant d'exemples de Services de la première importance, rendus à l'Etat par des Etrangers, qu'on en a de ceux qui lui ont été rendus par des Sujets nés; Le Chrétien & le vrai Sage, envisagent comme leur Patrie tout pays où la Providence les appelle. Ce seroit avoir une façon de penser bien peu noble, que d'assigner à des devoirs généraux des limites aussi étroites. S'il est incontestable qu'on a des exemples d'Etrangers qui n'ont pensé qu'à faire leur bourse, on a aussi en pareil nombre, des gens, qui ont mangé leur bien dans les Services étrangers. Si les Etrangers qu'ils attirent au Service de l'Etat, sont des sujets d'une capacité distinguée, ils ne font que ce à quoi leur devoir les engage.

Ce qui fait de plus en faveur des Etrangers, c'est qu'un homme, dont

on recherche les Services, a naturellement pour lui le préjugé d'une supériorité de lumières & de talens. Il apporte des vûes plus étendues & une expérience plus consommée, dont il peut faire usage à l'avantage du pays. Il n'a pas des intérêts particuliers de famille, à qui il tiennent, à ménager & de considérations personnelles, qui puissent influencer sur sa conduite, ce qui fait qu'il peut agir dans plusieurs occasions avec plus de liberté & d'impartialité. Un Etranger sert le Prince, dont il n'est pas né Sujet, avec une zèle plus ardent & plus pur, par le principe de cette noble reconnaissance qu'on doit à un Bienfaiteur, qui se l'est attaché par l'estimation qu'il a sçû faire de sa capacité & de son mérite; pendant qu'un homme du Pays est tenté d'envifager les Postes les plus honorables & les plus lucratifs comme une proie qui ne devoit pas lui manquer; Il fera par foiblesse, par des motifs de haine, ou de liaison de familles, ou pour n'être jamais sorti de chez lui & n'avoir pas acquis assez d'expérience dans l'étranger, bien des choses, qui ne
feront

seront pas à l'avantage du Maître & de l'Etat qu'il sert.

Un vieux Comte d'Ostfrise, à qui les Etats du Pays, firent un jour des représentations, au sujet du grand nombre d'Etrangers qu'il appelloit à son service, en priant sa Grandeur „ de „ vouloir bien labourer désormais avec „ ses propres bœufs “ leur répondit : „ Sa grandeur ne veut point de bœufs „ à son service. “ C'est effectivement-là le cas & la règle qu'on doit suivre. Lorsqu'un Pays fournit un nombre assez considérables de gens également habiles à remplir les Charges d'une capacité, d'un mérite & d'une probité suffisamment reconnues, il est de la justice & de l'équité de les préférer aux Etrangers. Mais lorsqu'un Prince manque de sujets propres à former ses Conseils, il ne fait sûrement pas mal, de faire venir de dehors, les plus habiles gens qu'il soit possible de trouver, les payà-t-il fort cher.

*

*

*

On a commencé il n'y a pas fort longtems, de faire une différence entre

un Conseiller Privé & Ministre d'Etat ; Peut - être est - ce pour imiter l'usage & le style François. Des airs de grandeur qu'ont affecté de certaines Cours, ont rendu cette différence plus sensible & plus générale. Il y en a qui peuvent avoir fait par des raisons de Politique du Conseil Privé, du Ministère des Conférences ou du Cabinet, des Corps séparés l'un de l'autre ; pendant que d'un autre côté, la manie & le trafic des titres ont tellement inondé l'Allemagne de Conseillers Privés, que si tous ceux qui sont décorés de ce titre, avoient réellement des Conseils à donner, la confusion seroit partout à son comble.

Cette distinction que font les Princes, mise à part, il est cependant certain, qu'il y a réellement de la différence d'être Conseiller Privé ou d'être Ministre d'Etat. Tel homme fera parfaitement bien à la tête d'une Chancellerie, qui seroit très-mauvais Ministre d'Etat. Il se peut qu'il fera des plans admirables, & qu'il fera de beaucoup supérieur à l'autre par ses lumières,
sans

sans avoir néanmoins le talent de manier adroitement l'affaire la plus aisée. Ce sera donc à lui de faire les projets & à l'autre de les exécuter.

Celui qui réuniroit ces deux parties, seroit un grand , un parfait Ministre d'Etat. Le Ministre suivant l'idée qu'on en a aujourd'hui, est l'homme du Prince, à la Cour, quand il s'agit de faire des députations, quelquefois aussi lorsqu'il n'est question que de faire figure, de jaser , ou de donner à manger. Mais le Conseiller Privé est cet homme sédentaire , & laborieux , qu'on voit rarement à la Cour & en Gala, mais d'autant plus souvent en robe de chambre & entourré d'Actes. Il n'est pas nécessaire, moyennant cet éclaircissement , de faire connoître les Cours, où la différence de Ministre d'Etat & de Conseiller Privé est établie , car il y en a plusieurs qui ont conservé au titre de Conseiller Privé toute sa dignité. Jusques à présent nous n'avons encore que des Ministres de Cabinet, de Conférence, d'Etat & de Guerre, peut-être verrons-nous bientôt paroître

tre

tre des Ministres de Chasse & du Pays, car il y a déjà en Allemagne des Conseillers de cette qualification.

Peu s'en faut que je n'eusse oublié une des raisons de cette différence : C'est que nos Princes d'autrefois assis-
toient plus souvent & plus régulièrement au Conseil Privé, que ne le font la plupart de ceux d'aujourd'hui. Il y a des raisons pour & contre cet usage. Mais c'est depuis qu'il n'a plus lieu, qu'on a vu naître l'homme du Cabinet, l'homme de confiance, le Ministre dans le sens le plus étroit, qui est devenu le Référéndaire perpétuel & le porte-voix des autres & sur-tout de ceux du Conseil-Privé. Les goûts sont différens, & il est juste, qu'en fait de titres comme d'habillemens, l'on suive la mode. Sans cela il me sembleroit, que le titre de Conseiller Privé devroit être envisagé comme beaucoup plus honorable, car en le prenant à la lettre, celui qui le porte à des conseils à donner, au-lieu que celui de Ministre semble caractériser un homme, si non esclave, du moins simple instrument

ment des volontés, dirai-je, du caprice & de l'entêtement de son Maître.

*

*

*

Un Ministre, des travaux de qui le Prince, sa Maison & ses Etats espèrent de retirer autant d'avantage que d'honneur, devroit être rempli sans contredit de l'amour Divin le plus pur & le plus sincère; il devroit avoir la conscience aussi délicate que droite & un cœur plein des sentimens, d'une véritable humanité; Mais comme il est aussi rare de trouver tout cela réuni dans des personnes de ce rang, qu'il est rare qu'on y fasse attention en les employant, je ne m'arrêterai pas à faire l'éloge de ces qualités si peu exigées. On a rétréci & raccourci les habits de Cour, pendant qu'on a élargi les Consciences de Cour & qu'on leur a donné plus d'élasticité. On seroit tout aussi-bien autorisé à demander à plus d'un Ministre, en lui faisant la Cour à son lever, des nouvelles de l'état de sa conscience, que de celui de sa santé dont son embonpoint & son air jovial font foi. La

pau

pauvre conscience , cette conscience si chargée, si tourmentée que fait elle? - - Celle du Cardinal de *Richelieu*, tout Eminence qu'il fût, avoit-elle encore quelque sentiment, lorsqu'écrivant son fameux Testament, il disoit à son Roi qui étoit si conscientieux : (*) „ La probité „ d'un Ministre public ne suppose pas „ une Conscience craintive & scrupuleuse ; au contraire il n'y a rien de „ plus dangereux au Gouvernement „ de l'Etat ; vû qu'ainsi que du manquement de Conscience il peut arriver beaucoup d'Injustices & de cruautés ; le scrupule peut produire beaucoup d'émotions & d'indulgences préjudiciables au Public ; & „ qu'il est très-certain, que ceux , qui „ tremblent aux choses les plus assurées, par la crainte de se perdre, perdent souvent les Etats, lorsqu'ils „ pourroient se sauver avec eux. “

J'ai exigé d'un Ministre une véritable humanité ; j'avoue, que c'est demander beaucoup. Il arrive souvent qu'un homme parvient à ce Poste, avec un

(*) T. II. p. 246.

un cœur tendre, les sentimens les plus nobles & les vûes les plus droites. Mais peu-à-peu il se forme comme une espèce de peau sur ce cœur, il s'endurcit & il y en a bien peu qui le conservent compatissant & sensible jusqu'à la moitié de leur Ministère & moins encore qui le gardent tel jusqu'à la fin. Il n'est pas difficile de comprendre, comment cela peut arriver. Un homme qui est au timon des Affaires, cherche tout naturellement soit par vanité, soit par un motif plus noble, à se concilier dans le Poste qu'il occupe, l'amour & l'estime du Pays & à s'y mettre en bonne odeur, il s'étudie à être utile, à rendre service à tout le monde; & cela étant qui est-ce qui n'aimeroit pas de s'adresser à lui? Le nombre de ceux qui le font augmente successivement & devient même trop grand, souvent il faut une peine infinie pour réussir, malgré toutes les bonnes intentions; on trouve des difficultez qu'on ne veut pas lever; on ne se soucie pas de heurter de front, pour l'amour d'un honnête-homme, d'une pauvre veuve,
des

des gens qui pourroient le ressentir dans d'autres occasions; les Ordres du Maître, l'honneur de la Maison, l'intérêt des Finances, se trouvent en conflit avec ce qu'exigeroit l'équité & la justice; on seroit charmé, que celui qui souffre fût soulagé, si un Ange du Ciel vouloit se charger de sa cause, mais on ne croit pas devoir indisposer pour cela & le Prince & ses Conseils; on console, on se ruine en belles paroles, on recommandera, dit-on, la chose de son mieux, par tout où il conviendra; peu-à-peu l'on s'accoutume à entendre les sollicitations, à faire des promesses & à ne les point tenir, à recevoir des plaintes d'un côté & des contr'ordres de l'autre; la bonne volonté se lasse, la charité se refroidit, on s'accoutume à mentir, on promet ce qu'on n'a pas l'intention de tenir, on a recours aux défaites, on charge les autres de toute la faute; celui qui étoit au commencement plein d'humanité & zélé à en donner des preuves, devient enfin à la Cour un chien muet, & il finit précisément de la manière que le rapporte l'Abbé de Mont-

Montgon en ces termes. “ On est ver-
„ tueux , on est dévot ; mais cepen-
„ dant on aime les honneurs & le cré-
„ dit, qui les procure , celui qui distri-
„ bue les graces paroît facilement juste,
„ pendant qu’on remet chrétiennement
„ à la Providence, le soin de délivrer
„ celui qu’on voit dans l’oppression. “



La probité du Ministre doit être active; de simples souhaits ne font pas l’homme vertueux & ce ne sont pas les larmes d’un cœur compâissant qui soulagent un misérable. Je ne peux pas donner toute mon estime à un Ministre, en qui je respecte au reste d’autres qualités, lorsque je vois , qu’il entre dans le besoin & les demandes des gens à qui il donne des heures entières d’audience , qu’il est plein de bonne intention pour le Pays , d’amour pour la justice , de zèle pour le bonheur de la Maison & tout disposé à détourner par ses larmes & par ses prières la malédiction & la punition des injustices qui se commettent, sans pouvoir cependant

P

pro-

produire , dans le cours de plusieurs années, une seule circonstance où il ait fait quelque chose de plus. Simple particulier, on l'eût estimé digne jusqu'à sa mort d'être Ministre d'Etat, s'il ne l'étoit pas devenu réellement.

*

*

En fait d'esprit, les talens médiocres, sont ordinairement à préférer dans un Ministre d'Etat & les plus propres à en faire un homme utile. Un grand génie fera dans le Cabinet d'un Roi, un homme dangereux pour la tranquillité de l'Etat & des Voisins. Il engagera un Prince d'une puissance médiocre, à se prêter à mille intrigues & à mille entreprises inconfidérées & il mènera une petite Cour grand train à sa ruine. On a eu des exemples les plus remarquables de ces trois différens cas. Est-il vraisemblable, que nous eussions vû.... s'il n'y avoit pas eu un aussi grand génie à la tête du Ministère d'Etat de cette Cour ?

Il n'y a pas un grand sçavoir faire, à mettre en mouvement & à troubler tout un Etat, à y faire parler de soi & à faire trembler toutes les personnes en Charge. C'est un honneur qu'on partage avec les *Cartouche* & les voleurs de grand-chemin. Mais il n'appartient qu'à un homme sage & entendu, d'entretenir tous les ressorts du Gouvernement dans l'action qui leur est propre, de projeter sans bruit les changemens qui sont nécessaires, & de les effectuer avec douceur, & en se conservant un respect universel. Cette façon de s'y prendre quoique moins bruyante, n'en est que plus solidement glorieuse.

*

*

*

Le Ministre d'Etat, doit avoir une certaine élévation, étendue & force d'esprit, pour apercevoir d'un même coup-d'œil plusieurs objets, des cas différens, souvent embrouillés, pour les saisir & les assujettir à une mûre réflexion. Sans cela les affaires lui feront

perdre la tête , & il les embrouillera à son tour.

*

*

*

On a droit d'exiger, comme une qualité essentielle à un Ministre d'Etat, qu'il ait le discernement fin & le jugement droit. C'est un vrai malheur, pour lui & pour l'Etat, lorsqu'il en manque, quelque'autres belles parties qu'il puisse avoir: car il est plus aisé de se passer des autres, ou de les remplacer, qu'il ne l'est de se passer de celle-ci & d'y suppléer. La sagacité & la profondeur sont l'appanage d'un grand génie, qu'on n'est pas maître de se donner, & souvent même les Rois font-ils bien des démarches, pour trouver un homme, qui réunisse tous ces talents, sans pouvoir réussir. Un cœur droit, un esprit ouvert & un jugement sain, c'est tout ce que des Princes, qui pensent bien, peuvent exiger de celui dont ils veulent faire leur Conseiller Privé, & leur homme de confiance.

Je le répète encore, un homme trop profond est souvent nuisible, non seule-

seulement au Prince, mais aux Affaires. Il voit trop de choses à la fois; toute les difficultés possibles & tous les moyens possibles d'y parer se présentent en même tems à lui, & il en résulte une indécision, dont les suites sont souvent plus funestes, que celles d'une conduite inconsiderée. Ou il arrive, qu'environné de tant de possibilités, l'on prend dans les cas les plus pressans & les plus critiques, précisément le parti, dont l'esprit de la trempe la plus ordinaire, auroit aperçu le peu de convenance & le danger. Il n'y a pas à la vérité de bon sens, d'abandonner le succès de ses actions à un aveugle hazard, sans faire les réflexions les plus mûres & le choix le plus réfléchi des mesures à prendre; autant vaudroit-il dépenser son bien de propos délibéré, dans l'espérance de s'enrichir par le gain qu'on fera dans une lotterie. Pourquoi s'attendre à des miracles, aussi longtems que les causes ordinaires suffisent? Mais il n'est pas moins sûr aussi & on peut le prouver par des exemples modernes, sans avoir besoin de fouil-

ler dans les Histoires anciennes, qu'une Cour a fait plus d'une fois les plans les mieux conçus, dont le succès sembloit pouvoir être déterminé avec une certitude presque mathématique, & qui ont produit cependant l'effet le plus opposé à celui qu'on s'en promettoit. Tandis que d'autres Cours qui se sont embarqué dans des entreprises avec une légèreté inconcevable, ont été poussées dans le port par un coup d'un aveugle hazard, du moins à n'en juger qu'humainement. De forte qu'il paroît que l'étourderie & la stupidité, ont triomphé de la prudence, & que l'une & l'autre ont confirmé ces deux vérités : Que le monde est gouverné par la Sagesse de Dieu & par la folie des hommes; & que la prudence des plus sages est rendue insensée, lorsqu'il veut favoriser les gens de bien.

*

*

*

Le Ministre d'Etat doit avoir un esprit souple, qui entre avec facilité dans tous les détails, qui embrasse plusieurs Affaires & passe de l'une à l'autre, sans

fans que cela préjudicie à la netteté de ses idées & à la sérénité de son ame. Cette qualité diminue l'entêtement, défaut que l'âge, la multiplicité d'occupations, souvent désagréables, & l'habitude de donner des ordres, font naître avec la dernière facilité. S'il est toujours fort désagréable pour les Collègues & les Subalternes d'essuyer les effets de cet entêtement, s'il est, comme cela est certain, la marque indubitable d'un petit génie & d'un esprit borné, il est en même-tems si mal-féant à un Ministre, qu'on auroit toutes les raisons du monde de donner l'exclusion au plus habile & au plus honnête-homme qui passeroit pour entêté.

Mais aurai - je besoin de démontrer fort au long, qu'on ne doit pas confondre l'entêtement avec une fermeté consciencieuse, quoiqu'il n'y ait rien de si aisé que d'être honoré du titre d'homme entier dans ses idées, lorsqu'on ne veut pas se prêter aveuglément, à tout ce que souhaiteroit un Prince véritablement entêté, injuste &

prodigue , ou à tout ce que voudroit
sa Maîtresse & son Favori (*)

* *

Il faut que le Ministre d'Etat ait un
certain feu , sans être trop ardent &
trop pétillant. Me ferai - je mieux
comprendre en disant , qu'il doit avoir
une sorte de vertu électrique , au mo-
yen de laquelle il fasse passer des étin-
celles d'activité, de zèle & une douce
com-

(*) „ Le Roi de Navarre ayant recon-
„ nu Décour , garçon très-plaisant
„ & très-vaillant, lui demanda, d'où
„ il venoit : à quoi il répondit :
„ Oui, & comme il continuoît tou-
„ jours de répondre Oui hors de pro-
„ pos à toutes les questions qu'on lui
„ faisoit , il dit enfin : Sire je dis
„ toujours Oui, parce que ce qui fait
„ chasser les gens de bien d'auprès
„ les Rois , c'est pour ne pas pro-
„ férer ce mot d'Oui à toutes les de-
„ mandes qu'ils leur font. “ *Mémoi-
res d'Agrippa d'Aubigné T.I. p. 77.*

commotion dans l'ame de ceux qui le voyent, qui l'entendent, ou qui travaillent avec lui & sous sa direction. Un Ministère assoupi, engourdi, a des influences aussi pernicieuses sur le gouvernement d'un Etat, qu'en ont des humeurs épaissies, sur le corps d'un homme, qui ne prend pas assez d'exercice.

Par la même raison le trop de vivacité, pour ne pas dire l'excès de feu, pourra nuire d'une autre façon aux Affaires autant que le feroit une paresse dominante.

*

*

Je n'oublierai pas de dire, à cette occasion, un mot, du *flegme Ministériel*, si prisé, si admiré, & dont on fait une qualité essentielle du grand Ministre d'Etat. Il caractérise, selon qu'on l'envisage, ou un heureux équilibre de l'ame, fruit d'un long maniement des Affaires, ou une mauvaise tournure d'esprit & une entière insensibilité. Dans le premier cas, il est produit par un courage politique, qui est inébranlable au milieu de tous les périls, de

P 5

toutes

toutes les tempêtes & des événemens les plus compliqués & les plus contraires, tel qu'est celui de ce Héros, qui prend avec autant de tranquillité une prise de tabac, lorsqu'il voit briller l'éclair & qu'il entend le tonnerre de la mousquetterie & du canon, que lorsqu'il trace son plan d'Opérations. Ce flegme est une suite de cette prudence consommée, qui ne s'acquiert, que par de mûres & difficiles expériences; quelquefois il est le résultat d'un tempérament aussi heureux qu'il est peu commun, la marque d'un esprit né pour les affaires, une qualité toujours bonne, mais doublement nécessaire à un Ministre d'Etat, dont le Prince vieux ou jeune, a un feu, qu'on doit bien se garder de nourrir, si l'on ne veut pas s'exposer au risque, de voir tout en combustion. C'est cette sage tranquillité d'âme, qui faisoit le caractère du grand *Oxenstierna*, Chancelier de Suède. „Le Roi, c'est qu'en dit ce Mr. d'ARCKENHOLTZ „avoit en „*Oxenstierna* une confiance aussi entière, que jamais un ami pourroit l'avoir en son meilleur ami. Etant en Prusse,

„ Prusse, & voulant un jour hazarder
„ une entreprise, où il y avoit beau-
„ coup de risque, Oxenstierna l'en dis-
„ suada, en lui faisant voir le grand
„ danger qu'il courroit. Gustave lui
„ dit: Vous êtes toujours trop froid
„ dans toutes vos affaires & vous m'ar-
„ rêtez dans ma course. Il est vrai,
„ Sire, répondit Oxenstierna, je le suis;
„ mais si je ne jettois pas quelquefois
„ de l'eau dans votre feu, Vous seriez
„ déjà tout brûlé. “ (*)

Ce flegme considéré du mauvais côté, est le caractère distinctif d'un homme effronté & sans conscience, que ni les larmes, ni les prières, ni les représentations ne peuvent émouvoir, capable de s'entendre dire des duretés & faire des reproches, sans perdre contenance & sans rougir; dont le cœur de rocher ayant conçu le plus grandes injustices, les commet ou les fait commettre

(*) *Memoires de la Reine CHRISTINE.*
T. I. p. 18.

tre par d'autres , qui a appris à supporter de sang-froid la haine publique & les malédictions de tout un pays, sur le visage de qui ni la honte, ni la compassion ne se peignent plus, le caractère en un mot, d'une statue inexorable, & du plus haïssable des mortels.

*

*

*

Je distingue avec raison la patience nécessaire à un homme, quelque Poste qu'il remplisse , de ce flegme naturel ou étudié. Un Ministre d'Etat se trouve exposé à supporter bien des fous & bien des folies, qu'un autre honnête-homme peut éviter heureusement, qu'il ne tient qu'à lui d'écarter, & qu'il est parfaitement le Maître de ne pas écouter & de ne pas lire. Il est obligé de passer avec douceur & avec indulgence sur les foiblesses communes à tous les hommes , sur celles qui sont particulières à son Prince, à ses Collègues & à ses Subalternes. Il doit entendre sans faire paroître d'impatience, l'exposé embrouillé & inutilement diffus, d'un homme qui se trouve consolé
&

& à moitié soulagé d'avoir pû entretenir le Ministre de ses affaires. Les Chefs des Conseils ont tous les jours des occasions & souvent très-amples, de s'exercer dans la pratique de cette excellente vertu, car je ne crois pas qu'il y ait de Conseil dans toutes les Provinces du Saint Empire, où, dans le nombre de ceux qui les composent, il n'y ait un sujet incapable; & heureux même l'Etat, où il n'y en auroit qu'un dans chaque Département. Convierdroit-il donc de s'impatients contre ce pauvre malheureux, de faire de vives sorties sur lui, de le tourmenter, & de le brutaliser? Est-ce sa faute; de ce que le Maître la fait être ce qu'il est, de ce que les Ministres s'y sont employé, ou n'ont pas eu le crédit de l'empêcher. Aussi longtems qu'un homme aussi foible reconnoît ses défauts & son insuffisance, & qu'il ne fait des fautes & des bevûes, que par stupidité & incapacité, on peut & l'on doit avoir patience. Mais s'il est stupide & fat, ce qui n'arrive malheureusement que trop souvent à ces sortes de sujets, s'il est sot
&

& malicieux , s'il se plaît à faire des tours, à semer la division , & à susciter des querelles , on est dispensé d'avoir pour lui ces ménagemens.

Cette patience doit même lui faire supporter avec une indifférence absolue les critiques ou l'approbation de ces actions les plus louables, dès qu'il a pour lui le témoignage de sa conscience.

Le Ministre d'Etat, ou le Chef du Conseil , a bien à la vérité, pour ainsi dire, la meilleure part au butin , mais aussi doit-il s'exposer au plus grand feu, dès que le combat s'engage.

Lorsque les choses vont bien , il n'y a personne qui ne veuille être celui , qui par son travail, par ses conseils secrets, ou par je ne sais quelle adresse, a frayé le chemin & facilité la réussite. Mais si les affaires tournent mal, chacun s'en prend au Ministre. S'il n'est pas déclaré traître , dumoins ne balance-t-on pas à le taxer d'être un ignorant du premier ordre, sur le compte de qui il n'y a pas jusqu'au Clerc
&

& au valet de Chancellerie, qui ne se permettent de plaisanter à l'oreille.

Le Public désapprouve-t'il la conduite d'un Prince & de son Ministre, l'on voit tous ceux qui ont donné les conseils, être les premiers à vouloir s'en laver les mains, souvent même sont-ils ceux qui crient le plus fort. Personne ne veut avoir manqué, ni se rendre odieux. C'est le train des Cours & du monde. Il en fera toujours de même.

Il arrive dans le Cabinet des Princes, ce qui arrive tous les jours dans les armées. L'Enseigne s'imagine d'être un Prince *Eugène* & il paroît tel aux yeux de ses camarades, quand il peut faire voir après la bataille gagnée, que son chapeau est percé d'un coup de feu; pendant qu'un Prince *Louis*, fera le sujet de la risée de quelques misérables dragons, pour avoir usé d'une circonspection, digne de la prudence des Romains.

*

*

*

Un Ministre, qui est persuadé d'avoir la conscience nette, des vûes droi-
tes,

tes, une conduite irréprochable & d'avoir eu dans l'exercice de son emploi toute la précaution, & la fidélité nécessaires, entend sans inquiétude la voix de la calomnie qui s'élève, pour criminaliser ses démarches, en particulier & en public. Les *Ministres nocturnes*, qui ne paroissent, que lorsque le Prince se fait déshabiller pour se mettre au lit, ont entendu parler de cette maxime, & s'imaginent d'être dans le cas qu'elle exprime. Ils s'arment d'une autre sorte de tranquillité, qui ne ressemble pas mal à l'impudence, qui leur fait mépriser également, les avis qu'on leur donne, les exhortations qu'on leur fait, & le mal qu'on dit d'eux avec raison. Le langage qu'ils tiennent, est celui de gens désespérés.

* * *

La patience dont on a parlé jusqu'à présent, est une fermeté d'âme, qui la rend inséparable du véritable courage, qui consiste à écarter autant qu'il est possible le danger & à y parer, ou du moins à le soutenir & à le surmonter
avec

avec une constance intrépide, lorsqu'il est inévitable. Je réserve à une autre occasion, à m'expliquer plus au long sur ce sujet, & je me contente de remarquer ici : Que quoique la fermeté & la probité doivent marcher d'un pas égal, (*) elles suffisent aussi-peu seules à un Ministre d'Etat, que la valeur & la fidélité, peuvent suffire à un Général. Il faut y joindre la prudence & la capacité. On auroit beau sans cela se livrer à tout son zèle, les choses bien loin d'aller mieux empireroient le plus souvent.

*

*

*

Un soldat qui n'a vû encore ni le feu, ni le danger, auroit mauvaise grace à vanter sa valeur. On n'est encore

(*) „ L'on n'est habile qu'à proportion
„ qu'on a le courage grand. Quand
„ on manque de courage, on ne fait
„ jamais rien qui vaille. “ *Réflexions de la Reine CHRISTINE Cent. 8.
n. 27. 28.*

Q

core qu'à-peu-près vertueux , aussi longtems qu'on n'a pas eu occasion de faire preuve de sa vertu , dans des tentations réelles. Il en est de même en fait de Politique & de Gouvernement des Etats. Rien n'est plus aisé que de raisonner à perte de vûe , & de prendre chez soi les plus belles résolutions, le Ministre n'a du courage que jusqu'à ce qu'il s'agit de se présenter au combat , & de deffendre avec force & avec fermeté, le parti de la justice & de l'équité, en présence du Prince & même contre lui. Il est fort flatteur, d'avoir à faire avec son Maître, si c'est un Prince jaloux de sa gloire, des intérêts de sa conscience & de ses sujets, pensant bien, capable de bien réfléchir & disposé à écouter des représentations bien fondées. (*) Mais il n'y a rien aussi de

(*) *Nihil in vobis Imperatoribus tam populare & tam amabile est, quam libertatem in iis diligere, qui obsequio vobis subditi sunt. Si quidem hoc interest inter bonos & malos principes, quod*

de plus désagréable & de plus inquiétant, pour un honnête-homme, que de ne pouvoir jamais parler à son Prince, qu'avec la juste appréhension de trouver de l'entêtement, des contradictions, de s'entendre faire des propositions désagréables, des demandes & des refus. (*) Il est possible aussi que la présence du Maître, ses discours gracieux, pressans & quelquefois menaçans, portent à faire bien des choses, qu'on auroit mieux aimé ne pas faire sans cela. Le meilleur conseil qu'on puisse suivre dans ce cas, c'est celui que

Q 2

don-

quod boni libertatem ament, servitutem improbi. AMBROS.

- (*) „ O que! j'aime un mortel, qui ja-
„ loux de ses droits,
„ Défend avec orgueil sa Patrie &
„ ses Loix,
„ Qui, soit qu'un Oppresseur le me-
„ nace ou le flatte,
„ Lui fait voir, qu'il est homme, &
„ non un automate.

Epîtres diverses.

donne la Reine CHRISTINE : *Quand même*, dit-elle, *une bonne action rendroit malheureux pour le reste de la vie on ne doit ni s'en abstenir, ni s'en repentir jamais.* (*) Heureux quiconque a assez de force d'esprit, pour ne jamais perdre ce conseil de vûe!

* * *

L'équité est une des qualités qui relèvent le plus le caractère & la gloire d'un digne Ministre d'Etat. Il se présente tant de cas dans le cours de la vie humaine, où l'on peut suivre, sans qu'on ait à s'en plaindre, la justice la plus rigoureuse & le Ministre a en particulier un si grand nombre d'occasions, de faire valoir son autorité & son pouvoir à la charge de ceux qui lui sont subordonnés & de tout le Pays, qu'il n'est guère possible qu'on en porte des plaintes; ou s'il arrive, ce qui est extrêmement rare, que cela parvienne à la connoissance du Prince & qu'on
fasse

(*) *Réflex. de la Reine CHRISTINE.*
Cent. 2, n. 76.

faſſe des informations, le Miniſtre ne manque jamais d'avoir raiſon, & il n'en eſt que plus irrité & plus aigri. L'on peut bien avancer, que l'équité du Miniſtre d'Etat ſe répand ſur toute ſa conduite, & n'y eut-il rien de brillant à dire ſur ſon compte après ſa mort, cet éloge ſeul: c'étoit un homme fort équitable, donneroit l'idée du caractère le plus reſpectable & le plus aimable. Qu'il eſt agréable de ſervir ſous un tel Chef! Que les travaux qu'on partage avec un Collègue de cette nature deviennent aiſés!

*

*

*

Cette équité, cette bonté de ſon caractère lui ſervira de préſervatif contre l'envie ſi honteuſe en elle même & ſi funeſte par l'influence qu'elle peut avoir ſur le ſervice. Il y a une forte de gens, qui ne peuvent ſouffrir ni ſupérieurs ni égaux, qui ſeuls veulent avoir tout fait, travaillant comme des forçats, pour que tout paſſe par leurs mains, qui prennent la fièvre des favoris, dès que le Prince parle plus con-

fidemment, ou aussi gracieusement, à d'autres qu'à eux; qui sont frappés lorsqu'ils entendent dire, qu'il s'est renfermé avec quelqu'un une heure entière dans son cabinet, qui posent des sentinelles, pour être avertis de tous ceux qui entrent, ou qui sortent de chez le Prince, & donnent des pensions aux Valets de chambre & aux domestiques, pour qu'ils leur rapportent tous ses discours & toutes ses mines. Ce sont de pauvres gens, bien tourmentés & bien à plaindre. Ils s'effouffent souvent à courir après un petit mot de distinction & de louange. L'on peut, il faut même quelquefois avoir de l'indulgence pour eux, parcequ'ils ont quelque capacité, ils sont laborieux, zélés; seulement faut-il faire en sorte de ne pas se trouver en leur chemin; on en tirera toutes sortes de politesses & de douceurs. (*) Ce sont les meilleurs Collègues,

(*) „ Si le Connétable de Luynes eut
„ vécu encore quelques années, Bas-
„ sompierre n'auroit pas peut-être
„ été

légues, pourvû qu'on n'entre pas avec eux en partage d'honneurs. Ils récompensent & avancent ceux, des conseils de qui ils se servent de tems en tems en secret & font même paroître, comme c'est l'ordinaire de la plûpart des ambitieux, de la grandeur d'ame & de la générosité.

Il y a encore une autre sorte de gens, plus dangereux, plus nuisibles,
je

„ été mieux traité sous son Ministère,
„ que sous celui du Cardinal: car il
„ paroît qu'il donnoit un grand om-
„ brage au Connétable; & ce favori
„ ne le dissimuloit pas, quand il lui
„ disoit: “ *je suis comme un homme
qui craint d'être cocu; & qui par cet-
te raison ne prend pas plaisir à voir un
galand homme trop assidu auprès de sa
femme: je vous rendrai tout le service
que je pourai auprès du Roi, pourvû
que vous ne fassiez point les yeux doux
à Sa Majesté.* Mémoires d'Amelot,
T. I. p. 378.

je dirai même plus détestables. Sans avoir ni la capacité, ni la volonté de travailler comme les autres, ou de se distinguer dans le service, ils sont parvenus aux premières places, à la faveur de mille tours & de mille bassesses ; Quelquefois il est arrivé, que semblables au loup couvert de la peau de la brebis, ils ont trompé l'homme revêtu des premières dignités, qui s'intéressant pour eux, leur a frayé le chemin & les a prônés, jusqu'à ce qu'ils ont été placés à ses côtés. A peine ont-ils eu le tems de se reconnoître, qu'ils ont commencé à critiquer leur protecteur, à tirer sur lui, à vouloir le trouver en défaut, & à le redresser, non pas ouvertement à la vérité, ce procédé seroit trop honnête, mais en tête à tête avec le Prince, ou ils le font faire par d'autres. Tantôt c'est à mots couverts qu'ils en parlent ; tantôt ils font semblant de le plaindre, en présence d'un tiers, bien persuadés que la chose ira plus loin, & souvent ils font sur son compte de fausses confidences aux subalternes du Cabinet. Ils ne lui
font

font grace sur rien, ses actions les plus belles, les plus grandes & les plus louables font tournées par eux en ridicule, & ils trouveront des fautes impardonnables, dans une conduite que chacun admire comme le chef-d'œuvre de la plus fine Politique. Ils se moquent de l'assiduité, de la diligence que d'autres font paroître, comme si les affaires se débrouilloient & s'expédioient à une table de jeu. Ils appellent le courage d'un honnête-homme fierté, & s'ils ne rendent pas sa probité suspecte, du moins la représentent-ils plutôt comme une foiblesse & ne manquent-ils pas de dire, que c'est sa seule bonne qualité. Ils taxent d'impraticables, si ce n'est absolument, du moins actuellement, les plans les mieux conçus, dont le succès & l'indispensable nécessité peut être démontrée, & cela parce que d'autres les ont proposé & pourroient avoir l'honneur de l'invention. Ou s'ils ne peuvent pas en empêcher l'exécution, ils insinuent sous main que c'est eux qui en ont fait naître la première idée. Ils recommandent comme étant très-ca-

pables , de fort mauvais sujets , qui n'ont d'autre mérite que celui de leur faire la Cour , de ramper à leurs pieds & de les flatter ; ils les élèvent , pendant qu'ils écartent les hommes les plus habiles & les plus honnêtes-gens , abaissent le mérite , chicanent les bons sujets jusqu'à ce qu'ils se retirent , ôtent toute espérance d'avancement & découragent par-là , de jeunes gens , qui se forment au service de l'État , au point de les lasser , ou de les forcer , s'ils n'ont point d'autres ressources , à acheter la protection d'un *Sejan* ; aux conditions les plus ignominieuses. Il y a cependant des occasions où l'on a besoin d'être assuré de la tête & du cœur du Ministre. Que faire dans ces cas-là ? Je ne le dirai pas ; mais qu'on jette les yeux sur des Cours mal constituées , & l'on verra en examinant les choses de près : qu'il n'y a point d'autre cause du peu d'ordre qui y régné ou du mauvais état où elles se trouvent , que l'envie & l'incapacité d'un Ministre , qui a scû gagner la confiance du Maître.

En

*

*

*

En exigeant de l'équité de la part d'un Ministre d'Etat, l'on peut ajouter encore qu'il doit être accessible & d'une affabilité qui inspire la confiance en assaisonnant ce sérieux & cette décence qui doit lui concilier & lui conserver le respect. Il est impossible de plaire à tout le monde. Il y a des gens grossiers, mal-appris, importuns, qui sont à tout moment à la porte du Ministre, pour demander des graces, le solliciter & le talonner; mais il y en a aussi, qui ne sont pas moins timides qu'honnêtes-gens, pleins d'un mérite réel, qui sont hors d'état de se conseiller à eux-mêmes & qui s'imaginent avoir gagné beaucoup, quand ils ont pû entretenir le Ministre de leurs affaires, 'fût-ce même fort confusément. Ces différentes sortes de gens ne peuvent pas être reçus & traités de la même manière. Ce n'est cependant que trop la coutume de plus d'un Ministre orgueilleux, dans la personne de qui se trouve honteusement profané, le glorieux privilège qu'ont
ceux

ceux qui gouvernent, d'être les images d'un Dieu infiniment bon. Mais un Ministre ne risque jamais rien quand il est d'un abord gracieux. Ces manières ajoutent beaucoup au plaisir qu'a celui à qui il accorde sa demande, ou à qui il promet son assistance, & celui à qui il est obligé de donner un refus, n'a pas sujet de dire, qu'il l'a mal reçu, en ajoutant l'affliction à l'affligé. L'on dit de deux célèbres Ministres de nos jours, qu'on aimoit mieux être refusé par l'un, que de s'entendre annoncer une grace par l'autre. Le premier avoit quelque chose de si agréable dans sa manière de parler, & prodiguoit à la foule de ceux qui remplissoient ses antichambres, tant de témoignages d'amitié, de commisération & de l'intérêt qu'il prenoit à leur état, qu'ils n'étoient plus maîtres de se fâcher, du moins jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de l'ivresse où les avoit plongé la douceur des Complimens Ministériaux, qu'ils avoient avalé à longs traits. Le second au contraire ne faisoit pas chauffer ses Antichambres même dans le plus fort de l'hyver, bien per-

persuadé, qu'il n'avoit qu'à se présenter, pour faire furer ceux qui l'y attendoient. Aussi paroissoit-il avec l'air d'un Ours de qualité, disant des insolences & des duretés; & quand après avoir bien courru, bien attendu & s'être bien gelé, on lui entendoit faire de mauvaise grace une réponse tant soit peu favorable, on se croyoit heureux.

Mais il n'y a rien de plus risible, que de voir des Ministres de petites Cours affectant ces airs, faire attendre longtems à leur porte, le pauvre Bourgeois & le Payfan & prononcer ensuite d'un air suffisant leur respectable décision; eux, qui font dans l'antichambre des Ministres des grandes Cours, la plus chétive figure, charmés de parvenir à avoir un libre accès auprès des Subalternes de l'Excellence effective.

Il seroit à souhaiter pour eux, d'être préparés pendant quelque tems à donner audience, en voyant la manière avec laquelle s'y prend le Secrétaire d'Etat en Portugal. Voici ce qu'on en rap-

rapporte. (*) „ La manière dont ce Mi-
„ nistre donne audience au Public a
„ quelque chose de si fatigant pour
„ lui , qu'il a besoin d'une tête de fer
„ pour y résister. On laisse entrer les
„ personnes un peu favorisées dans
„ deux chambres du Secrétaire d'Etat,
„ qui en sortant de son Cabinet, a la
„ bonté de parler à chacun assez au
„ long. On ouvre ensuite la porte
„ qui communique au passage du Pa-
„ lais, dont toutes les avenues sont auf-
„ si remplies de monde , que les rues
„ de la foire St. Germain à Paris , le
„ sont dans les beaux jours. Les uns
„ retiennent le Secrétaire d'Etat par son
„ manteau, d'autres par la manche de
„ son habit , ou par sa grande épée
„ Portugaise. Il donne à un chacun
„ des réponses fort gracieuses; il pré-
„ vient même les personnes de quelque
„ considération qu'il aperçoit sur son
„ chemin & qui ont à lui parler; il fait
„ même s'exprimer dans des termes
où

(*) *Memoir. instructifs pour un Voya-
geur. T. I. p. 76.*

„ où les assistans ne peuvent rien com-
„ prendre , excepté celui à qui il ad-
„ dresse la parole, qui sçahant de quoi
„ il s'agit en pénétre aisément le sens.
„ Le Secrétaire d'Etat ainsi tirailé de
„ tous côtés se rend enfin chez le Roi.
„ Cette pénible marche dure quelque-
„ fois une heure entière, & le vénéra-
„ ble Vieillard ne commence à respi-
„ rer, que lorsqu'il arrive à la Salle des
„ Cavalliers, qu'on nomme en ce Pays-
„ là *les Fidalgos*. C'est dans ce lieu,
„ que la Noblesse qui a à lui parler l'at-
„ tend debout, car il n'y a ni chaise ni
„ tabouret , ni aucune espèce de siège
„ dans les appartemens du Roi, où per-
„ sonne ne peut s'asseoir, non pas mê-
„ me le Secrétaire d'Etat qui écrit à ge-
„ noux devant son Maître, ce qui est
„ bien fatigant pour un homme de
„ son âge.

Peut-être y aura-t'il encore quel-
que Ministre qui se reconnoitra dans le
trait d'histoire que je vais rapporter:
Le grand *Colbert* fit venir un jour chez
lui les principaux Négocians de Paris
&

& de quelques endroits voisins , pour délibérer avec eux sur les moyens de mettre le Commerce sur un meilleur pied. Aucun d'eux n'osoit parler; chacun attendoit que l'autre commençât. Le Ministre que ce silence impatientoit, leur dit enfin brusquement: Etes-vous donc tous muets? Non, répliqua un Marchand d'Orléans, homme de bon sens, mais nous craignons tous d'offenser Votre Grandeur, s'il nous échappoit un mot qui pût lui déplaire. Parlez librement, répondit *Colbert*, je tiendrai pour le sujet le plus fidèle du Roi & pour mon meilleur ami celui qui s'expliquera avec le plus de liberté. *Hazon*, c'est le nom du Négociant d'Orléans, lui dit alors: Puisque V. G. nous l'ordonne & nous promet de ne pas trouver mauvais ce que nous aurons l'honneur de lui représenter, je lui dirai franchement en conséquence, que lorsqu'Elle parvint au Ministère, la charrette étoit renversée d'un côté, & qu'Elle n'a fait que la relever pour la recoucher de l'autre. Quoi! que dites-vous, mon ami? reprit *Colbert*, d'un
ton

ton fort animé. *Hazon* lui répondit, du plus grand sang froid: Je demande très-humblement pardon à Votre Grandeur, si j'ai été assez sot, que de compter sur Sa promesse; Je ne dirai plus un mot. Le Ministre ordonna aux autres de parler, mais en vain, & la Conférence se termina de cette manière. (*)

*

*

*

Le Ministre d'Etat doit être le Tuteur & le Protecteur de tous ceux qui ont besoin de Protection, de Consolation, de Conseil ou d'assistance & qui en sont dignes, servir d'Intercesseur au vrai mérite, aux sciences, aux Arts & à tous ceux qui se rendent utiles à l'Etat. Je ne sçache rien de plus ravissant pour un cœur véritablement humain, que l'idée d'un Homme, qui ne se couche jamais sans emporter avec lui les bénédictions de ses Concitoyens & qui ne se réveille qu'avec la douce espérance,

(*) Voyez ce qu'en disent les *Mémoires* d'Amelot. *T. II. p. 101.*

se, de pouvoir faire chaque jour quelque nouvel acte de charité & de commisération, d'être le Ministre de la vertu, de la vérité & de la justice, & de servir avec plaisir, entre les mains du Dieu qui l'en a rendu capable, d'instrument à l'avancement de sa gloire & du Règne de Jésus-Christ notre bien-aimé Rédempteur.

* *

Cette affabilité & cette bonté n'empêchent pas, que l'on ne doive faire en sorte que l'autorité & la considération dont doit jouir le Ministre d'Etat, ne reçoivent aucune atteinte, si l'on ne veut pas que le respect dû au Prince en souffre & ne courre risque de se perdre. La conduite du Maître ne contribue pas moins que celle du Serviteur à maintenir cette autorité.

Le Prince soutient la juste considération due à son Ministre, par le cas qu'il paroît faire de sa probité, de ses lumières & de son expérience, par la
con-

confiance avec laquelle il le consulte sur toutes les affaires importantes de sa Maison ou de l'Etat, par les témoignages qu'il lui donne de l'estime qu'il fait de ses services & de ses conseils & lorsque soit le Pays, soit les autres Officiers, savent & sont persuadés, que le Ministre, ou lorsqu'il y en a plus d'un, que le Ministère, sont accrédités.

C'est ce qui ne peut avoir lieu, que lorsque l'on suit de sages & de bons conseils avec assez de ponctualité pour que le Pays soit édifié par l'harmonie qui régne entre le Souverain & ses Conseillers les plus affidés, & qu'on voye qu'il n'y a pas deux instances différentes, que l'on ne peut pas obtenir, mander, ou acheter du Cabinet, ce que les Ministres ont refusé; que le Maître fasse voir en un mot, qu'il est digne d'avoir des Serviteurs fidèles.

*

*

*

Ce qui fait de plus le bonheur d'un Gouvernement, c'est que le Souverain

s'attache ses Ministres de façon qu'ils servent avec plaisir.

Il est déjà dur en soi-même de servir. (*) La plupart des services ne sont pas récompensés dans le monde à proportion de leur valeur. Souvent même il arrive que ceux qui font l'ouvrage le plus difficile & le plus important, ont le moins d'appointemens, & ont à se féliciter de les toucher exactement. Car les récompenses extraordinaires sont rarement le partage des Gens d'Affaires.

Un Prince qui s'imagine, que ceux qui le servent ne sont au monde que pour lui, & doivent se trouver fort heureux *d'oser* le servir, n'est pas digne d'avoir des gens de mérite à son service.

Car

(*) *Le pain qu'on doit manger au service d'un Grand
Est toujours bis & dur, fût-il est tendre & blanc.*

Epîtres Diverses,

Car autant qu'il est heureux pour un homme qui pense bien, d'avoir à servir un Maître gracieux, autant un Prince a-t-il raison de le reconnoître & de mettre entre ce Ministre & tel autre de moindre mérite, assez de différence, pour que personne ne soit tenté de croire, qu'il est indifférent qu'on le serve fidèlement & avec zèle, ou d'une manière opposée.

La plupart des hommes ne servent que par ambition, par avarice, ou par nécessité.

Un Prince qui feroit en sorte, qu'on le servît autant par affection que par intérêt, feroit en état de faire plus avec quelques hommes de mérite que d'autres avec tous leurs Conseils.

Si l'on croit dans le train ordinaire de la vie, qu'un homme réussit beaucoup mieux dans l'art que son penchant & son génie lui ont fait embrasser, qu'il ne feroit dans toute autre vocation, que la crainte de ne pas mourir de faim lui auroit fait suivre, cela n'a pas moins lieu dans le Ministère.

Une bonne pension, des manières gracieuses, quelques petits mots obligeans, de petites douceurs, dont un Prince est à portée de régaler ceux qui le servent, font un grand bien ; car on ne travaille qu'avec peine, lorsqu'on est accablé des soucis de la vie, & des mines refrognées n'encouragèrent jamais.

Cependant cela ne suffit pas encore à des Ministres pleins d'honneur, aimans réellement leur Prince & attachés de cœur à ses véritables intérêts.

L'on ne sert avec un vrai plaisir, que lorsqu'on voit ses conseils suivis sans répugnance, & non-seulement en partie de tems en tems, mais généralement en tout ce que l'on a reconnu être bon & utile.

On ne peut que servir avec joye, lorsque le Prince vous soutient dans les fonctions de votre Charge, & ne permet pas, que des gens qui n'ont rien à y voir, s'y ingèrent, vous causent des embarras & vous lassent finalement.

On

On sert encore avec plaisir, quand le Prince s'applique lui-même aux Affaires. Il n'y a que des gens sans probité & paresseux, qui soient charmés, que le Prince renonce à toute espèce de soins & aime mieux s'entretenir avec ses chiens & ses chevaux, qu'avec ses Ministres & ses Conseillers. Travailler sous les yeux de son Maître, & être sûr qu'il ne lui importe pas également peu, qu'une chose se fasse, ou ne se fasse point, c'est pour un honnête-homme, un encouragement aussi fort, que c'en peut être un pour un soldat, de combattre sous les yeux de son Général.

Mais tout cela suppose, qu'un Prince soit en état de juger du vrai mérite & de l'apprécier. C'est une connoissance qui ne s'acquiert pas comme celle des bijoux, ou des Ouvrages de la Nature & de l'Art. Pour bien juger du mérite d'autrui, il faut en avoir soi-même.

*

*

*

L'autorité du Ministre, ou la considération qu'on lui doit, s'affoiblissent

& se perdent enfin , quand le Prince ne le soutient pas sérieusement, dans ce qui est de son Emploi , contre les trames fourdes ou publiques , les calomnies, la désobéissance , quelquefois même la brutalité d'un Courtisan , d'un Chasseur, d'un Soldat, d'un Subalterne du Cabinet, ou de tel autre personnage attaché à la Cour. Car comme il n'est pas possible qu'un Ministre leur plaise à tous également, & qu'il est inévitable, qu'il ne heurte de front l'un ou l'autre, lorsque pour soutenir la justice , maintenir la décence & le bon ordre, il est obligé de faire quelque acte de vigueur, il ne manque jamais aussi de mécontents, qui n'attendent que l'occasion de le perdre dans l'esprit du Prince. S'il arrive donc que le Prince prête trop facilement & sans discernement l'oreille aux malignes insinuations qu'on lui fait , il n'est pas plus possible que le plus honnête-homme soit à l'abri des avanies, qu'un Héros, à qui l'homme du monde le plus lâche pourroit faire quelque insulte pendant qu'il dormiroit. Le Prince doit

doit être à un tel point le protecteur de son Ministre , que lorsque ce dernier , fatigué des travaux de la journée, s'endort, il puisse le faire dans la ferme persuasion, que son honneur est un dépôt confié à la garde de son Maître.

Disons la même chose de la vigueur avec laquelle le Prince doit appuyer l'autorité qu'il a confiée à son Ministre dans ses Conseils, lorsqu'il s'agit de mettre à la raison, de mauvais esprits, des paresseux, des caractères envieux & intrigans. La subordination n'est pas aussi rigoureuse, pour de certaines raisons dans l'Etat Civil, que dans le Militaire. Mais c'est un abus manifeste & une source de maux, qu'un Ministre ou un Président ait les mains liées dans l'exercice des devoirs attachés à sa qualité de Directeur, & bien plus encore, ce qui arrive quelquefois par une suite de la foiblesse des Princes, qu'un homme effronté & hardi, mais en crédit ose se donner les airs d'insulter ses supérieurs, sans qu'il leur soit donné d'autre satisfaction, que d'entendre le Prince nom-

mer d'une mine riante, son indigne favori, un franc polisson.

L'on est même en droit d'exiger d'un Prince équitable & jaloux de son propre honneur, lorsqu'il arrive que son Ministre dont il connoît le mérite & les grandes qualités, se laisse aller à quelque foiblesse de l'humanité, pêche par précipitation ou de telle autre manière que ce puisse être, qu'il ne le reprenne pas publiquement, mais lui en parle en tête à tête, quelque fortement qu'il le fasse, plutôt que de lui dire en public le moindre mot qui pût le couvrir de confusion. „ Car les paroles des Princes font dans le cœur „ des honnêtes-gens, dit le Comte de „ TESSIN, des playes, qui saignent „ longtems. “

Il est de plus certain, qu'un homme, qui craint de s'être attiré la disgrâce de son Prince, ne fait plus dès ce moment-là son ouvrage qu'à demi & perd en quelque sorte ses talens naturels. Pendant qu'un regard gracieux, & la faveur du Maître bien constatée, don-

donnent à un homme d'une capacité médiocre des talens Angéliques. La confiance que fait naître chez lui, l'idée de celle dont son Prince l'honore, élève les facultés de son ame & le rend capable de beaucoup. A-peu-près comme une plante, qui, tirée de l'ombre qui la couvroit n'est pas plutôt exposée aux rayons du Soleil, qu'elle croît rapidement & amène à maturité des fruits qu'elle n'auroit jamais produit sans cela.

Il y a des suites bien plus fâcheuses encore à craindre de la conduite d'un Prince, qui, ne pensant pas comme il devoit le faire, se fait un honteux divertissement de vilipender ses Ministres en présence des Domestiques de la Cour, de leur donner des sobriquets, (*) de
se

(*) Lettre de Louis XII. à Mr. de Bresfiure son Maître d'Hôtel: „ Je vous
„ prie de tenir la main que le tout
„ soit rendu à Mr. d'Evreux, car il
„ *est bon Diable d'Evêque* pour à cet-
„ te heure, je ne sçai ce qu'il fera à
„ l'a-

se moquer de leur figure, de leurs grimaces, est charmé que d'autre le fassent ou souffre sans peine, que gens dont ce n'est pas la vocation, glosent sur le compte d'honnêtes-gens, & tâchent de leur tendre des pièges, quand même ce seroit l'Epouse du Prince elle-même, ou sa Maîtresse, qui le feroient. Qu'il est rare de voir des Seigneurs, qui, dans un cas pareil, pensent aussi noblement que HENRI IV. dont la Maîtresse (c'étoit la *d'Entragues*) s'étoit servi d'un terme de mépris, en parlant de son Illustre Ministre le Duc *de Sully*. „ Par-
 „ dieu, Madame, lui dit le Roi, je vois
 „ bien que l'on vous a dressé à tout
 „ ce badinage, pour essayer de me fai-
 „ re chasser un serviteur, duquel je ne
 „ me puis passer : mais pardieu je n'en
 „ ferai rien, & je vous déclare, que si
 „ j'étois réduit en cette nécessité, que
 „ de choisir à perdre l'un ou l'autre,
 „ que

„ l'avenir; il est continuellement oc-
 „ cupé à mon service. “ *Brantôme*
 Vies des hommes illustres. T. I.
 p. 43.

„ que je me passerois mieux de dix
„ Maîtresses comme vous, que d'un ser-
„ viteur comme lui, que vous avez
„ osé appeller Valet en ma présence,
„ & en la sienne, quoiqu'il soit de plus
„ haute naissance que vous, ceux de
„ ma Maison n'ayant point dédaigné
„ l'alliance de la sienne. “ (*) J'avoue
que dans le même cas je m'en tiendrois
à cette règle : *Il ne faut souffrir , si
l'on peut , ni un sot pour Maître, ni un
sot pour Valet. (**)*

C'est pour un Ministre d'Etat hon-
nête-homme, la situation la plus fâcheu-
se & la plus gênante, que de servir un
Maître, qui a de l'antipathie pour lui,
sans pouvoir se passer de lui. Alors il
en coûte souvent moins au Prince de
lâcher un mot qui puisse lui faire de
la peine, que de l'honorer d'un regard
gracieux, ou s'il fait tant que d'avoir
en sa présence de bonnes manières pour
lui,

(*) *Mém. d'Amelot, T. II. p. 292.*

(**) *Réflex. de la Reine CHRISTINE,
Cent. 9. n. 42.*

lui, il sçait bien se dédommager en particulier de la violence qu'il s'est fait, dût-il se donner carrière devant son Valet de Chambre ou son Laquais. Il y a même des Princes assez peu polis pour dire avec autant de facilité une grossièreté ou un gros mot, que le Courtisan dit un *très humble Serviteur*. Il est bon alors de fermer un œil & demi & de se boucher les deux oreilles, surtout si on ne s'entend pas tenir ces propos en face. Mais le meilleur est, que le Prince & le Ministre ne sont pas mariés ensemble. Si ce dernier croyoit cependant devoir finir ses jours avec son Maître, il lui resteroit encore la consolation des époux mécontents : L'un de nous deux mourra le premier.

*

*

*

Qu'il feroit à souhaiter pour l'honneur de ma Patrie, que nous pussions faire l'énumération d'un grand nombre de Souverains, qui pensassent aussi noblement sur l'acquisition & la conservation de leurs Ministres, que le faisoit

soit la Reine CHRISTINE, écrivant à
Mr. *Sarrau* Conseiller au Parlement de
Paris: „ Vous vous êtes donné à moi;
„ je vous dirai que c'est avec joye, que
„ je vous accepte au nombre des miens
„ & ce sera dorénavant avec votre per-
„ mission que je me vanterai de cette
„ acquisition. Je vous prie de croire,
„ que j'usurai du droit que vous m'a-
„ vez donné sur vous avec la réserve
„ & la discrétion, que je dois avoir
„ pour un homme de votre mérite; &
„ je ne vous ferai jamais sentir com-
„ bien je vous suis absolue, qu'en com-
„ mandant de changer la qualité de *ser-*
„ viteur en celle d'*ami*. C'est en cette
„ qualité que je vous accepte entre les
„ miens & c'est à ce seul égard que je
„ prétens d'exercer le pouvoir que
„ vous m'avez donné. “

*

*

Je joins à ces procédés si propres
à faire tort à la considération dont doit
jouir le Ministre d'Etat, les impolites-
ses, autorisées par une sorte de super-
stition qui régne dans les Cours, &
qui

qui s'empare trop fortement de l'esprit d'un Prince foible , pour qu'il lui reste assez de grandeur d'ame pour se mettre au dessus d'elle. C'est une impolitesse, par exemple, d'exclure de la table du Prince, un Ministre nouvellement an-nobli , pendant qu'un Enseigne d'une ancienne noblesse y prend place, parce qu'un de ces Ancêtres étoit ce qu'est actuellement le vieux & vénérable Con-seiller Privé. Il est bien vrai que ce dernier mange chez lui avec plus de satisfaction & d'avantage pour sa santé, mais il n'est pas moins certain aussi, que cette ridicule étiquette influe sur le juste respect que devrait avoir toute la Cour, pour celui , ou ceux , qui em-ployent leurs travaux & leurs veilles à faire enforte que le Maître & sa Mai-son puissent dormir tranquillement & vivre avec aisance.

L'on peut cependant ajouter pour la consolation des Ministres d'Etat, dans ce cas & dans d'autres purement per-sonnels, qu'une conduite telle que celle dont on vient de parler, fait incompa-rablement plus de tort au Maître qu'au
Ser-

Serviteur, aux yeux de tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans le monde; Car on ne voit pas que des Princes éclairés & des Cours civilisées donnent dans ces absurdités impolies.

Mais rien n'est plus propre à faire tomber entièrement le crédit & l'autorité du Ministère d'Etat, que lorsqu'il arrive malheureusement, que dans les affaires les plus importantes du Gouvernement, le Prince fait un parti & que les Ministres en font un autre; que lorsque le Prince les contrequarre, qu'il ordonne le lendemain le contraire de ce qu'ils avoient ordonné la veille; qu'il les réprimande à la face du Pays, désavoue publiquement leurs actions les plus louables, & vit avec eux dans de perpétuelles dissensions &c. C'est gagner le Ciel que de se résoudre à être Ministre d'un tel Prince.

Jamais le Ministre d'Etat n'établira plus solidement & d'une manière plus inébranlable le respect qui doit être attaché au Poste qu'il occupe, qu'en tenant une conduite droite & irrépro-

S

cha-

chable; qu'en se conciliant par de belles actions, l'estime & l'approbation du citoyen & de l'étranger, qu'en joignant à un respect inviolable pour son Prince une sage fermeté, qu'en témoignant à ses Collègues & à ses subalternes, une grande affabilité accompagnée d'une décente gravité. S'il ne s'acquiert lui-même l'estime du public, le plus grand des Monarques, lui confiat-t'il toute sa puissance, ne la lui fera pas remporter. Car enfin, il est incontestable, qu'on ne peut prétendre au respect, qu'autant qu'on sçait s'en rendre digne.

Ce n'est pas s'être rendu respectable & ils'en faut bien, que d'avoir trouvé le secret de faire trembler le Pays & de rendre muétes par sa présence toutes les personnes en charge. (*)

Il en coûte très-peu à un Ministre ambitieux, de sacrifier à sa passion les de-

(*) *Potentiam apud unum, odium apud omnes adeptus.* TACITUS Annal. Lib. I.

devoirs les plus sacrés, dès qu'il est parvenu à un certain degré de Pouvoir & de Crédit, & d'employer dans cette vûe , des moyens dont l'idée seule feroit frémir un simple particulier.

Mais aussi n'a-t-on qu'à voir la double fin que prennent le Ministre d'Etat doué de toutes les qualités que nous avons exigées & celui qui ne les a pas. Ce dernier est exposé à entendre pendant sa vie faire des soupirs & des satyres; la malédiction & l'exécration de tout le Pays le suivent après sa mort. Pendant que les mauvaises manières que le Prince a pour le premier, excitent l'étonnement de tous les bons sujets, la surprise des Cours étrangères, qui pensent bien. Plaint & loué pendant sa vie, il est regreté & pleuré après son départ, ou après sa mort. L'un & l'autre seront jugés au tribunal impartial & sévère de la postérité, que tous les mauvais Princes devroient respecter, quand même ils ne croiroient point au Jugement de Dieu, & aux douceurs infinies des récompenses de l'éternité.

*

*

*

Ce respect ne fera jamais complet, & bien moins encore accompagné d'estime, si le Ministre d'Etat n'a pas un parfait désintéressement & ne s'abstient pas de se servir de tous les moyens également faciles & nombreux, qu'un homme en place peut employer pour s'enrichir. L'histoire des plus grands Royaumes, de même que celle des petits Etats, fournit de nombreux exemples, de Ministres qui ont terni pour toujours, par leur avarice & leur insatiableté, la réputation de grands Politiques, qu'on ne pouvoit pas leur refuser.

Il y a tel Ministre, qui ne ressemble pas mal à un poteau de péage, voulant recevoir de tous ceux qui le regardent; & tel Prince est pauvre comme un rat d'Eglise, accablé de dettes, pendant que ses Ministres s'enrichissent tous. (*)
Qui

(*) „ Si ceux qui sont les Maîtres, ne
„ s'appliquent à borner l'ambition de
„ leur Ministre, ils sont excusables,
„ si

Qui traiteroit d'une manière pratique la matière des corruptions & de l'acceptation des présens, mériterait un bonnet de Docteur en Politique. Je ne m'y arrêterai pas néanmoins actuellement ; Je me contenterai de faire en peu de mots ma sincère confession.

Jamais un Prince ne pourra se reposer avec une entière confiance, sur un Ministre qui n'a pas la conscience & les mains nettes de présens.

Les uns les attendent, d'autres les demandent. Il y en a qui ne reçoivent rien dans le pays, d'autres, qui ne pren-

„ si pendant leur puissance il désirent
 „ au-delà d'une juste récompense de
 „ leurs services. Il est naturel à l'hom-
 „ me de vouloir plus de gloire, plus
 „ de bonheur, plus de bien qu'il
 „ n'en a & bien souvent plus qu'il
 „ n'en mérite. “ *Mem. de Motte-*
ville T. I. p. 506.

prennent que des Sujets. Ils sont tous également trompeurs.

Ce n'est pas seulement de tems en tems qu'il faut être honnête-homme, mais dans toutes les occasions, pendant toute sa vie, & inviolablement.

Il ne peut y avoir de tentation assez forte, à laquelle un parfaitement honnête-homme ne puisse résister.

Je ne sçache pas d'excuse, qui puisse effacer la honte de ce vice.

Un Prince ne doit souffrir, sous aucun prétexte que ce puisse être, que ses Ministres recoivent des pensions d'autres Cours. (*)

Un

(*) „ Mr. Fouquet souhaitoit avec passion de lier une amitié particulière „ avec lui (Clarendon) & pour l'en „ convaincre, il le pria de sa part „ d'accepter une pension de dix mille „ pièces. Clarendon répondit: - „ qu'il avoit affaire à un Maître libé- „ ral, & qu'il n'étoit point d'hu- „ meur

Un Prince qui ne donne que de chétives pensions, & se plaît cependant à ce que ses Ministres fassent figure, sans se mettre en peine comment ils y suffiront,

„ meur à partager ses services, ni
„ pressé de se louer à d'autres. Le
„ Comte fit son rapport au Roi, qui
„ prit du tems pour y penser. Cla-
„ rendon l'entretint ensuite lui & son
„ frère, de l'offre qu'on lui avoit
„ faite, & qu'il avoit rejeté avec
„ beaucoup de dédain. Ils lui con-
„ seillèrent l'un & l'autre de prendre
„ toujours à bon compte. Mais
„ quoi, dit-il, Sire, voudriez-vous
„ bien être vendu? Charles lui ré-
„ pondit, qu'il étoit fort sûr, que
„ tout l'or du monde ne lui en feroit
„ pas courir le risque. Si cela est,
„ Sire, répondit le Comte, il faut
„ que votre Majesté me connoisse
„ mieux que je ne me connois moi-
„ même. Car j'apprehende, que si
„ je me jouois une fois aux pistoles
„ de France, leur éclat ne me tentât

ront, perd de vûes ses véritables intérêts. Ou il faut qu'ils s'endettent honteusement, ou qu'ils prennent des présens.

Il n'est pas possible qu'un Ministre refuse absolument tous les présens de simple honnêteté, ou de distinction. Mais ils ne doit pas recevoir ceux que lui font des personnes au-dessus de lui, sans que son Maître en soit informé & y

„ de la servir au préjudice de V. M.
 „ Il avertit sérieusement son Maître,
 „ des dangers qu'il courroit, s'il
 „ souffroit que les personnes qui l'ap-
 „ prochoient, devinssent Pensionnai-
 „ res des autres Princes; car on
 „ n'entretient de ces Pensionnaires,
 „ (continua-t-il) que pour altérer
 „ la pureté des conseils qu'on don-
 „ neroit à Votre Majesté & pour
 „ pénétrer par leur moyen ses secrets
 „ les plus importants. Que si Votre
 „ Majesté a là-dessus de la conniven-
 „ ce, la mode en viendra bien-tôt &
 „ on lui débauchera peu-à-peu sa Cour
 „ toute entière. “ *Hist. d'Angleterre*
par BURNET, T. I. P. I. p. 176.

y consente. Quoique je n'ignore pas qu'il y a des fourbes, qui se font donner, même par écrit, la permission d'accepter des présens, pour pouvoir en recevoir ailleurs sans décret dix fois autant.

Je ne vois pas qu'un Ministre parfaitement honnête-homme puisse accepter dans l'exercice de son emploi, des présens de civilité, soit de ses égaux, soit de ses inférieurs, quelque couleur qu'on voulût y donner. Mais quand il ne s'agit pas d'affaires qui ayent du rapport à sa Charge, & qu'il croit ne pouvoir pas refuser d'en recevoir, il est bon qu'il ferme la bouche aux Démon de la calomnie, en faisant un présent de la même valeur à celui qui lui en a fait un.

*

*

*

On est en droit de demander encore comme une qualité, ou du moins comme un ornement d'un Ministre-d'Etat, qu'il ait le don de s'exprimer & de s'énoncer d'une manière agréable, claire & précise dans ses discours & dans ses écrits. Rien n'est plus rare que de

trouver ces deux talens réunis. Un homme, qui a été employé de bonne heure au maniement des Affaires, chargé de Commissions & de Négociations, acquiert plus aisément la facilité de s'énoncer avec feu & d'une manière suivie, qu'un homme, qui n'a gueres travaillé que dans son cabinet. Le célèbre Vice-Chancelier de l'Empire, de la Maison de *Schoenborn*, depuis Evêque de Bamberg & Wurtzbourg, avoit le don particulier de répondre à un exposé de dix à vingt articles différens, avec une précision admirable & une éloquence ravissante, mais ce qu'il couchoit par écrit, étoit au dessous du médiocre. L'on dit au contraire, que le Baron de *Goertz*, Ministre favori de CHARLES XII. Roi de Suède, s'énonçant d'une manière sèche & peu agréable, qui ne répondoit ni à la vivacité, ni à la sagacité du Roi, s'arrêtoit quelquefois tout d'un coup en disant: Sire „ j'écrirai ce que j'avois à proposer “ & que la précision, la force & la clarté de ces mémoires, engageoient toujours le Monarque à se ranger de son avis.

Le

Le peu de compositions qu'on a encore de ce grand homme, sont marquées au coin d'un bon sens le plus parfait & d'un génie vraiment supérieur.

Pour parler aux Rois & aux Princes, il faut prendre un style extrêmement insinuant. C'est un devoir & ce doit être un devoir agréable, quand on a affaire à un Prince qui n'est pas tyran. Si nous qui leur sommes si inférieurs, aimons si fort, qu'ils nous parlent d'une façon gracieuse & douce, à combien plus forte raison convient-il de leur dire des choses souvent peu agréables en elles-mêmes, d'une manière qui les rendent aimables. Il y a plus d'un Ministre, d'ailleurs fort estimable, qui, s'il sçavoit mettre ce talent en œuvre, se feroit incomparablement mieux goûter, & s'affermiroit beaucoup plus encore dans la confiance du Prince qu'il mérite déjà. (*)

L'on

(*) - - - *Molles aditus & tempora nosce.*

VIRGIL.

L'on est au contraire tout aussi fondé à dire de plus d'une *Excellence* babillarde: „ Elle n'a que de la langue. “ Ce sont des gens dont l'ame paroît être affectée d'une diarrhée continuelle, rendant tout ce qu'elle prend sans l'avoir digéré, & qui n'engendre jamais des sucres bien préparés & nourrissans. Il y a des babillards dans toutes les Cours, sans en excepter même les mieux réglées. Leur fortune y est toujours en raison de la force ou de la foiblesse de l'esprit du Prince, ou de ceux qui sont revêtus des premiers emplois. L'un n'attrappe par son babil qu'un titre, l'autre une Charge & une petite pension, le troisième va plus loin & acquiert du crédit & de la considération. Mais s'il arrive que la volubilité de la langue d'un de ces personnages le conduise jusqu'au Ministère, il est à craindre qu'il n'embarque l'Etat & le fasse voguer à pleines voiles vers le Pays des belles Imaginations. *Agapitus*, homme d'une solide probité, entre au service d'un Maître en âge de discerner l'or du clinquant. Il travaille avec une assiduité qu'on

qu'on ne peut pas prétendre, avec une fidélité à toute épreuve & un désintéressement sans égal. Il rend dans l'espace de quelques années au Prince, à sa Maison & au Pays, des services si importants, qu'à-peine se trouve-t'il des gens, qui en aient rendus de pareils, dans le cours d'une longue carrière. Sa modestie, vertu des grandes ames, leur donne encore plus de prix & ses discours sont assaisonnés de douceur & de charité. Il fait beaucoup, mais il parle comme il pense, & toujours d'une manière sensée. Il connoît le monde & l'a vû autant que qui que ce soit, mais avec l'attention qu'y donne le sage. Il a toujours regardé les puérilités comme fort au dessous de son rang.

Ventofus devient son Collègue. La conversation de cet homme a quelque chose de fort agréable. Il prévient en sa faveur tous ceux qui le voyent pour la première fois; on ne se lasse pas de sa compagnie. Il parsème ses discours de contes amusans, de faillies spirituelles. Il anime si fort ses récits, qu'on
diroit

diroit qu'il a été présent à tous les événemens dont il parle. Ses actions sont accompagnées d'une légèreté sanguine, qui ne l'a pas abandonné encore dans un âge assez avancé. Il aime la compagnie & il n'est pas si sérieux, qu'il ne fasse quelquefois le Petit - Maître avec les Dames. La conversation roule-t-elle sur le Chapitre des Modes, il les connoît toutes. Parle-t-on de Peinture & de Tableaux, combien n'en a-t'il pas vû en Italie & en France? S'agit-il de Chevaux, il en connoît tous les défauts & toutes les qualités. Est il question de la Chasse, jamais personne ne fût plus grand Chasseur que lui. Juge-t-on de quelques ouvrages de l'Art, il en décide. S'entretient-on de Cuisine & de ragoûts, il n'y a pas de table où il n'ait mangé. Parle-t-on de Guerre, il dresse le plan de l'Ordre de bataille & montre au doigt les fautes que le Général a fait. *Ventosus*, en un mot, est le Catalogue universel de tout ce dont on ne veut savoir que les noms & les rubriques. Son gracieux Maître, qui traite souvent beaucoup de choses

ses à la légère & qui aime des compagnies amusantes, le fait Ministre d'Etat. Parvenu à ce Poste, il manie les affaires les plus sérieuses de son Ministère, avec la même légèreté avec laquelle il va se mettre à table. Il n'est pas plus intrigué lorsqu'une affaire de la dernière importance échoue par son étourderie, que lorsqu'il perd une partie au jeu. Il se rit en lui-même des nuits qu'*Agapitus* passe sans dormir, au service de l'Etat. Il n'a pas assez de solidité pour un Poste où le Ministre n'est pas seulement appelé à donner des ordres, mais à travailler lui-même. Or comme il n'est pas en état de remplir sa place par des réalités, il a recours aux moyens que mettent en œuvre tous les petits esprits; à la critique & à la censure de ce qu'il n'auroit pas scû faire, aux rapports & à la calomnie. On peut lui appliquer & à *Agapitus* ce que dit VOLTAIRE.

*Un Esprit foible est fourbe, mais
les grands politiques,
Ont le cœur généreux.*

Il noircit, mord, persécute & tourmente le pauvre *Agapitus* jusqu'à ce qu'il quitte & abandonne sa place à ce charlatan.

*

*

*

Le Ministre d'Etat doit avoir de la science, mais il n'est pas nécessaire qu'il soit Savant. S'il l'est c'est un ornement de plus pour lui & il n'en fera que plus capable d'être employé avec plus de succès. Il suffit qu'il ait une teinture générale des Sciences, mais il doit être parfaitement au fait des différentes parties, qui entrent essentiellement dans les Affaires de son Département.

D'autant plus que dans les grandes Cours les Départemens des Ministres sont réglés de façon, que chacun a la direction en chef d'une certaine branche capitale du Gouvernement de l'Etat.

Il faut par conséquent, que le Ministre, qui a le département de la Justice entende à fond la Jurisprudence,
ce

ce qui n'est pas essentiel à un Ministre destiné aux Ambassades. On a vû de très grands Ministres faire des merveilles dans le Cabinet, n'ayant que peu de science & peu de lecture, mais beaucoup de pénétration & de génie. D'autres, malgré cette profonde théorie, qui les auroit mis en état d'écrire pour la deffense de leur Prince comme CICE-
RON *pro Domo sua*, ne peuvent faire valoir leurs connoissances, qu'autant qu'un homme plus rompu qu'eux, aux Affaires d'Etat, les met en œuvre. On a des Ministres qui ne sçavent absolument rien, mais qui ont d'habiles Subalternes qui les secondent; L'on en voit aussi, qui couvrent leur ignorance par des décisions d'autorité, & d'autres enfin, qui pourroient le disputer aux pédants du premier ordre.

Il faut en général que le Ministre de route Cour, qui mérite le nom de Cour, ait une connoissance exacte de la Constitution de la Maison qu'il sert, du monde & du Système des Cours qui font le plus de figure dans le Sénat des Nations, ou du moins, pour me res-

T

ser-

ferrer encore davantage , des grandes Cours d'Allemagne. Il est nécessaire qu'il connoisse l'Allemagne telle qu'elle pouvoit être du tems qu'il suivoit à l'Université un Cours de Droit Public. J'entens par-là qu'il soit instruit de la totalité des principes Universels de la Politique d'Allemagne & des changemens que la suite des événemens y apporte. Il faut qu'il sçache les effets que produit & l'influence qu'a l'équilibre entre les Parties qui donnent principalement le ton , les Maximes des Cours dont la conduite est la plus décisive dans les Affaires politiques de l'Allemagne & de l'Empire. Il doit connoître , le plus exactement qu'il est possible, le caractère des personnes qui sont au timon des affaires dans les Cours, avec qui la Maison à laquelle il est attaché a le plus de liaison & qui sont depuis longtems amies ou ennemies. Sans cela, il court risque de faire mille bévûes, (*) il manque

(*) „ Quand on approfondit un peu
„ les ressorts qui préparèrent ce
„ grand

que les momens heureux, entame des affaires là où il ne le faudroit point & lors-

„ grand Evénement, (l'élevation de
„ Charles V. sur le trône Impérial)
„ on trouve, qu'il fût moins l'ou-
„ vrage de la sagesse de CHARLES-
„ QUINT, que de l'imprudence de
„ son rival FRANÇOIS I. qui pré-
„ férant un Favori à un sujet utile,
„ confia la Négociation la plus diffi-
„ cile de son Règne, à un homme
„ que sans imprudence on n'auroit
„ pas pû charger de la plus ai-
„ sée. *Bonnivet* avoit beaucoup d'es-
„ prit, mais peu de jugement; il par-
„ loit bien, mais il raisonnoit mal;
„ il souhaitoit passionnément la gloi-
„ re de son Maître, mais il étoit
„ trop inconsideré pour la procurer.
„ Son imprudence lui faisoit perdre
„ les amis, que son honnêteté lui
„ avoit acquis. Quoiqu'il connût
„ les intrigues de Cour, il ignoroit
„ tout-à-fait les détours de la Poli-
„ tique. Sa vanité l'empêchoit de

lorsqu'il conviendrait de les laisser reposer, ou il laisse dormir celles qu'il feroit

„ demander des Conseils & sa pré-
„ somption de profiter de ceux qu'on
„ lui offroit. Pour avoir le plaisir
„ de donner en Particulier généreux,
„ il se privoit de l'avantage de ré-
„ pandre à-propos en Ministre habi-
„ le. La lenteur Allemande & le
„ phlegme Espagnol déconcertoient
„ dans les affaires son génie ardent
„ & précipité. Il lui manqua tout-
„ à-fait la *connoissance des esprits qu'il*
„ *devoit manier, des intérêts qu'il de-*
„ *voit concilier, des manœuvres qu'il*
„ *devoit traverser.* *Bonnivet* n'étoit
„ qu'un Courtisan délié; & sa com-
„ mission auroit demandé, un Né-
„ gociateur parfait. “ *Histoire de*
l'Élévation de CHARLES-QUINT au
trône de l'Empire, par Mr. l'Abbé
Raynal. Dans l'Histoire de l'Acca-
demie Royale des Sciences & Belles Let-
tres de BERLIN, pour l'an 1752. p.
149. 150. Note du Tr.

seroit tems de mettre sur le tapis. Il rend méprisable sa Cour, dans le tems qu'il pourroit lui donner du relief & la faire respecter, & il fait valoir son autorité, lorsque ni le tems, ni les circonstances, ne lui permettent de la soutenir. Il fait prendre parti à son Prince, quand il lui conviendrait d'être neutre, ou il lui conseille la neutralité, lorsque son intérêt & son devoir voudroient qu'il se déclarât.

Ce sont-là tout autant de choses que les livres n'enseignent point & où le raisonnement seul ne conduit pas. Cette prudence, cette habileté, cette conduite ne s'acquiert que par l'expérience, que par les voyages & s'il est possible par des Négociations dans différentes Cours, par la fréquentation des Princes mêmes, ou de leurs Ministres, par une correspondance sûre & étendue, & par des rapports fidèles d'autres personnes envoyées dans les Cours étrangères.

* * *

Je ne ferai pas mention de l'extérieur, ou de la figure du Ministre d'Etat, quoiqu'elle entre souvent pour quelque chose dans le choix qu'on en fait. Le seul conseil qu'on puisse donner ici est celui qu'on pourroit donner à ceux qui n'ont épousé leurs femmes que pour leur beauté, sans s'être informé de leurs mauvaises qualités. C'est qu'il faut les garder telles qu'elles sont, & cela de Droit.

On doit faire cas de *l'Eloquence du Corps*, quand elle se trouve accompagnée de qualités réelles. Mais on ne doit jamais faire un homme Ministre d'Etat, parce qu'il a six pieds huit pouces de hauteur & quatre pieds de tour. La corpulence du Conseiller-Privé n'est comptée pour rien dans l'évaluation de son ame.

D'un autre côté, jamais un Prince ne devroit exclure un homme du Ministère, par la seule raison qu'il est borgne, ou bossu, qu'il a les jambes de travers, une grande bouche, ou une
figu-

figure peu revenante. Je ne fais cette remarque, si propre à faire rougir ceux qui sont dans le cas, que parce qu'on a des exemples, qui prouvent qu'elle n'est pas déplacée.

Il y a tel Prince qui fait d'un ignorant son Conseiller Privé, parce qu'il a une jolie femme. J'estime le Prince qui ne méprise pas la figure d'un Esope, dès qu'il sçait que ces dehors disgracieux couvrent une belle ame.

L'Empereur ayant remarqué à la Diète d'Élection de l'an 1658. (*) le Chancelier que l'Électeur Palatin y avoit amené, & qui étoit boiteux, dit à ce Prince: Hé! que faites-vous, mon Cousin, de ce Chancelier boiteux? Son Prédécesseur, répondit l'Électeur, m'a fait perdre le Haut-Palatinat, j'espère que celui-ci me le ramènera en clopissant.

* * *

C'est réellement un des secrets de l'Art de gouverner, que de ne pas

T 4

chan-

(*) MÜLLER *Annal. Sax.* p. 419.

changer le Ministère sans nécessité. Mais lorsqu'un homme, ou plusieurs se trouvent à la tête des affaires, il doivent être comme mariés à la Maison qu'ils servent. Il ne s'agit pas ici de changer tous les deux ou trois ans. Car pour qu'un homme soit tel qu'il seroit nécessaire qu'il fût dans ce Poste, il faut qu'il connoisse intimement la constitution, le fort & le foible de la Maison qui l'employe. L'on n'a pas besoin d'un Ministre qui ne soit bon qu'à donner des Ordres.

Or l'acquisition de cette connoissance exacte demande du tems & de l'application; mais aussi dans la suite le reste de l'ouvrage est-il à-moitié fait.

Un tel homme mérite d'être considéré & prisé comme le joyau de la Maison. (*)

C'est

(*) „ C'est depuis longtems, continua
„ le Maréchal (d'Huxelles) que l'Es-
„ pagne est en possession de changer
„ de système aussi souvent que de Mi-
„ nistres;

C'est ce qui fait qu'on trouve souvent dans des Cours médiocres & même dans de petites Cours, des Conseillers - Privés & des Directeurs de Chancellerie, qui bien qu'ils fussent en état de remplir avec honneur des places de Président dans les Conseils des plus grandes Cours, préfèrent de demeurer ce qu'ils sont, parce qu'on a pour eux les égards qu'ils méritent.

Mais il y a aussi des Cours, qui ont depuis long-tems la mauvaise réputation,

T 5

tion,

„ nistres ; & heureusement pour
„ ceux, qui en ce pays-là parvien-
„ nent à remplir cette place, ils peu-
„ vent, ce me semble, consulter ou-
„ vertement leurs intérêts aux dé-
„ pens même de ceux de la Monar-
„ chie, sans qu'on en paroisse offensé.
„ C'est au moins ce que j'ai vû pra-
„ tiquer étant à Utrecht, à la Prin-
„ cesse des Ursins : car pour avoir
„ une Souveraineté, elle accrocha
„ pendant plus d'un an la conclusion
„ de la paix avec l'Espagne. “ *Mem.
de Montgon. T. IV. p. 55.*

tion , de laisser bien - tôt les honnêtes-gens qui sont à leur service.

Ou le nouveau Chef aura un Système tout différent de celui de son Prédecesseur , ou s'il ne le rectifie pas à plusieurs égards, du moins y fera-t'il des changemens. S'il est entièrement étranger, il faudra qu'il commence par s'informer d'une infinité de choses, qui lui sont inconnues, & pendant ce tems-là son entêtement, ou son ignorance, feront cause de bien des bûevés & de bien des pertes.

Il est vrai que tout un Conseil ne meurt jamais à la fois, & qu'il y reste toujours des gens instruits & mieux au fait, que ne l'est le nouveau Chef. Mais jaloux, comme il l'est souvent, de son autorité & aspirant à la gloire d'avoir des mérites nouveaux, les consultera-t'il ! N'arrive-t'il pas pour l'ordinaire qu'on ne veut partager l'honneur avec qui que ce soit ? Aussi adore-t'on toujours plutôt le Soleil levant, & la nouveauté est-elle en possession de plaire davantage. Ceux qui pourroient, ou
qui

qui devroient parler, n'ont souvent, ni l'envie, ni courage de le faire.

L'un pensant à se faire bien venir du Ministre & à faire par-là sa fortune, plie sous son autorité & *opine du bonnet*, dans toutes les occasions, où il juge que cela pourra faire plaisir.

L'autre dit en lui-même: Je me suis tué de parler, & jamais on n'a daigné m'écouter, que le nouveau débarqué, en tête lui-même.

Le troisième croit de bonne-foi, que le Ministre en sçait plus long que lui & le suit en aveugle.

Le quatrième ne veut être d'abord que simple spectateur & voir, si le nouveau gouvernement se soutiendra. Il se tient par conséquent à l'écart, lorsqu'il s'agit de délibérations importantes.

Le cinquième est un meuble inutile. Il seroit plus propre à jouir d'une bonne Prébende, qu'aux Affaires. Content de tout, pourvû que sa pension

sion lui soit payée régulièrement & que les vignes n'aient pas manqué.

Le fixième clabaude beaucoup chez lui & ne raisonne pas mal, mais dès qu'il est au Conseil il lui prend un accès de taciturnité.

* * *

Les liaisons & la bonne intelligence qui règnent entre les Ministres, contribuent infiniment à l'expédition & aux succès des Affaires.

Mais il faut avouër que rien n'est plus triste pour le Prince & l'Etat, que lorsque les Ministres travaillent l'un contre l'autre, se trahissent mutuellement, ont des jalousies ouvertes ou secretes & se disputent la première place dans la faveur de leur Maître, ou lorsqu'ils s'envient réciproquement leur mérite, leurs talens, leurs qualités, leur biens & leur fortune, & qu'ils vont jusqu'à se calomnier les uns les autres.

* * *

Lorsque le Ministère est composé de plus d'une ou de deux personnes, il
est

est assez à souhaiter qu'il le soit de vieillards & de gens d'un moyen âge. Les vieillards ont une expérience plus variée & plus mûre & les jeunes gens plus de feu & d'activité pour le travail. Un Ministère dont tous les membres sont d'un âge avancé, ne travaille plus que par coutume. Des ouvrages, où il s'agiroit de faire des recherches, d'approfondir beaucoup, difficiles à entamer, & dont on ne vient à bout qu'en se donnant bien des peines, moisiroient entre leurs mains. Le trop de feu qu'ont les jeunes gens, fait souvent échouer bien des affaires.

L'on peut regarder comme une marque indubitable d'un mauvais Gouvernement, lorsqu'on ne pense point, ou très-peu, à former des Sujets propres à remplir avec honneur les premières Charges de l'Etat. Cela n'est pas d'une aussi grande conséquence dans les Conseils subalternes. L'on y avance par ancienneté & on trouve en général assez de sujets capables de remplacer les autres. Mais un homme pourroit faire très-bien comme Conseiller, qui figure-
roit

roit pitoyablement comme Ministre. Il se peut que quelqu'un ait cet *Esprit de détail* si utile, sans être en état de se former une idée complète de l'ensemble.

Rien ne prouve mieux au contraire combien un Prince est éclairé & combien ses Ministres sont zélés & soigneux, que lorsqu'ils savent faire un heureux choix, en préparant successivement aux affaires les plus importantes de l'Etat, de jeunes gens actifs & doués de grands talens; & qu'ils se donnent à eux-même le plaisir & la consolation, de voir dans la personne de leurs élèves, des successeurs de la capacité & de la fidélité desquels, ils peuvent concevoir les espérances les plus flatteuses. L'on raconte un trait de Mr. *de Lionne*, Ministre d'Etat en France, qui montre combien il pensoit noblement sur ce sujet. Mr. *de Pomponne* devoit être envoyé en Suède, le Ministre le chargea de dresser lui-même ses instructions, & il s'en acquitta avec tant d'habileté, que le Roi, qui les croyoit être l'ouvrage du Ministre, lui en fit compliment, en lui disant que pour le coup il s'étoit surpassé.

passé. Mr. de Lionne trop généreux pour profiter de l'erreur du Roi, lui répondit aussitôt, qu'il ne vouloit pas tromper Sa Majesté, que les instructions étoient de la composition de *Pomponne*. Bon, dit le Roi, c'est un homme dont nous pourrons nous servir un jour. Je suis charmé que vous me l'ayez fait connoître (*). Aussi cette circonstance ne contribua-t'elle pas peu à faire nommer Mr. de Pomponne Secrétaire d'Etat, après son retour de Suède.

Il y a à Berlin & dans quelques autres Cours systématiques des espèces de séminaires, où l'on forme aux affaires d'Etat de jeunes gens, sous le titre de *Conseillers de Légation*, qui apprennent à travailler dans le Cabinet comme Subalternes des Premiers Ministres, qu'on initie dans le Système de la Cour, qu'on charge d'abord d'exécuter, dans des Cours étrangères, des commissions d'une légère conséquence & successivement de plus importantes, jusqu'à ce qu'on leur

(*) Voy. ce qu'en disent *les Mémoires d'Arnaud T. III. p. 117.*

leur confie enfin les plus grandes Affaires en chef. Mais il y a plusieurs autres Cours où ils ne sont employés, pour la plûpart, que comme gazetters, & l'on y voit plus d'un heureux génie croupir dans l'obscurité, par une suite de l'ignorance, de la jalousie & de l'envie de ses Supérieurs, ou du Népôtisme qui règne à la Cour, jusqu'à ce qu'il atteigne un âge, où les Affaires sont plus de peine que de plaisir. Tellement que cet homme, qui auroit pû rendre à cette Cour les services les plus distingués & en être un de plus beaux ornemens, se voit réduit à la fin à jouir de la pension, qu'on veut bien lui laisser, sous le titre de grace & d'aumône.



DES
AFFAIRES
ET
DE LA MANIÈRE
DE LES TRAITER.

Nunquam ita quisquam bene subducta ra-
tione ad vitam fuit,
Quin res, ætas, usus semper aliquid ap-
portet, novi,
Aliquid moneat, ut illa, quæ te scire cre-
das, nescias,
Et quæ tibi putâris prima, in experiundo
repudies.

TERENT.



 Il est tout aussi peu possible de donner des règles universellement applicables & qui tendent en même tems parfaitement au but , sur la Manière de traiter les Affaires , que sur l'Art de gouverner en général. Le tout dépend de la constitution interne & externe des Cours, qui varie à l'infini.

Autant vaudroit-il enseigner à un aveugle le Cours des Astres , que de vouloir prescrire des Méthodes à une Cour, qui en gros n'a aucun système.

Il y auroit de l'impolitesse & de la témérité , à fatiguer par des raisonnemens, une Cour qui est gouvernée militairement.

Ce seroit enfouir des diamans dans le sable, que de prêcher la Loi, à une

Cour dont la plus grande partie des Officiers est marchandise de contrebande.

Il y a plusieurs Cours aussi, qui ne peuvent guères changer ni de Système, ni de Méthode, soit que le Prince qui parvient à la Régence soit éclairé, soit qu'il manque de talens & de lumières. Cela est vrai sur-tout des Cours Ecclésiastiques d'Allemagne.

* * *

Les Affaires, me disoit dernièrement un homme de probité & d'expérience, embarrassent ordinairement beaucoup moins, que ceux avec qui on doit les traiter. Mais comme je n'ai pas à écrire une *Logique d'Affaires* ou un Traité sur le Gouvernement des Etats, & que mes Réflexions n'embrassent proprement que ce qu'il y a de personnel, je m'y bornerai aussi uniquement dans le point dont il s'agit ici.

Scavoir mettre de l'ordre dans les choses, diriger avec sagesse & entretenir la Subordination dans le Ministère, c'est ce qui fait l'ame des Affaires.

*

*

*

Il faut absolument pour gouverner avec succès de grandes & même de médiocres Provinces, que l'on commette les Affaires de différente nature à des Conseils & à des Départemens différens. Les principaux sont, comme on le sçait, les Cours supérieures de Justice, le Conseil de Régence, quand il ne joint pas, comme cela a lieu dans plusieurs Pays, l'Administration de la Justice, à celle des Affaires générales, le Conseil Ecclésiastique & la Chambre des Finances.

La grande multiplication, je dirai presque la trop grande multiplication des Départemens, d'où naît la multiplication des Affaires, des Employés & des Papiers, doit son Origine à la Constitution Prussienne, à qui elle est devenue nécessaire, vû la grande ponctualité & la célérité extraordinaires avec laquelle tout s'y expédie. Mais aussi arrive-t'il que, par ce moyen, les actes & les écritures se multiplient à un tel point dans les Archives & les Régistratures, qu'il faudra, au bout de cinquante ans,

ou faire une revûe générale de tant de papiers qui seront devenus inutiles, où s'attendre à ce qu'il en soit du Régistrateur, comme de ce voyageur, à qui les maisons empêchoient de voir Paris.

Comme les Grands Princes ont l'honneur d'être imités par les petits, & qu'en conséquence de ce goût pour l'imitation, on a copié en mignature, dans plusieurs Cours d'Allemagne, les différens Corps de Troupes du Roi de Prusse, cette vanité s'est étendue jusque dans l'Etat Civil. Il y a de quoi se divertir quand on trouve dans un Calendrier d'Adresses, les différens Conseils & Départemens d'un Prince, qu'on pourroit parfaitement bien réunir dans la personne d'un Conseiller, d'un Baillif & du Receveur, ainsi que cela avoit lieu autrefois. Mais heureusement aussi, les Conseillers de la Régence, de la Cour, du Consistoire & de la Chambre, ne font-ils pour l'ordinaire qu'une seule & même personne. Autrefois l'on n'avoit dans les petites Cours, que de certains jours fixés pour les Affaires relatives aux finances, au-
jour-

jourd'hui l'on donne à cette session le nom formel de Chambre des Finances & ainsi des autres Départemens.

* * *

Il en doit être de la Constitution du Gouvernement Civil d'un Etat , comme d'un édifice qu'on élève. On a besoin de gens chargés de l'inspection en chef & en second, d'Artistes , d'Ouvriers ordinaires, de Journaliers, de Manœuvres, de chevaux & d'ânes pour le transport des matériaux.

* * *

C'est le Prince qui nomme le Directeur dans chaque Département & il est heureux, que son choix tombe sur un sujet qui remplisse dignement sa place. Mais il en est souvent de cela, comme de ce que disoit l'Empereur Maximilien : C'est qu'il pourroit bien créer cent Gentils-hommes en un jour, & ne pas faire un Artiste dans un siècle.

Il est d'une nécessité indispensable, que le Directeur ou le Président , entende à fond les Affaires qui font l'objet du

Conseil qu'il dirige & dans un degré assez éminent pour avoir l'œil sur tous & les éclairer de près. Mais il ne suffit pas qu'il se croie cette capacité, il faut que ceux du Pays & les Etrangers la lui reconnoissent.

Si ces règles sont applicables à tous les Départemens, il y en a quelques-uns sur-tout, où il importe en particulier extrêmement, que les talens de l'esprit se trouvent accompagnés des qualités du cœur. Un Président du Conseil Ecclésiastique, qui connoît parfaitement les défauts des Chevaux, leurs maladies & les remèdes qui y sont propres, & qui commenceroit à demander aux Pasteurs de la Campagne, des nouvelles des poulains de leurs Payfans, ou qui n'auroit rien de plus pressé que de s'informer des haras du Diocèse, figureroit bien-mieux sans doute dans les Ecuries du Prince, que dans son Consistoire. Un Directeur de la Chambre des finances intéressé & dur, fera passer avec la dernière facilité, son Maître dans l'esprit des Etrangers, pour un
Ty-

Tyran & un Prince sans sentimens. Un Juge qui fait pancher la justice du côté du plus beau présent, fait verser sur un Pays , des larmes qui causent plus de ravages, que des lavasses.

* * *

Il faut que le Président ou le Directeur d'un Conseil entende l'art difficile de commander & sçache le réduire sagement en pratique. Il doit avoir le don de contenir dans le respect & de s'attacher par le cœur, des personnes de caractères souvent si différens, de leur assigner à chacun l'ouvrage qu'il est obligé de faire , ou pour lequel il a le plus d'inclination & de capacité ; de maintenir la discipline, l'ordre, l'assiduité & la subordination dans le Conseil & parmi les subalternes. Il faut qu'il soit assez humain, pour reprendre & corriger avec douceur des foiblesses & des défauts, mais qu'il ait en même tems aussi assez de fermeté, pour poursuivre d'un œil d'indignation & avec l'impartialité d'un Juge des fourberies, des méchancetés & des infidélités. Il

est essentiel que ses Collègues reconnoissent en lui leur protecteur, leur avocat, leur ami & leur père, un homme intéressé à leur bien-être, disposé à produire & à faire valoir leurs travaux & leurs mérites; Mais s'il a véritablement à cœur le respect dû à son caractère, qu'il s'abstienne de tout ce qui se nomme familiarité; car il est bien difficile qu'après avoir vécu la veille en camarade, on donne des ordres le lendemain, & beaucoup moins encore, lorsqu'on auroit partagé un gain illégitime, concerté ou fait quelque tour & que le Président se trouveroit dans le cas d'observer cette règle: Gardez le silence & je me tairai à mon tour, ou que le Conseiller lui pourroit chuchoter à l'oreille: qu'il ne tiendrait aussi qu'à lui de le perdre.

Il n'est jamais plus-aisé de commander & d'être obéi plus certainement, plus ponctuellement & avec plus de plaisir, que lorsque l'on est aimé, & qu'il règne entre le Chef & ses Collègues une véritable union, fondée & entretenue par une estime réciproque. Le soldat qui a con-

cu

çu une idée avantageuse de son Général, & qui est persuadé de sa prévoyance, de sa sagesse & de son expérience, se bat avec un double courage & est beaucoup plus sûr de la victoire, que lorsqu'il ne se rend au champ de bataille que par contrainte & la défiance dans l'ame.

*

*

*

Quand les Conseils du Pays s'assemblent & se tiennent dans la Résidence, il convient que les Présidens & les Directeurs aient entrée & voix dans le Conseil-Privé, du moins lorsqu'il s'agit des Affaires de leurs Départemens & dans de certains tems. Quand les Conseils ne communiquent avec le Ministère que par écrit, il reste toujours bien des choses que les éclaircissmens, que donneroit de bouche le Directeur qui se trouveroit présent, achéveroiént de mettre dans le plus grand jour, & qu'il est cependant de la dernière importance de sçavoir, pour être bien au fait de ce qui se passe dans l'intérieur des Départemens : Car ce n'est pas assez

sez qu'on travaille & qu'on ne discontinue point de travailler, il se glisse peu-à-peu dans un Conseil, des abus, des négligences, des fausses maximes & des manœuvres, qui ne sont ni connues, ni reprises, quand le Conseil & son Chef sont si fort séparés du Ministère, qu'on ne se communique rien, à moins qu'on y soit forcé & que l'ordre l'exige.

*

*

*

Il est vrai, que les Présidens des Conseils supérieurs, de la plûpart des Etats moyens de l'Allemagne, sont en même tems Ministres, & qu'il paroît que de cette manière, on a paré à l'inconvénient dont je parle. Mais dirai-je trop, ou aurai-je raison, si j'avance, qu'il en résulte un plus grand encore, c'est que ce Ministre d'Etat ne se trouvera plus, ou très-rarement dans le Conseil dont il est Chef. Du moins est-il incontestable, que s'il doit travailler en même tems comme Ministre, il ne pourra pas satisfaire à tous ses devoirs comme Directeur; si ce n'est que sa Présidence ne fût plus qu'un titre d'honneur & qu'on

qu'on lui substituât un homme, qui ayant la même capacité & la même autorité que lui, feroit toutes les fonctions de Directeur, ainsi qu'on voit dans les Régences & dans les Chambres des Finances, des Vice-Présidens & Vice-Directeurs.

* *

Qu'il y ait un Président, ou qu'il n'y en ait point, il doit y avoir au moins dans chaque Conseil, un homme, qui y soit considéré comme le Prince régnant.

Les uns y parviennent par une élévation & une force d'esprit, qui laissent les autres fort au dessous & d'eux qui répandent de la lumière & de la clarté sur tous les sujets qu'ils manient. (*)

D'au-

(*) „ Il y a une étoile & une espèce
„ d'ascendant, qui se fait reconnoître
„ en quelques personnes & qui les
„ fait régner sur les esprits les plus indépendans & dans les Républiques
„ les plus libres. *Nouv. Relat. de Venise T. I. p. 233.*

D'autres prennent cet ascendant par la longue expérience qu'ils ont acquise dans les Affaires de leur Département, & d'autres par des brutalités & des grossièretés, auxquelles un homme d'honneur se fait une peine de s'exposer.

*

*

*

Celui qui préside & qui dirige, marque l'ordre des Affaires, les distribue à ceux qui doivent y travailler & a soin qu'elles avancent, s'expédient & se finissent. Il peut donner à tous ces différents égards, des preuves de son sçavoir faire, & s'il se montre également capable & vigilant, il passera à juste titre pour Maître.

Il faut plus de prudence & de délicatesse de conscience pour observer l'*Ordre* dans les Affaires, qu'on ne paroît y en apporter dans la plûpart des Conseils & des Ministères d'Etat. L'on reçoit ordinairement dans les Conseils toutes les affaires qu'on y porte; mais aussi entend-on dire ordinairement au bout de quelque tems; L'affaire pend à la Régence, à la chambre des Finances.

ces &c. Oui elle y pend & si-bien qu'elle y pourrit souvent avant que d'en sortir.

*

*

*

Le désordre est occasionné tantôt par une mauvaise Méthode, & tantôt par des principes peu équitables.

Je dis par la Méthode: Je connois une Chambre des Finances, qui est systématiquement dérangée & qui demeurera sans ordre, aussi longtems qu'on ne réformera pas ceux qui la composent & la méthode qu'on y suit. Je ne sçai pas si elle a un Directeur, mais si elle en a un, il faut ou qu'il soit un ignorant, ou qu'il n'ait aucune autorité. Des huit ou dix Perruques qui forment ce Conseil, il n'y en a point qui ait un certain département fixe, mais ils se partagent les actes à leur fantaisie. Celui qui a fait aujourd'hui le rapport dans les Affaires qui concernent les Forêts, fera demain celui qui a pour objet les Bergeries, & celui qui est le mieux au fait de l'œconomie Rustique, voudra revoir les Comptes, chacun d'eux entend les affaires du Pays aussi-bien que

que son Collègue, & tous ensemble n'entendent rien au total. Aucun d'eux ne feroit en état de remplir une des branches capitales des finances. S'ils donnent des conseils, c'est en suivant la routine, s'ils calculent, c'est encore de même, s'ils font des dettes & ne payent pas, c'est par routine & enfin le Prince & le pays se trouvent ruinés par cette routine.

*

*

*

Les oppositions mettront peut-être la chose dans un plus grand jour: Voici comme on pense & comme on agit à-peu-près dans un Conseil, où l'on suit ces principes.

Que celui à qui il importe que son affaire soit terminée pousse lui-même à la roue.

Il faut tâcher de se débarrasser des sollicitateurs importuns par de bonnes & de mauvaises paroles.

Il faut pouvoir s'entendre dire des sottises & des impertinences, sans rien faire

faire de plus que ce qu' on auroit fait sans cela.

Il faut charger le Président, le Conseil, les Secrétaires ou même les Conseils supérieurs, de la cause du retard. Cette affaire est entamée depuis bien des années, il importe peu qu' elle se finisse un an plutôt ou plus tard.

Le Prince n'en retire aucun avantage, il n'y a rien qui presse.

Nous n'avons pas de droit de reste dans cette affaire, il ne faut pas se précipiter.

Nous pouvons forcer la chose; nous pouvons attendre, peu nous importe qu' on parle mal de nous, qu' on s'en plaigne aux Tribunaux de l'Empire, il n'y a pas de mal que l'affaire dorme, il sera toujours tems de la terminer.

Cette affaire tient à des Principes, auxquels nous n'aimons pas de toucher, le contraire desquels nous avons soutenu, ou que nous pourrions soutenir encore laissons - la reposer.

Il seroit effectivement bon que cette Affaire se terminât, mais qui est-ce qui la finira? C'est un ouvrage épouvantable. Chacun fournit son excuse; on en parle dix fois, & personne n'y touche. (*)

*

*

*

J'ai déjà fait quelques réflexions sur la distribution des Occupations, dans le Traité précédent. J'y renvoye le Lecteur.

Dans la plûpart des Conseils on assigne à chacun des membres qui les composent, un Département particulier, & on doit y faire beaucoup d'attention dans la distribution des choses qui seront traitées. Quoiqu'on ne puisse pas lier entièrement les mains au Chef, dans de certaines circonstances & pour des raisons qui concernent la personne du Rapporteur.

Mais

(*) *Inutili cunctatione agendi tempora deliberando consumunt & dies rerum verbis terunt.* TACITUS.

Mais du reste il faut s'en tenir fermement à cette règle : „ Chaque sorte „ d'Affaires doit être affectée à une même personne qu'on en chargera tous „ jours, parce qu'elle y est la plus propre. “ Sans cela il arrivera que l'ouvrage sera mal fait & que le désordre se mettra dans les affaires, parce qu'on ne peut exiger de personne, qu'il entende également bien toutes les matières qui font l'objet des délibérations d'un Conseil & qu'il ait une expérience égale en tout. Ces gens qui sçavent tout, qui s'offrent à tout faire, sont très-souvent des trompeurs, des fanfarons, & pour en juger le plus charitablement, des sujets sur qui l'on ne peut faire aucun fond.

* * *

Cela étant, on réduiroit les Départemens du Conseil-Privé à celui des affaires générales, de celles qui concernent plus particulièrement l'intérieur de l'Etat, de la Justice & de tout ce qui y a du rapport, à celui des finances, & des Affaires étrangères.

* *

Il faut de toute nécessité , pour le Gouvernement du Pays , d'abord un homme , qui soit en état de donner tous ses soins au Département le plus important , qui soit extrêmement au fait de la Constitution de l'Etat & qu'on puisse considérer comme le Jurisconsulte de la Maison , capable de défendre les Droits du Prince en général, d'être employé dans les Différends & les Conférences avec les Voisins , avec les Etats du Pays , & la Noblesse médiate ou immédiate, qui y est enclavée ; propre à conduire les Affaires qui se portent aux Tribunaux de l'Empire , à la Diète , & aux Assemblées des Cercles & en général toutes celles qui sont du ressort du Droit Public.

Si les Affaires relatives aux Fiefs ne sont pas bien nombreuses , il pourroit encore en être chargé , mais s'il en est autrement , on pourroit confier ce soin à quelqu'autre.

Les

Les Affaires de l'intérieur de l'Etat fourniroient suffisamment d'occupations à un troisième. Il seroit proprement le Garde des Loix & des Ordonnances du Pays , & on lui remettroit le soin de ce qui concerne les Bornes des territoires les Commissions dans le Pays même, les intérêts des Gens en Charge & des Communautés , les Affaires de Jurisdiction entre les différentes Cours inférieures &c. &c.

Les Droits de Régale du Souverain, se trouvent mêlés dans tout cela. On établit dans plusieurs endroits, pour y veiller, un Procureur particulier de la Chambre, un Fiscal du Pays, un Avocat du Prince, (*Advocatus Principis*) ou tel autre titre qu'on veuille lui donner. Son Emploi embrasse quelquefois plus & quelquefois moins, que je n'indique ici.

Un autre pourroit être chargé, de tout ce qui entre dans la haute & basse Police, du moins autant que la Régence peut s'en occuper; de ce qui concerne les Postes, la Monnoye, les Grands

Chemins, la Chasse & les Forêts, quant aux Droits qui y sont attachés, les Péages, la Navigation, les Maisons de Charité &c.

Enfin l'on pourroit encore confier à une ou deux personnes, les procès entre les particuliers & les Affaires courantes.

*

*

*

Dans le Conseil Ecclésiastique ou le Consistoire, l'on chargeroit l'un des membres des Bâtimens, des Revenus & des biens des Eglises & des Ecôles, & de tout ce qui a du rapport à l'économique.

L'autre s'occuperoit de toutes les affaires relatives aux Maisons de Charité, de Correction, aux Hôpitaux, aux fondations pieuses & autres établissemens de cette nature.

Le troisième veilleroit aux Droits de tous ces Corps contre les prétensions des gens du Pays & des Etrangers.

Ce seroit au quatrième & au cinquième, de travailler aux procès des particuliers pendans au Consistoire & à ceux

ceux que le Consistoire lui-même peut avoir.

Personne ne peut être plus naturellement chargé de ce qui a du rapport à la Doctrine , à la conduite & aux mœurs des Ministres de la Religion, que les Assesseurs Ecclésiastiques. S'ils sont eux-mêmes de fidèles serviteurs de JESUS - CHRIST, & véritablement intéressés à l'avancement de son Règne, ils se feront un devoir de travailler avec zèle & avec plaisir , à donner à l'Eglise de bons Pasteurs, à rendre florissantes les Eglises , les Académies & les Ecôles & à procurer à la vérité toute la sûreté, la liberté & la protection, qui pourront la mettre à l'abri des insultes du Démon blanc & noir.

*

*

*

Il me semble qu'il devroit y avoir d'abord dans la Chambre des finances d'un Grand Etat, ou même d'un médiocre, un Directeur , qui eût continuellement présent à son esprit & devant ses yeux un plan complet, qui connût toutes les forces & les productions

du Pays, qui éclairât de près tous ceux qui travaillent sous lui, encourageât leur fidélité & leur assiduité, & sçut maintenir dans le Conseil l'ordre & la droiture; qui eût la capacité & des lumières suffisantes pour trouver & mettre en œuvre des moyens d'améliorer un Pays; qui fût aimé de ses Collègues, soutenu du Prince, craint des faiseurs de projets & des fourbes, honoré des sujets, & estimé comme il le mérite.

Je sçai bien que la plûpart de nos Princes d'Allemagne n'ont pas besoin de *Colberts*, pour Ministres des finances. Cela peut se faire à moins de frais & aussi-bien, graces à la liberté Germanique, n'y a-t'il plus beaucoup à prendre chez la plûpart des Sujets. Mais je me fais fort de prouver, qu'il n'y a point de Pays, si petit qu'il soit, où après avoir tout bien examiné, on ne trouvât le moyen de faire des améliorations légitimes & lucratives. En les appelant lucratives, j'entens par-là des améliorations, qui mettent le sujet en état de gagner davantage en l'occupant &

& de le faire mieux subsister. Un Prince qui posséderoit un homme, qui auroit ce talent, auroit raison d'en faire autant de cas que d'une Mine fort riche.

La Maison de Hesse-Cassel a le bonheur de s'être attaché un Serviteur de ce mérite. C'est Monsieur le Conseiller-Privé *Waitz*, qui joint à une grande modestie, compagne inséparable du vrai mérite, & au caractère le plus humain, une si grande connoissance de toutes les parties qu'embrasse la science des finances, & même des secrets du Cabinet de la Nature, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on est en droit de le nommer à tous égards *le frère de la Nature*. Je n'ai pas vû le *Weissen Stein* près de Cassel, mais j'ai vû quelque chose de plus digne de mon attention, j'ai vû dans la personne de cet incomparable Ministre, un homme qui a trouvé, à la lettre, *la Pierre Philosophale*. Qui-conque est instruit d'une certaine particularité concernant l'importante Saline de *Naubheim*, trouvera cette expression conforme à la vérité. C'est faire l'élo-

ge du Maître qui a sçu si bien apprécier un aussi digne serviteur & celui du Ministre, que de dire, que Sa Majesté Prussienne l'a prié deux fois de se rendre à Berlin, pour entendre ses avis sur des questions particulières, & que Monsieur le Maréchal de BROGLIO, ce Héros aussi grand par ses qualités personnelles, que par le rang éminent qu'il tient aujourd'hui, lui a rendu, en quittant Cassel, ce témoignage, que la circonstance où il fut prononcé rend si glorieux : sçavoir „ Que si le Roi avoit deux Financiers tels que lui, la France seroit „ sur un tout autre pied qu'elle n'est. “

L'estime la mieux fondée, ne me permet pas de me refuser au plaisir de citer encore l'exemple d'un Ministre respectable à bien des égards, qui a sçu réunir le plus heureusement tous ces principes dans l'exercice de son Emploi, & dont le nom se prononcera par les descendans du Prince qu'il sert, avec autant de reconnoissance que ce dernier, grand connoisseur du vrai mérite, a trouvé de plaisir à le récompenser

fer par la plus parfaite confiance dont il l'honore & par des bienfaits réels. C'est de Monsieur de *Zerbst*, Premier Conseiller-Privé, Président de la Régence & du Conseil Ecclésiastique du Prince de *Waldeck*, dont je veux parler. Il trouva, lorsqu'il prit possession de l'Intendance du Comté de Pymont, qu'il rendoit environ quatre mille florins. La sagacité avec laquelle il trouva le moyen de multiplier les productions du Pays, l'établissement qu'il fit d'une Saline, le soin qu'il eût de fonder une Verrerie auprès de la fontaine des fameuses Eaux Minérales, d'en faciliter & d'en augmenter l'exportation, grossirent bientôt ces revenus à un tel point, qu'il vont aujourd'hui, ainsi que me l'a assuré une personne digne de foi, au-de-là de vingt-quatre mille florins. Et ce qui fait le mérite de tout cela, c'est que bien-loin que les Sujets en aient souffert, ils y ont profité & le Pays a gagné de nouveaux habitans, qui attirés par l'espérance du gain qu'ils pouvoient y faire, s'y sont venus établir.

Il y

*

*

*

Il y a une grande différence entre un simple Receveur & un Financier. Il ne faut au premier que de l'ordre & de la fidélité, mais le second doit avoir une connoissance profonde & systématique de la partie œconomique de l'Etat, pour l'appliquer convenablement aux cas particuliers, qui se présentent dans le Pays. Il y a bien peu de Cours en Allemagne, où l'on trouve des Sujets dignes d'être nommés Financiers. Ou ce sont des gascons, des impudens, qui voyent de sang froid le sujet mourir de faim, pourvû que le Prince amasse ou ait de quoi prodiguer, ou ce sont de simples teneurs de compte, satisfaits pourvû que ceux qu'ils dressent soient justes, qu'il rentre autant une année que l'autre, qu'il n'y ait point d'article dans les recettes qui vienne à manquer & point d'arrérages. L'emploi & la multiplication des productions du Pays, l'art d'encourager l'industrie & le travail des sujets, l'habileté à procurer de l'ouvrage à quiconque veut s'occuper, de for-

de sorte qu'il n'y ait pas même d'impotens & d'enfans désœuvrés, sont tout autant de mystères pour eux.

*

*

*

Le premier après le Chef, prudent & expérimenté, comme nous l'avons supposé, doit donc être un homme, qu'on puisse charger particulièrement & principalement de tout ce qui a rapport aux recettes, non pour administrer la caisse même, ce qui doit faire l'occupation d'autres Subalternes, mais pour avoir continuellement l'œil sur tous les articles variables ou fixes, qui font partie des recettes, pour en observer l'augmentation ou la diminution, pour examiner tout; pour remonter aux causes des diminutions & pour proposer, ou mettre en délibération dans le Conseil, tout ce qui a rapport aux revenus & qui mérite quelque attention particulière.

Quelqu'autre Membre de la Chambre des finances, pourroit se charger des débours & du soin de tenir les Comptes.

Il faudroit donner la troisième place à un homme, qui entendroit parfaitement, s'il est possible, l'œconomie rurale, dans ses branches les plus étendues & les plus utiles.

On chargeroit un troisième Conseiller de ce qui concerne les productions particulières du Pays, celles des Forêts, des Mines, des Salines, des Forges &c. & il trouveroit de quoi s'occuper suffisamment en donnant ses soins à cette partie & en faisant les rapports qu'elle exigeroit. Dans des provinces moins étendues, il pourroit prendre encore le département des Manufactures & des Fabriques.

Il seroit bon d'établir dans des Etats considérables, un homme qui fût chargé des Intérêts de la Cour, & des besoins généraux du Pays autant qu'ils sont du ressort de la Chambre des finances.

Rien ne seroit plus conforme à l'équité, que si les Cours fort endettées, nommoient un homme, qui fût Médiateur entre le Prince & ses Créanciers

ciers & qui fit les fonctions de tuteur des derniers.

Les Affaires qui se présentent tous les jours feroient l'objet de l'occupation d'un ou de deux autres Conseillers. Malgré toutes ces occupations particulières, il n'y auroit aucun des Membres de ce Conseil, qui ne trouvât encore du tems de reste, pour les travaux de tout le Corps, pour les Commissions & les voyages qu'il auroit à faire dans le Pays, & même pour son délassement & ses plaisirs.

* * *

Comme je n'entends point le métier de la Guerre, je me dispense de juger des Affaires qui doivent occuper le Conseil de Guerre établi dans la plupart des Cours.

* * *

Mais il ne suffit pas de distribuer les Occupations d'une manière conforme aux lumières & aux talens de ceux qu'on en charge, il est tout aussi important

portant de faire attention à leur goût & à leur penchant. Car il est incontestable, qu'on fait le double plus d'ouvrage, lorsqu'on travaille avec plaisir & il est d'expérience, qu'un Conseil travaillera avec plus d'ordre, de tranquillité & de fruit, n'étant composé que de peu de membres, supposé cependant qu'ils soient tous gens d'élite & que le Chef sçache assigner à chacun l'occupation où il excelle & qu'il aime le plus.

* *

Le zèle avec lequel les Affaires s'expédient dans un Corps, en fait l'éloge. Je commencerai encore par la personne du Chef. Un homme naturellement phlegmatique, ou un vieillard cassé placé à la tête des Affaires, laissera aller volontiers les choses comme elles pourront. Il en fera comme d'une famille, où père & mère ne peuvent plus agir, les enfans & les domestiques font ce qu'ils veulent. Cette seule raison, que l'expérience n'a que trop-souvent justifiée, devrait engager les Princes, à ne plus laisser la Direction d'un Conseil, à un

à un homme fort avancé en âge. On peut garder les vieillards dans le Ministère & les combler de distinctions & de faveurs ; mais si quelqu'un de ces bonnes gens , ne se rendoit pas assez justice de lui-même, le Prince seroit fort en droit de lui dire à l'oreille : *Jam satis pugnatum est.*

Par la raison opposée, on ne devroit gueres confier la direction d'un Conseil à qui que ce soit , avant l'âge de quarante ans , quelque honnête-homme, capable & laborieux qu'il fût au reste. Car s'il n'est pas extraordinairement posé, ou s'il n'a pas appris lui-même de très-bonne heure à plier sous le joug des Affaires, à obéir & à endurer, il voudra faire marcher ses Collègues grand train , il passera légèrement sur les Affaires, commencera beaucoup & ne finira rien, la lenteur l'enuyera & tout en s'ennuyant, il fera avec toute sa prudence , les plus lourdes fautes.

Pour ne pas blesser l'équité, il faut garder toujours un juste milieu. Il y a des génies qui n'ont pas besoin d'é-

Y

pe-

peron; pleins de feu, de zèle & de courage, ils ne sont pas comme bien d'autres, qui veulent être continuellement pressés & éguillonnés. Ils ont les uns & les autres leur bon & leur mauvais côté. Les premiers travaillent beaucoup, mais leur ouvrage s'en ressent, il y manque toujours la dernière main. Ce sont des ébauches où l'on remarque bien des coups de pinceau hardis, & une imagination vive; on voit ce que cela auroit dû être, & ce que ce n'est pas. Les seconds ressemblent souvent à ces poules, qui couvent trop longtems leurs œufs & oublient de se lever. Le tempéramment entre pour beaucoup dans leur façon de s'y prendre. Il est désagréable de voir qu'un homme, qui pourroit tout bien faire, ne le fasse qu'à-demi, par légèreté ou parce qu'il a la vanité de vouloir passer pour être un ouvrier expéditif. Ce défaut peut néanmoins se corriger; on n'a qu'à lui rendre ce qu'il a composé, pour le repasser, & il sera tel qu'on l'auroit souhaité d'abord. Il est bien vrai qu'il ne fera pas volontiers cette révision;

on ; les premières idées lui ont plu, mais ayant de l'esprit & voyant qu'il n'est pas moyen de faire autrement, il retouche sa composition & la rend très bonne.

Les Ouvriers lents ou paresseux demandent d'être traités tantôt doucement & tantôt avec vigueur. Il y en a à qui tout travail coûte, qui se défiant d'eux mêmes, se donnent d'autant plus de peine & n'en réussissent que mieux. Il n'est question que d'avoir un peu de patience & de les avertir amicalement; car dès-qu'ils veulent se presser, ils perdent haleine & ne peuvent plus avancer. Il faut les laisser aller leur petit pas. Mais pour ce qui est de Messieurs les paresseux, qui gagnent leur pain en ne rien faisant; qui ne pensent qu'à charger sur les épaules d'autrui, des fardeaux, qu'ils ne touchent pas même du bout du doigt, qui critiquent tout, sans penser à faire mieux, qui font une quantité de plaintes fondées, mais sans travailler eux-mêmes à y remédier, passant leur tems à faire des visites, à se promener, ou à s'occuper de bagatelles; qui ran-

gent leur maison, mais qui laissent ronger par la poussière, les papiers du Prince, ceux de sa Maison, & des pauvres sujets qui demandent justice à cor & à cri, pour ce qui est, dis-je, de ces Messieurs, il faut agir de force avec eux & leur faire sentir tout le poids de l'autorité de Président. Car, dit l'Ecriture „ celui qui connoît la volonté du „ Maître & qui ne la fait pas, mérite de „ recevoir plus de coups.

* *

Ce n'est pas assez de travailler beaucoup & avec assiduité. Il y a tel homme qui est infatigable & qui ne fait que de l'ouvrage estropié, pendant qu'un autre qui se donne de certaines aïssances, qui ne travaille que quelques heures, lorsqu'il se sent bien disposé, ne fait que de bonnes productions. Il n'y a presque chez le premier, que la machine qui travaille, c'est l'esprit qui travaille chez le second. Il est impossible de s'occuper toute l'année, du matin au soir, sans rien perdre des forces de son esprit &

& j'avoue que je n'ai pas une aussi grande idée qu'on en a ordinairement, de ces hommes dont on vante si fort l'extrême assiduité. Je veux bien que lorsqu'il n'est question que d'affaires ordinaires, qui ne demandent pour être expédiées, qu'une connoissance superficielle du Droit, une certaine routine, on puisse travailler à peu-près un jour comme l'autre, mais je défie qu'il en soit de même, quand il s'agit d'Affaires d'un ordre supérieur, à moins qu'un homme n'eût une ame d'une trempe extrêmement forte. Mais aussi courroit-il risque d'être plutôt usé qu'un autre & d'être obligé de cesser de travailler à l'âge, auquel d'autres ne font que commencer, ou du moins auquel ils sont dans toute leur vigueur.

* * *

Je ne passerai pas sous silence un autre artifice que des Ministres paresseux ou foibles, mettent en œuvre avec plus ou moins de succès. L'homme le plus habile est souvent le plus paresseux. Son honneur & ses aises lui tiennent

également à cœur. Il ne voit qu'avec peine qu'on l'exclue des plus grandes affaires, qu'un autre en ait la gloire & souvent l'avantage & cependant ne voudroit-il pas travailler plus, ni même autant que d'autres. Que fait-il? Pour satisfaire son ambition & sa paresse, il se charge de tout ce qui a l'apparence de pouvoir être traîné en longueur. Entre-t'on dans son cabinet, on est tout effrayé à la vûe du tas épouvantable d'Actes dont il est entourré & qui portent tous des rubriques de conséquence. Si au bout d'un tems raisonnablement long, on lui demande des nouvelles des progrès de son ouvrage, il ne manque pas de répondre: Que cela ne s'expédie pas si vite, qu'il faut lire beaucoup & que cela demande du tems. Pense-t'on à lui donner quelque petite occupation, il s'en deffend, en alléguant aussi-tôt pour excuse: que cela le détourneroit des travaux les plus importants dont il est chargé. L'en dispense-t'on, il n'en travaille pas davantage, mais il fait attendre le Conseil, d'un mois & d'une année à une autre, jusqu'à ce qu'on

qu'on lui reprenne les Actes. Alors il croit avoir trouvé un prétexte de ne pas faire voir l'ouvrage qu'il a déjà fait, parce , dit-il qu'il n'est pas d'humeur d'avoir travaillé pour un autre. Arrive-t'il qu'on persiste à vouloir qu'il expédie la petite affaire qu'on lui commet, elle lui fournit pour toujours une excuse : on m'a , dit-il , accablé de tant d'autres ouvrages, qu'il ne m'a jamais été possible de m'occuper du plus important. Ce sont des gens qui aspirent à la gloire de passer pour laborieux, pour porter la moitié du faix du gouvernement & qui passent quelquefois en effet, pour tels dans l'esprit des ignorans , mais qui au fond mangent un pain de paresse & d'iniquité.

Les autres, dont nous devons encore parler ici, sont ces gens foibles, à qui toute espèce de travail coûte infiniment & qui cependant veulent trancher de l'homme laborieux, actif & dont on ne peut pas se passer. Aussi ne sont-ils pas oisifs, quoiqu'il vaudroit mieux souvent qu'ils ne travaillassent point. Ils

travaillent, & ils ne le laissent pas ignorer; ils veulent qu'on sçache combien ils sont diligens & la peine qu'ils ont. Ils s'enferment à la clef, & cela à double tour, dans leur cabinet. Ils font une déffense générale dans la maison, de venir leur annoncer qui que ce soit, car ils ne sont pas visibles, ils font dire au Conseil qu'ils n'y assisteront pas, à cause de l'ouvrage, dont on sçait bien, qu'ils sont chargés. Ils viennent se mettre à table & vont se coucher une heure plus tard que les autres. Femme, enfans, cousins & cousines, tous leur font compliment sur leur assiduité. Le Médecin de la Maison les menace des vapeurs; le Valet de Chancellerie prône dans toute la Résidence, que jamais il n'y eût de gens aussi laborieux qu'eux. Tout cet appareil & ce travail qu'enfante - t'il enfin? Une paperaffe, dont le style pesant, boursoufflé & fatigant témoigne des peines qu'a eu son auteur à en accoucher. Si cet homme a cependant le bonheur d'avoir un Chef ou un Prince, qui n'estime pas un ouvrage par sa valeur réelle, mais
par

par le tems qu'il a coûté & les grimaces dont il a été accompagné, il ne manquera pas d'être loué comme un homme profond, & faisant tout avec réflexion, pendant que son Collègue, homme d'une grande pénétration & saisissant tout avec une rapidité prodigieuse, s'entendra faire le reproche de précipitation, parce qu'il conçoit, projette & expédie plus de choses dans une heure, que la Logique pesante de l'autre n'en assemblera toute sa vie. (*)

Y 5

Le

(*) „ Il est de gens de tout état, qui
„ jugent d'une opération par le tra-
„ vail qu'elle coûte; d'un homme en
„ place par sa gravité & de l'occupa-
„ tion qu'on a, par celle qu'on affi-
„ che; pour qui tout est immense,
„ parce que tout chez eux est petit
„ & borné; & qui voyant les objets
„ doubles, s'imaginent qu'on les
„ voit mal, lorsqu'on les simplifie. “
Mem. secrets de Bolingbrocke Tom. I.
p. 20.

*

*

*

Le secret & l'attention sérieuse à le faire garder , sont une partie si essentielle dans le Ministère, que je ne puis me dispenser d'en toucher encore un mot (*). Il y a plusieurs Cours sans ordre,

(*) „ A l'égard du secret, qui doit être
„ inviolable , le Prince , dit l'Abbé
„ DUGUET , ne peut prendre de
„ trop grandes précautions. Qui-
„ conque est soupçonné de n'être pas
„ sur ce point essentiel aussi attentif,
„ aussi sévère, aussi impénétrable que
„ le bien public le demande , doit
„ être exclus du conseil. S'il a, mal-
„ gré ce défaut, quelques grandes qua-
„ lités , on les mettra à d'autres usa-
„ ges : mais on ne délibérera jamais
„ devant lui, ni devant ceux qui ont
„ des amis privilégiés , à qui ils ne
„ peuvent rien refuser , ou qui cro-
„ yent être secrets , parce qu'ils ca-
„ chent une partie, en montrant l'au-
„ tre, ou parce qu'ils ne parlent que
„ de

ordre, où le secret ne s'observe jamais. Le Bedeau du Conseil-Privé a une clef pour la cassette des Actes, qu'on fait circuler parmi les membres du Conseil, tout comme le Ministre d'Etat. Souvent même il dit d'avance à ce dernier, ce qu'il lui apporte de nouveau, & il le fait voir quelquefois en chemin à des amis, ou il confie aux parties les sentimens des Conseillers & la résolution que le Prince donnera vraisemblablement en conséquence. On peut apprendre à un très juste prix les secrets les plus particuliers de la Maison & il n'y a point d'honnête-homme de Ministre

„ de ce qui a été exécuté. Un hom-
„ me digne d'être consulté par le
„ Prince, doit être muet toute sa vie
„ sur le secret de l'Etat. On tire
„ des conséquences d'une chose à
„ l'autre : & le plus sûr, est de ne
„ parler non plus du passé que du
„ présent, de peur de faire conjecturer
„ l'avenir. “ *Institut. d'un Prince*
Tom. II. p. 143. Note du Trad.

nistre qui dise un mot à l'oreille du Prince, ou le lui écrive, sans que les Valets de Chancellerie, même les Femmes de Chambre & les Laquais en soient informés. Tout est trahi, vendu, ou du moins divulgué.

Il y a d'autres Cours où l'on affecte un secret & un air de mystère ridicule. On demandera à un homme une chose, dont les gazettes ont déjà fait mention, qui vous répondra d'un air craintif, embarrassé : Quoi ? voulez vous, Monsieur ! me perdre sans ressource ?

L'on pousse dans l'un & l'autre cas les choses trop loin. Mais il n'y a personne qui ne sçache sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer, ce qu'emporte le secret que la raison & le devoir exigent également. Il s'agit seulement d'indiquer les moyens les plus naturels & les plus propres à remédier au deffaut opposé. Je crois qu'on peut les réduire aux suivans.

C'est qu'un Prince ne doit entretenir dans chaque Département, que précisé-

cifément autant de sujets qu'il y en faut absolument; mais qu'ils soient en même tems d'une capacité reconnue & d'une fidélité à toute épreuve.

La foule des subalternes de Chancellerie ou de Cabinet rend le caquet inévitable.

Qu'il leur donne de plus de bons appointemens, payés régulièrement, afin que la pauvreté n'en expose aucun à la tentation d'infidélité.

Qu'il ait pour l'expédition & la garde des dépêches, des Actes & des affaires secrètes des, personnes d'une discrétion bien soigneusement éprouvée.

Qu'il fasse enforte, qu'on veille attentivement dans les Conseils, dans les Chancelleries & dans les Bureaux, à ce que rien ne transpire.

Et enfin que toutes les infidélités de cette espèce bien prouvées & avérées, soient
soient

soient punies , sans acception de personnes & sans aucun égard aux circonstances, de cassation & de peines infâ-
mantes.

* *

Le défaut de correspondance entre les Membres d'un même Conseil , ou la mésintelligence qui règne entre les différens Conseils, peut rendre la vie très-amère à un Chef bien-intentionné & donner lieu à bien des retards & des désordres dans les Affaires.

Il n'y a aucune Cour, sans exception, où il n'y ait des factions & des partialités. Je n'en excepte pas même celles qu'on peut envisager comme les meilleures. Aussi longtems qu'elles ne sont que personnelles, elles sont un inconvénient de la nature de celui qui résulte d'un manque de bonne eau, de bois, ou d'un mauvais pavé &c.; il faut le supporter avec patience. Mais dès que cet esprit de parti influe dans les Af-
fai-

faïres , il devient un mal contagieux, qu'il faut tâcher de guérir radicalement.

Il me semble que sans donner dans des visions, ou des Idées Platoniques, les Maximes suivantes exactement observées, pourroient du moins empêcher les éclats & parer aux suites fâcheuses qu'ils pourroient avoir pour le Gouvernement de l'Etat.

La première de ces Maximes, c'est qu'un Prince doit connoître à fond ses Officiers quant à leur mérite , à leur bonnes qualités & à leur deffauts, pour pouvoir juger ensuite dans les cas particuliers, ce qui peut être , dans leurs procédés, l'effet de la foiblesse , de la duplicité & de la malice.

La seconde : Qu'il y ait dans les Conseils, une exacte subordination qu'on ne perde jamais de vûe, & pour le maintien de laquelle on prête efficacement la main aux Supérieurs, depuis le premier jusqu'au dernier.

La

La troisième : Qu'on coupe court aux calomnies, aux plaintes qui se font en secret (*). Que le Prince se donne la peine, surtout dans les cas où il pourroit avoir été impliqué lui-même, de

(*) „ Un des plus grands Maux de ce
„ Royaume, consiste en ce qu'un cha-
„ cun s'attache plus aux choses à quoi
„ il ne peut s'occuper sans faute, qu'à
„ ce qu'il ne peut obmettre sans cri-
„ me. - - - Un Soldat parle de ce
„ que son Capitaine devroit faire; le
„ Capitaine des défauts qu'il s'imagi-
„ ne qu'a son Mestre de Camp, un
„ Mestre de Camp trouve à redire
„ à son Général; le Général improu-
„ ve & blâme la Conduite de la
„ Cour, & nul d'entr'eux n'est dans
„ sa Charge, & ne pense à s'acqui-
„ ter des choses à quoi elle l'oblige
„ particulièrement. “ *Testam. polit.*
du Card. de Richelieu T. II. p. 257.

de parler quelquefois à ces personnes, de les entendre & de les reprendre ou d'une manière gracieuse, ou d'un ton sévère.

Le Maître & le Serviteur y gagneront toujours. Si celui qui a glosé a raison, le Prince apprend la vérité & est mis en état de faire cesser les plaintes légitimes. S'il a tort, il se gardera bien de récidiver (*) & ne pensera plus à troubler

(*) On craint de mentir & d'en imposer à un Prince, qui écoute le délateur, pour examiner avec la dernière rigueur le rapport qu'il lui fait, & qui sçait punir l'effronterie de celui qui lui en impose, & l'injure qu'il lui fait en cherchant à le tromper & à le rendre ou ministre ou complice de ses vûes iniques. La justice le repos & la paix seront toujours exilés des Cours, si des accusateurs clandestins, enfans des

bler la paix de peur d'être congédié. Mais je suppose en même tems que le Prince ait encore l'usage de ses yeux & de ses oreilles ; car s'il n'entend & ne voit que ce que d'autres veulent lui faire voir & entendre, ou s'il a donné son autorité à ferme, il ne songera pas même à faire des perquisitions de cette nature.

La quatrième maxime dont il ne faudroit jamais s'écarter, c'est que, lorsqu'une fois on a donné des ordres & fait des réglemens bien réfléchis, on y tienne rigoureusement la main, de sorte qu'il ne soit permis à qui que ce soit d'y

ténèbres dont ils se couvrent, sont écoutés, sans approfondir leurs accusations. Delà vient que DOMITIEN disoit, au rapport de SUEONE: Que le Prince qui ne châtie pas les délateurs, les encourage. *Princeps qui delatores non castigat, irritat.* SUET. in DOMIT. Cap. 9. Note du Tr.

d'y contrevénir, ou de les critiquer impunément.

La cinquième règle à observer, c'est qu'on ait un grand soin que personne ne se mêle d'Affaires, qui ne le regardent point, comme le font très-souvent les Chasseurs, les Soldats, les Aumôniers, les Médecins, les Valets du Chambre & les Courtisans.

La nature même des Cours, détermine le plus ou moins de facilité qu'il y a à réduire ces maximes en pratique. Il est plus aisé d'entretenir cette *harmonie* extérieure, dans les grandes Cours, ou un geste du Prince, un mot du Ministre sont suivis d'une prompte obéissance.

Mais il y a bien plus d'inconvéniens à le faire dans de petites Cours, où tout est comme rassemblé sous un même toit, où tout le monde se connoît de trop près & où les Supérieurs & les Subalternes vivent souvent en camarades.

Ou ils sont d'accord entr'eux, & alors ils passent leur tems à se divertir & à boire ensemble & se mettent fort peu en peine du Maître & de ses intérêts. Ou ils vivent ensemble comme chien & chat & alors ils mangent leur pension en se chicanant les uns les autres.

* *

C'étoit autrefois la mode, que les Princes assistassent en personne aux Conseils, & ce n'est que depuis quelques années, que l'on en voit quelques-uns ne plus faire cet honneur, même au Conseil - Privé. Il faut les chercher à présent, pour la plûpart, à l'heure à laquelle ils se tiennent sur la Place de parade. Mais il y en a aussi, qui pour faire voir qu'ils gouvernent eux-mêmes, ont fixé de certains jours d'audience, auxquels ils sont accessibles à tout le monde. Cette pratique a de très-bons côtés. Elle inspire l'amour & la confiance aux Sujets, qui doivent verser avec un plaisir bien naturel leurs soucis, & leurs peines, dans le sein de leur Souverain. Elle rend les

Mi-

Ministres, les Conseils, & les Officiers Subalternes, attentifs & les entretient dans une crainte légitime. Mais tout cela demande un Prince dont l'esprit & le cœur soient tels qu'ils doivent être; sans cela le remède feroit pire que le mal. S'il manque de génie & de lumières, il expose son honneur & sa réputation, & risque de se faire connoître dans son Pays sur un pied qui doit lui faire regretter des'être montré de si-près. S'il n'a pas les intentions droites, en établissant ces audiences, elles donneront occasion à des iniquités, à des Tyrannies, & à la calomnie; à troubler la subordination si essentielle, à affoiblir l'autorité des Conseils, qu'un Prince n'expose jamais à être attaquée, sans qu'il en résulte autant de déshonneur pour lui, qu'il y en a pour un Mari, qui permet qu'on débite toutes sortes d'histoires sur le compte de sa femme. Si elles sont vraies, où il faut s'en défaire avec honte, ou la garder avec ignominie. L'expérience prouve même, que malgré toutes ces précautions, les Princes les

plus prudents, qui donnent de ces jours d'audience, sont surpris & trompés plus d'une fois. Le sujet y gagne très-peu. Le Prince est bien instruit à la vérité de quelques circonstances particulières & trouve de tems en tems quelques mauvais Serviteurs en faute. Mais si la constitution ne vaut rien dans sa totalité & que les Ministres ne vaillent pas davantage, elle n'en deviendra certainement pas meilleure par-là. Un Ministre malhonnête-homme, n'en fera que changer de méthode & un homme de probité est en droit de desirer, qu'on lui épargne ce genre d'épreuve.

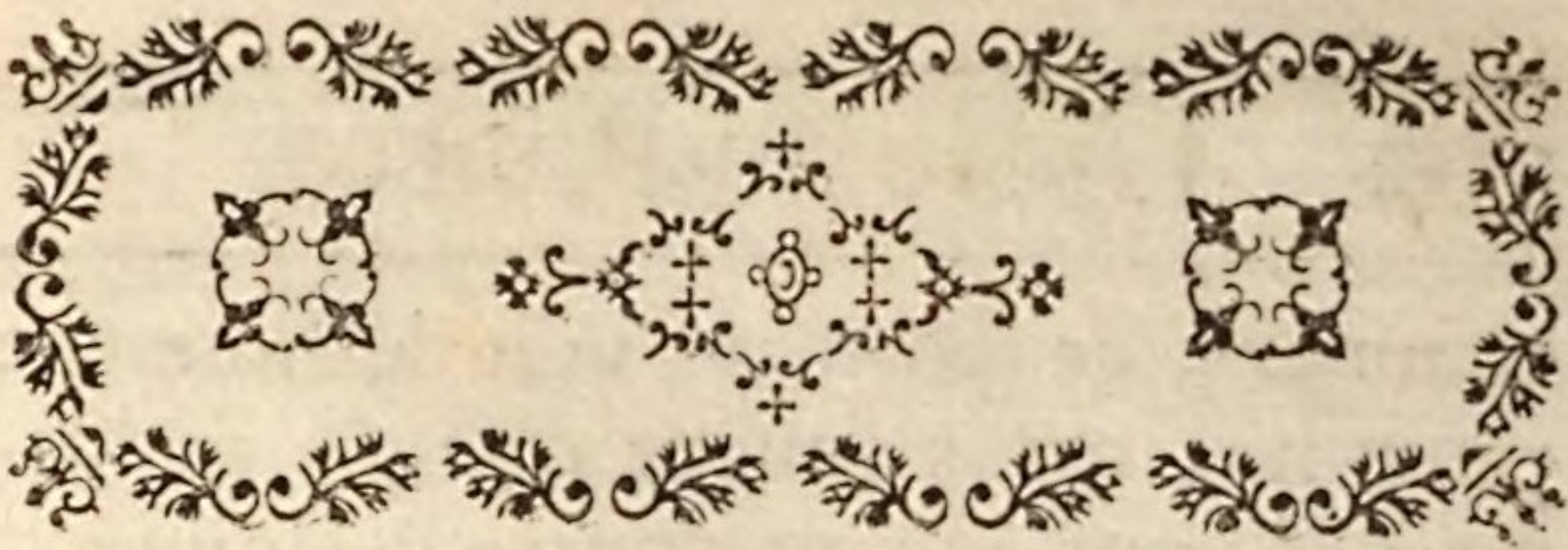


DES PENSIONS.

„ Il faut des pensions aux Serviteurs &
„ des récompenses à ceux qui se sont
„ distingués.

Lettres du C. de TESSIN
T. I. p. 286.

6



L' article des Pensions mérite bien un Traité particulier, parce qu'il influe essentiellement sur le bonheur du Gouvernement. -- Cette première Proposition est incontestable: Ce que les Ministres ont de trop, le Maître l'a de moins, & quand il se présente un cas pressant, ni l'un ni l'autre n'ont rien. Il est d'un autre côté aussi honteux qu'impardonnable, qu'un Prince, à qui rien ne manque & qui a même du superflu, veuille commencer à épargner sur ses Serviteurs. Car ou il a besoin d'eux, ou il peut s'en passer; s'ils lui sont inutiles qu'il les congédie & paye mieux & plus régulièrement ceux qui sont d'une nécessité indispensable: Mais s'il n'en a qu'autant qu'il lui en faut ab-

folument, ce feroit un vrai déshonneur pour lui, qu'ils fuſſent obligés de lutter perpétuellement contre la famine.

Il en eſt des Emplois civils, comme de l'Etat Militaire. Un Corps bien payé & bien entretenu fera toujours mieux, qu'une Armée du double plus forte, mal - nourrie & mal - habillée. Un honnête-homme me diſoit dernièrement, avec un enthouſiaſme patriotique: „ Les Pruffiens mangent trois fois „ autant que d'autres, mais auſſi s'en „ battent-t'ils trois fois mieux. “

Or ſi l'eſtomac du Soldat a ſouvent autant de part à ſa bravoure que ſon cœur, on n'en eſt gueres moins fondé à conclurre de la lenteur & de l'engourdiſſement de la Régence d'un Pays, que ſes Miniſtres, qui devroient faire un ouvrage de cheval, ne ſont cependant, nourris que comme des ânes, ou pour parler plus décemment, ne ſont pas payés à proportion de leur peine.

Un Prince, qui exige que quelqu'un employe ſon tems, ſes peines & ſes forces à ſon ſervice, ſans l'en récomp-

compenser , est tout aussi injuste , que celui qui achète des marchandises à crédit , sans vouloir les payer. Encore trouveroit-on peu de Marchands , qui fassent un crédit aussi considérable , aussi long & aussi généreux , que bien des Courtisans , qui offrent leurs services , pressent même de les accepter , sans avoir aucune certitude d'en être jamais récompensés.

On ne peut pas dire à la vérité de la Pension attachée à quelque poste que ce puisse être , qu'elle soit à parler absolument , trop forte , ou trop peu considérable. Le prix des denrées , la façon de vivre plus ou moins dispendieuse , dans un endroit que dans un autre , le plus ou le moins de luxe qui y règne , ou de dépenses qu'on est obligé de faire , & plusieurs circonstances de cette nature , décident de tout. On donne à ***. douze mille florins à un Ministre d'Etat & à peine a-t'il de quoi nouër les deux bouts de l'année & la plupart même ont-ils fait des dettes. La somptuosité du ménage , la cherté du lieu , la nombreuse livrée , les équipages

pages magnifiques , les repas fréquens qu'on donne , les Galas , les Jeux & tant d'autres choses, ne permettent pas qu'on pense à faire la moindre épargne. Un Ministre n'a qu'environ quatre mille florins à **, mais il sort à pied aussi souvent qu'il le trouve à - propos, il ne donne à manger à qui que ce soit pendant toute l'année ; l'habit qu'il a fait faire pour le Couronnement de Charles VII. lui sert encore dans les plus grandes solemnités ; il ne joue qu'avec ses petits-fils & vit plus content, travaille plus & a tout autant, ou du moins tout aussi peu de reste, que l'Excellence, qui se fait traîner à six chevaux.

Il faut en général, que les appointemens d'un homme droit & habile, soient tels qu'ils puisse en vivre avec aisance & d'une manière qui réponde à son Emploi & à son mérite , & qu'en économisant sagement, il puisse en mettre une partie de côté, pour laisser à sa famille de quoi subsister après sa mort.

Le Prince y est engagé par un principe de reconnoissance. Un cœur généreux

néreux s'en fait un devoir & un Prince ingrat mérite qu'on ne le serve que comme font les journaliers.

Les Grands s'imaginent d'avoir un Privilège tout particulier : Les services qu'on leur rend ne font sur eux qu'une impression fort lente , mais ils sentent d'autant plus vivement une prétendue injustice , ou un sujet de mécontentement, que leur donne celui qui les sert.

Un Prince qui penseroit ainsi, qui ne seroit pas susceptible de sentimens plus nobles & plus purs , devroit du moins s'y porter par le motif de son intérêt particulier. C'est un ancien proverbe Allemand que celui qui dit : Pour monnoye de cuivre, Messe de cuivre : c'est-à-dire qu'on ne doit s'attendre qu'à des services proportionnés à la rétribution qu'on donne.

L'expérience prouve cette proposition d'une manière bien convaincante. On trouve quelquefois deux Provinces limitrophes & des Maisons Souveraines également partagées en Pays, en Sujets & en Biens. Qu'on considère l'état où
se

se trouve l'une & l'autre ou bout d'un Siècle. L'une paroît dans toute sa grandeur naturelle & acquise, respectée, accréditée dans l'Empire & dans le Sénat des Nations, plus riche, plus étendue & plus puissante, ferme & heureuse dans le système qu'elle suit, pleine d'espérance de se soutenir longtems & d'une manière qui lui offre la plus belle perspective, pour l'avenir.

L'autre branche n'est jamais sortie de sa médiocrité. Elle avoit des espérances aussi grandes qu'elles sembloient prochaines, des prétentions justes, des possibilités de se faire valoir & estimer autant que l'autre ; Mais un assoupissement continuel, étouffoit la voix des avertissemens les plus forts. Le Fils gouverne avec toute la mollesse du Père ; Les mouvemens qu'on se donne pour s'élever, ressemblent à ceux d'un homme endormi, ils sont sans effet & sans continuité.

La Politique y languit, le Gouvernement y est sur un mauvais pied & la Cour méprisée. En remontant aux
cau-

causes de cette prodigieuse différence, on voit que la première de ces Maisons a eu, depuis un tems immémorial, de Grands hommes à la tête de ses Affaires; que le Prince vivoit avec eux comme avec ses amis les plus intimes; qu'il ne laissoit pas sans rétribution des services rendus avec fidélité, quoiqu'avec peu de succès & sçavoit récompenser généreusement ceux qui en avoient eu; qu'il attiroit souvent à grands fraix & après bien des perquisitions, d'habiles gens à son service; qu'il employoit de bonne heure, aux Affaires, les Sujets qui marquoient de la capacité & que le Prince Successeur trouvoit une pépinière de dignes Serviteurs, que son père avoit formés. On remarque, que les Chefs des Conseils avoient de quoi vivre noblement & que les autres Officiers étoient à leur aise. Le Prince avoit le secret d'adoucir les peines attachées au Ministère, en donnant aux Ministres, mille preuves de l'extrême attention qu'il faisoit à leur conservation & à leur santé. Il entroît dans les plus petits détails, pour qu'il ne leur manquât

quât rien de ce qui pouvoit égayer leur esprit, en diversifiant leurs récréations ; il les mettoit à l'abri des soucis pour l'avenir, en fixant ce qu'il falloit pour l'entretien des enfans, qu'ils laisseroient à leur mort & en se chargeant de leur tenir lieu de père. Tout le monde est témoin du zèle, de la fidélité, de l'attachement & du succès avec lequel cette Maison a été & servie & conseillée. Elle ne commencera à décheoir, que lorsqu'un des successeurs aura commencé à épargner sur les Ministres.

La Maison qui est aujourd'hui dans un état d'avilissement, a laissé au contraire ses Serviteurs exposés à des besoins & à des soucis continuels. Elle a eu de tems en tems de Grands hommes & d'heureux génies, mais qui ne pouvoient tirer de leurs subalternes d'autre parti, que celui que peut tirer un Général d'une Armée affamée. Les pensions y sont si chétives, qu'il n'y a qu'un fipon, ou une harpye qui puisse avoir quelque chose de reste. On n'y récompense pas ceux qui servent avec distinction, les mauvais sujets n'y sont pas repris, & les trompeurs

peurs n'y sont pas punis ; bien-loin d'encourager les gens à talens, le zèle le plus réel s'y trouve exposé à tous les traits de la jalousie & opprimé ; On s'y contente de mauvais Sujets, parce qu'ils coûtent moins d'entretien ; on n'attire point d'étrangers au Service, ou on ne les traite pas de façon qu'ils aient envie de rester. Peu importe au Prince, que le Ministre se tue à travailler, ou qu'il ait les bras croisés, qu'il prie Dieu pour son Maître, ou qu'il lui souhaite la mort.

Les Conseillers ne sont pour la plupart que des chevaux de bât, qui ne portent leur fardeau que parce qu'on les en a chargé. On ne fait ce que c'est à cette Cour, que ces distinctions, qui coûtent si peu à un Prince, qui encouragent & qui attachent si fort des gens d'honneur. La plume tombe des mains de l'homme le plus habile, parce que son esprit accablé de soucis journaliers, manque de chaleur & de feu ; envain lui commet-on la défense de certains Droits

importans de la Maison, dès qu'il est obligé d'employer à acheter du pain pour ses enfans, l'argent qu'il avoit destiné à se procurer les livres, dont on ne peut pas se passer en faisant un ouvrage de cette nature. On n'épargne, en un mot, à cette Cour, que précisément à l'endroit, où la dépense que l'on feroit feroit d'une utilité infinie.

Peut-être quelqu'un dira-t'il que la grande différence qu'il y a entre la capacité, les lumières & le caractère des Princes qui gouvernent dans ces deux Maisons, pourroit bien être la vraie cause de la grande différence, qu'il y a entre l'état où elles se trouvent. J'en tomberai aisément d'accord.

Il y a encore un motif bien fort & digne d'être pesé mûrement, qui doit engager les Souverains à payer convenablement leurs Serviteurs. Il est tiré de la nécessité si indispensable de les mettre à l'abri des tentations. Suivant l'idée que j'ai de la corruption du cœur de l'homme, avant qu'il ait été sanctifié
par

par la Grace, je crois qu'il y a de l'injustice de la part d'un Prince, à exiger de la fidélité & de la droiture de ses Ministres, tandis qu'il les paye mal, ou peu régulièrement. - - Il y a un cas où on ne fait presque pas attention & où l'on excuse les petits vols des domestiques de la Cour, qui emportent chez eux des vivres, ou d'autres choses de cette nature. Mais le dommage qui résulte de l'infidélité dans le Ministère & dans les Charges de l'Etat, est d'une toute autre conséquence. Il est possible qu'on détourne plus d'un tonneau de vin, sans que la Maison & le Pays se ressentent de cette perte. Mais ce qu'on ne peut assez déplorer, c'est lorsqu'un Ministre, honnête - homme au reste, succombe au moment d'une forte tentation, où la misère le porte à vendre l'honneur & les intérêts de son Maître pour une grosse somme d'argent, pour un Fief, afin d'avoir de quoi procurer des établissemens à ses enfans; lorsqu'un Conseiller trahit les secrets de la Maison, pour pouvoir a-

acheter du pain à ses dix enfans, sa pension étant à peine suffisante pour un homme qui ne feroit pas marié; lorsque depuis le Chef jusqu'au valet de Chancellerie, chacun semble dire à l'autre : „ vole & trompe de ton côté, je „ volerai & filouterai du mien. “ L'on ne pend pas les Ministres & les Conseillers, (à moins qu'il n'y en ait un qui soit Juif) on se contente de les disgracier & leurs enfans ne laissent pas d'être à leur aise. Mais s'il s'agissoit d'examiner la chose de-près, je trouverois qu'il feroit extrêmement difficile à décider suivant le Droit & les loix de la Conscience, lequel des deux est le plus coupable, ou du Maître qui ne paye pas assez son Ministre, ou du Ministre que la misère, qui le talonne, incite à voler? Car ces excuses qu'on fait valoir ordinairement, la pension a suffi à ceux qui l'ont précédé, pourquoi a-t-il accepté la Charge? pourquoi d'autres peuvent-ils subsister? doivent être bien fortement refutées au tribunal de la conscience d'un Prince. J'avoue qu'il faut

faut qu'un homme pousse les choses bien-loin, pour qu'on en vienne jusqu'à le pendre; Mais comment un Prince punira-t'il une infinité de petites fraudes & de tours de bâton, sachant qu'ils font partie des appointemens de ses Ministres? Comment obvier aux Injustices, à la Corruption & aux trahisons, aussi longtems que l'homme en Charge pourra se couvrir du prétexte, de n'avoir pas touché de Pension depuis sept ans. Combien n'est-il pas aisé dans un cas semblable, qu'un homme franchisse les bornes d'une probité qui n'est encore qu'humaine? Il est même possible qu'une misère continuelle & des redoublemens de besoins, ajoutans tous les jours de nouvelles forces à la tentation, triomphent enfin de la vertu la plus distinguée. Mais le Juge du monde, au tribunal de qui se décidera le sort des Princes & des particuliers, ne fera-t'il pas partager les peines de ces iniquités, aux Souverains, qui auront occasionné celles de leurs Ministres? Je le crois & j'en frémis.

Si les Princes étoient bien persuadés, que les justes soupirs des Serviteurs feront imputés aux Maîtres, que les larmes d'un père mourant, qui après avoir servi vingt ans, ne laisse à ses enfans pour tout bien que des arrérages de pension, ne peuvent que détourner la bénédiction Divine ; s'ils étoient convaincus que les actions de grâces, qu'un Serviteur rend à Dieu pour tous les biens dont son Prince le comble, retombent comme une rosée fertile sur leur Pays & sur leur Maison, sans doute qu'ils feroient plutôt des épargnes, sur les Chiens de Chasse, les Chevaux, les Tableaux & les Bâtimens, que sur ces hommes qui sont leurs amis nés. (*)

II

(*) „ Rien de plus honteux à un Prin-
 „ ce, que de voir ceux qui ont vieilli
 „ en le servant, chargés d'années, de
 „ inérite & de pauvreté tout ensem-
 „ ble. “ *Testam. politique de RI-*
CHELIEU, T. I. p. 279.

Il y a des Princes, qui, convaincus de ces vérités, tâchent de s'excuser en disant: Qu'ils ne confient les Postes les plus importans & les plus exposés aux tentations, qu'à des gens aisés, qui ont par cela même pour eux le préjugé d'être incorruptibles, & qui peuvent dès-lors se contenter de la pension peu considérable qui y est attachée. Autant qu'il est naturel, que toutes choses égales, un Prince préfère un homme opulent à celui qui ne l'est pas, autant est-il certain que plusieurs Emplois demandent qu'on prenne cette précaution; mais aussi autant qu'il est possible d'être riche & honnête-homme tout-à-la-fois, aussi peu l'est-il de faire de cette règle une règle universelle.

Un Ministre opulent & tout autre homme riche suivant sa condition, soulage le Prince & son trésor à bien des égards essentiels. Il contribue davantage à l'éclat de la Cour, à l'honneur du Service & à l'avantage des Sujets, & il peut être employé dans plus d'u-

ne occasion avec plus de succès, qu'un autre qui n'a que peu ou point de bien. Seulement ne s'ensuit-il pas toujours, qu'un homme soit d'autant plus désintéressé, qu'il est plus riche. Les plus riches sont souvent les plus insatiables. Mais il s'ensuit que les présens qu'il faut faire à un riche, lorsqu'il en prend, doivent être du double plus considérables ; qu'il est plus difficile de lui faire des affaires , parce qu'il a toujours le prétexte de son opulence ; qu'il lui est plus aisé de se faire des amis de ses *richesses trompeuses*, & qu'un Prince a plus de raisons de le ménager.

D'ailleurs le mérite n'est pas toujours accompagné de la fortune, il ne l'est même que rarement. Un homme qui auroit toutes les qualités nécessaires, pour être avec distinction Ministre d'un grand Prince, devrait-il être exclus , parce qu'il n'auroit pas assez de bien pour donner du brillant à ce Poste ? Qu'il est aisé à un Prince de remédier à cet inconvénient ! Il n'a qu'à
lui

lui donner de plus gros appointemens & lui faire quelques-uns de ces avantages légitimes, dont un Souverain peut favoriser des gens de mérite, sans que ni lui, ne le Pays, en ayent la moindre charge.

Peut-être y-a-t'il plus d'un Prince qui pourroit dire: Que c'est à ceux dont la pension n'est pas suffisante, de voir comment ils attraperont ce qui leur manque; que c'est en vain qu'on donne de gros gages, vû que l'on n'en est pas moins trompé & volé pour tout cela, que c'est assez, pourvû que le Maître ne soit pas obligé de le donner. L'observation de cette maxime est le commentaire pratique de cet ancien Proverbe Allemand: *Les Grands Seigneurs veulent être servis.* Je n'insisterai pas davantage sur ce point, parce que je déteste tout Prince, qui pense & qui raisonne de cette manière.

Il faut avouer à la louange de nos Cours d'Allemagne, qu'il y en a plusieurs

sieurs, qui ont un fond suffisant pour les pensions, & même au-delà, & qu'on les paye assez régulièrement. Mais l'on y observe en même tems un autre défaut considérable. C'est qu'elles entretiennent trop de monde & que de cette manière les pensions se trouvent trop partagées, peu proportionnées aux premières Charges, à peine suffisantes pour les Emplois médiocres & ne donnant pas à vivre à ceux qui sont revêtus des plus petits; au-lieu que si l'on diminuoit le nombre des Officiers, les premiers Postes feroient vivre richement & tous les autres avec aisance.

Ce mot si souvent répété: „ Le „ Prince n'a pas besoin de tous ces Servi- „ teurs, mais ils ont besoin de lui, “ est un mot qui étant l'expression de la bonté du Prince qui le prononce, est beau pour le moment même auquel il est dit, mais jamais il ne pourra passer pour une règle à suivre dans le Gouvernement. Tout au-plus est-il applicable aux Officiers de Cour, dont plusieurs

seurs vivent à la lettre de la grace du Prince.

Il est vrai qu'il y a de certaines Constitutions de Gouvernement, de certains arrangemens, qui exigent qu'un grand nombre de personnes y soient employées. Cela ne peut pas être autrement en France, où les Fermes demandent que pour une personne qui y travaille, il y en ait une qui ait l'œil sur elle, & il en est de même en Prusse, vû la rapidité étonnante & la ponctualité avec laquelle toutes les Affaires s'y expédient. Mais ces exemples sont hors de l'ordre général.

Dès qu'on approfondit les causes les plus ordinaires qui font qu'il y a trop de Serviteurs dans les Cours, on s'aperçoit que cela vient en partie du Maître & en partie des Ministres. Un Prince gracieux & affable, voudroit faire du bien à plusieurs Sujets. L'un est enfant du pays & demande un établissement à son Souverain, l'autre est un étranger capable,

pable , que le Ministre feroit charmé d'attacher au Service , le troisième est fils d'un ancien Serviteur & on a promis depuis longtems au quatrième de lui donner de l'emploi. Il n'y en a cependant qu'un seul de vacant. Chacun des prétendans en est digne & capable de le remplir parfaitement bien. Mais comme on veut les favoriser tous quatre , on partage & la Charge & les gages entr'eux. Le Maître a par ce moyen quatre Serviteurs , & cependant il n'en a pas un qui soit tout à lui. Ils se voyent obligés de travailler à se procurer de différentes manières, ce qui leur manque pour leur entretien. Ils auront recours pour cet effet ou à la fraude, ou à des bassesses; ou il arrivera, que lorsque le Prince aura le plus besoin d'eux ils, ne seront pas-là. Supposé que cela n'arrive pas , toujours aumoins est-il certain : qu'il est impossible que le Chef, sous qui un tel homme travaille , pour peu qu'il ait encore d'humanité, exige de lui l'exactitude, le zèle, l'ardeur infatigable, qu'il feroit
en

en droit de prétendre de lui, s'il jouissoit des trois autres parties de la pension. -- Un Prince qui pense de même entretient à une autre Cour quatre personnes accréditées. Le premier sert en même tems douze autres Princes, le second se tire d'affaires en faisant le métier d'avocat, le troisième négocie en Cervelats & en bas de soye & le quatrième fait des gazettes à la journée; peut-être y en viendra-t'il un cinquième qui sera le cocher des quatre autres. Ils ont tous quelque chose & ce peu qu'ils ont chacun étant réuni, feroit que ce Prince pourroit entretenir à cette Cour un Ministre, avec toute la décence qui conviendrait à son rang & à son mérite, au lieu que ces quatre autres, vivent dans une sorte d'obscurité entre l'estime & le mépris.

Il y a tel autre Prince, qui trouve du plaisir à mesurer sa grandeur & sa supériorité imaginaire, par le grand nombre de ceux qui le servent. Il est si libéral de ses Emplois & de ses titres, que

que les enfans du pays n'y fussent plus & qu'il faut faire venir des sujets de dehors, pour étendre la file. Quand on va à la Cour dans un jour de Gala, on y voit une perspective de Généraux, de Conseillers-Privés, de Chambellans, d'Aides de Camp-Généraux & d'Adjutans, qui suffiroit au plus grand Opera; on y voit douze uniformes d'Officiers différens, des Cordons rouges, bleus, orangés, un éclat, en un mot, qui vous éblouit. Tout ce faste est destiné à donner aux étrangers de grandes idées de l'Opulence du Prince & à imprimer à tout le Pays un profond respect pour la Majesté de son Souverain. Mais qu'apperoit-on, quand on considère de sang froid & d'un œil dépréoccupé, ce Jupiter avec tous ses Satellites? Le plus grand nombre de ces Seigneurs vit dans l'attente d'un tems plus favorable, la moitié de la Cour est menacée d'un concours de Créanciers, ce faste qu'on étale, mais qu'on doit encore au Marchand, voile un cœur en proie aux soucis les plus rongeurs,

geans , l'étranger sensé se rit de cet excès de magnificence, & le Pays gémit sous le poids de la prodigalité d'un Prince vain & voluptueux, qui auroit besoin, que la moitié du monde fût fou , pour qu'il pût lui persuader, qu'un pauvre petit homme est riche & grand, quand il est environné d'une multitude de gens encore plus pauvres que lui.

Le grand nombre de membres dont sont composés plusieurs Conseils, prouve souvent d'une manière assez claire, que toute l'œconomie de la Cour est sur un mauvais pied. Cela est vrai sur-tout des Charges qui ont pour objet l'administration & les Comptes des Finances de l'Etat. Il est certain & l'expérience l'a justifié mille fois , que nos anciens Princes, qui bien qu'ils eussent autant de Pays & de Sujets, n'avoient que quelques Conseillers des Finances & quelques Receveurs, étoient mieux servis , plus riches & plus accrédités , que ceux d'aujourd'hui avec
cette

cette foule de gens, dont il y en a souvent dix qui travaillent pour la Chambre des Finances, sans qu'il y en ait un qui travaille pour le Pays, & dont toute la science ne vaut pas une botte de foin.

Je ne puis lire sans étonnement dans les Lettres du Comte de TESSIN, qu'en Suède, le Bureau d'Etat, qui a l'Intendance de tous les revenus & de toutes les dépenses du Royaume, qui en doit rendre compte, qui confère toujours avec le Roi lorsqu'il s'agit de prendre une résolution relative aux Finances, & qui est dépositaire de tous les papiers & comptes du Royaume, n'est composé que d'un Président, de deux Commissaires d'Etat, & des Subalternes nécessaires.

Rien n'est au-contraire plus tragique, que le spectacle que fournit plus d'une Cour d'Allemagne, où à peine peut-on passer d'une rue à l'autre, sans rencontrer ou un Conseiller
des

des Finances, ou un Créancier. Quel vénérable Senat que celui où je puis compter, un Président de la Chambre toujours triste & morne, un Directeur tout aussi embarrassé que lui, deux Conseillers-Privés des Finances, courbés sous le poids des soucis & des reproches, dix à douze Conseillers des Finances de la Cour, quatre Assesseurs de la Chambre, deux Receveurs en Chef, quatre Caissiers, six Secrétaires de la Chambre, quatre Régistrateurs, tout autant de Clercs, sans compter les Bedaux, les Servans, les Hussars de la Chambre, & autres gens de cette sorte. Quand tout ce monde auroit à régir un Royaume, encore pourroit-il se donner du bon tems. Mais une année portant l'autre, ils n'ont à administrer que cinq cens mille Ecus de revenus annuels, & plus ils calculent, & plus il appert, que leur gracieux Seigneur & Maître n'a pas de quoi se tirer d'affaire; qu'il lui faut encore nécessairement 200000. Ecus de revenu de plus, ou contracter

annuellement pour autant de dettes. Malgré tout cela on prend encore quelques nouveaux Conseillers, qui conseillent au Prince, ce que d'autres ont eu honte de lui dire & enfin il s'y joint un homme, à qui il est fort indifférent de mourir dans le lit d'honneur ou au gibet, qui traite tous les autres d'ignorans & montre au Prince la voye la plus courte de se procurer ce qui lui manque, sans se donner beaucoup de peine & tenter l'impossible pour augmenter ses revenus, le tout aux dépens de son honneur & de son crédit & en prenant de certains arrangements. Ce qui pourra durer au moins jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre, moyennant un degré peu commun de friponnerie & de brutalité de la part du faiseur de projets & une résolution inébranlable de la part du Prince, de n'écouter ni représentations, ni plaintes, ni prières, ni menaces, ni remords.

Ces Employés aux Finances si malheureux dans plusieurs Cours, si à plaindre dans d'autres, ne seroient pas tombés dans un avilissement si grand & si mérité, si dans le choix qu'on fait deux, on avoit moins égard au nombre, qu'à leur capacité, à leur assiduité & à leur droiture, & si on récompensoit ces honnêtes-gens, d'une façon proportionnée aux services pénibles qu'ils rendent.

Mais avec les chétives Pensions qu'on donne, dans la plûpart des Cours, aux Conseillers des Finances, comment prétendre de trouver des gens d'un mérite distingué & d'une grande intelligence dans toutes les parties des Finances? Il est vrai, qu'on a moins d'exemples de Financiers morts misérables, que de ceux qui ont laissé du bien en mourant; & l'on diroit presque que les Princes s'attendent, à ce que cette espèce de Serviteurs fassent leur bourse; se croyant dispensés de donner de fortes Pensions, à gens qui ont le secret du

Grand-Oeuvre, mais c'est-là une maxime aussi dangereuse qu'erronnée. On ouvre par-là la porte à la tentation de tromper le Maître & de vexer en secret les Sujets, de prendre des présens, de tromper dans les baux & dans les accords que l'on fait, en même tems qu'on étouffe les talens de ceux dont le génie est tourné du côté des Finances, & qui ont du goût pour les essais physiques & œconomiques, parce qu'on ne leur en sçait aucun gré, bien loin de songer à les en récompenser.

J'ai dit qu'en remontant aux causes de la trop grande quantité de Serviteurs que les Princes entretiennent, on trouve aussi qu'il y a de la faute du côté des Ministres, & voici comment. Il y a une multitude innombrable de gens qui cherchent du service, & qui importunent le Prince & ses Ministres par leurs requêtes, & leurs instances, jusqu'à ce qu'on leur ait jeté à chacun un morceau de pain dont ils se rassasieront s'ils le peuvent. Mais
si on

si on vouloit toujours y faire attention, on pourroit compter certainement qu'au bout de cinquante ans il faudroit doubler le nombre de ceux qui forment les Conseils. Car la plupart des personnes employées dans les Chancelleries se croiroient déshonorées, si elles faisoient apprendre à leurs enfans le commerce ou quelque profession honnête. La bienfiance, dit-on, ne le permet pas, ils faut qu'ils étudient, & dès lors père & fils s'imaginent d'avoir un droit acquis aux places qui viendront à vaquer un jour. Il faut, ajoute-t'on, commencer par les postes d'en-bas. Le père fournit aussi longtems qu'il le peut, & à peine y a-t'il une chétive place à remplir, que l'on présente au Prince placets sur placets & que le Ministre est accablé de sollicitations. Le Candidat, qui auroit pû devenir un riche fabriquant, un habile artiste, ou un bon ouvrier, se contente pour l'honneur de sa naissance d'un titre ou de l'expectative d'une mauvaise pension, dès que

son tour viendra , parce qu'il y en a toujours de plus anciens que lui , qui après avoir longtems attendu , parviennent à obtenir des appointemens. C'est ce qui occasionne la grande multitude d'employés dans les Conseils Subalternes ; de-là cette foule de Secrétaires , de Régistrateurs , de Clercs de Chancellerie , parmi lesquels il y a souvent plusieurs bons génies qui s'abâtardissent.

C'est un mal évident & une grande perte. L'Etat se trouve privé par-là de bien des gens , qui auroient été propres à toute autre chose , s'ils n'avoient pas voulu suivre la vocation prétendue , qu'ils s'imaginoient d'avoir , à servir les Grands. Si le sujet manque de talens & de qualités du cœur , non-seulement il ne se fera jamais , mais il perdra encore , parce qu'il s' imagine que le rang qu'il pense tenir déjà , l'a élevé au dessus de la Classe des hommes ordinaires. S'il a bien employé sa jeunesse & les années qu'il a passé à l'Académie

démie , s'il a de l'inclination & des dispositions pour les Sciences, elles s'affoibliront par les occupations presque machinales, des emplois inférieurs de Chancellerie , & se perdront entièrement. Ce jeune homme , qui auroit pû devenir capable de remplir les premières Charges de l'Etat , ne peut plus être employé , à l'âge de cinquante ans, qu'à faire le métier d'Ecrivain, sans avoir été jamais dans le cas d'avancer, parce qu'ayant devant lui de plus anciens expectans, on auroit cru leur faire tort en lui donnant la préférence.

La multitude de ces Officiers , ou point ou mal salariés met outre cela une certaine lenteur, un engourdissement & un désordre dans les Affaires, qu'on ne verra jamais dans une Cour où il n'y aura que peu de Ministres, mais bien payés.

Je ne plaindrai jamais ceux , qui sont assez superstitieux & bas, pour sacrifier leurs meilleures années & leurs

forces à des Services , dont on n'est pas récompensé, pour avoir la consolation, de manger quand ils n'auront plus de dents un mauvais morceau de pain , dont la farine aura été moulue dans le même moulin , où feu leur Grand-Père faisoit moudre la fienne. L'amour de la Patrie, qui devient dans les Républiques le principe des plus belles actions, n'est chez ces sortes de gens, que l'effet d'un manque de courage, un préjugé dont ils n'examinent ni le fondement, ni la frivolité, une maxime d'une dangereuse conséquence pour l'Etat, la fille de la Superstition, la mère de la fainéantise, qu'on devroit combattre en chaire & travailler déjà à déraciner dans les écoles, parce qu'elle empêche tout un Pays de s'instruire des expériences utiles qu'on a fait ailleurs, qu'elle rend une Nation sottement suffisante, en lui faisant mépriser les autres & n'estimer bons Patriotes, que ceux qui s'en tiennent, avec une foi aveugle, à l'ancienne routine & qui ne s'inquiètent pas des améliorations

rations dont le Pays pourroit être susceptible. Ces originaux Allemands sont assez patients & fous, car je ne puis pas prendre sur moi de dire qu'ils sont assez généreux, pour consumer tranquillement leur patrimoine, celui de leurs femmes & de leurs enfans, dans la seule vûe, de n'être pas oubliés dans leur Patrie, s'ils cherchoient à se placer ailleurs, ce qu'ils envisagent comme le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme dans ce monde. Laissons-leur néanmoins cet entêtement, car aussi bien les SALOMON & les SYRACK ne gagneroient-ils rien sur eux & seroient obligés de se payer de cette raison : *Cela ne peut pas être autrement.*

Après tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, je trouve qu'il est nécessaire, de faire encore une restriction plus particulière & qui est fondée sur la différence qu'il y a entre les Serviteurs d'un Prince. Je le répète : Les pensions doivent être généralement suffi-

santes , mais les plus fortes doivent être pour les principaux Ministres & les premiers Conseillers. Les dépenses qu'exige leur dignité , sont beaucoup plus considérables , leurs occupations plus pénibles , leurs services plus importants , & dès-lors il est juste qu'ils soient à proportion mieux récompensés. Un Prince qui veut bâtir un Château régulier & magnifique, fait venir des Architectes des pays étrangers, & personne ne s'étonne, qu'il leur donne de grosses pensions & leur accorde des graces. Je demande, si l'on doit estimer moins , ceux qui font le plan de l'édifice du Gouvernement, qui l'élèvent & le soutiennent ?

Il y a encore une autre raison tirée du caractère d'une certaine espèce de Ministres. *Nebulon* s'est perdu de réputation par les tours les plus infâmes & les trahisons les plus noires , c'est un homme dont personne ne veut, il s'offre par-tout, mais on le fuit comme un pestiféré. Endetté jusqu'au cou, il

il expose en vente, la seule chose qui lui reste, sa Religion, mais il ne se trouve personne qui veuille acheter cette conscience délabrée & souillée. Finalement il déterre un Prince, qui a besoin d'un homme de son caractère, pour remplir les vûes qu'il a (*). *Nebulon* n'ignore pas à la vérité, qu'il se rend infâme, mais il ne sçait point, s'il se soutiendra au service du nouveau Maître

(*) „ Personne ne connoissoit mieux son
„ monde que le Roi Charles. Quel-
„ qu'un l'ayant un jour prié de re-
„ commander son affaire au Comte
„ d'Essen & au Lord Hollis, ce
„ Prince répondit, qu'il n'avoit gar-
„ de ; parce que c'étoient deux
„ esprits tout hérissés & intraitables.
„ Le suppliant lui nomma deux
„ autres Seigneurs. “ *Bon pour*
ceux-là, repliqua Charles, *ce sont*
gens sans conscience & j'en viendrai
facilement à bout. Hist. d'Angleter-
re, par Burnet. T. I. P. I. p. 283.

tre plus longtems qu'à celui des précédens, & il rêve quelquefois de corde & de prison perpétuelle. Quoiqu'il en soit, il font marché ensemble. Vingt-mille écus, feroit-ce trop par an, Monseigneur, pour se damner immanquablement ? je ne saurois le faire à moins. Les voilà d'accord, le Prince lui remet son Pays, comme on remet un malfaiteur entre les mains du bourreau, en payant davantage pour le troisiéme degré de torture que pour le premier.

*

*

*

Il y a des Princes, (& Dieu ait pitié de leur pays !) qui corrompent même leurs Ministres & leurs Conseillers, pour qu'ils leur procurent toujours ce qui leur est nécessaire pour leurs folles dépenses, sans se mettre en peine où ils trouveront encore une source où il y ait à puiser. Je ne puis le prouver plus fortement qu'en me servant des expressions de la Reine CHRISTINE de Suède, écrivant en 1678. à son Conseiller

seiller Provincial & Premier Commis-
faire : „ Soyez certain , que pour
„ vous maintenir en mes bonnes gra-
„ ces dans le point où vous êtes, il ne
„ faut que m'envoyer de l'argent &
„ me servir fidèlement ; car quoiqu'on
„ puisse me dire pour ou contre vous,
„ ce ne sont que vos propres actions
„ & services, qui vous peuvent ren-
„ dre de bons ou mauvais offices auprès
„ de moi, outre que votre intérêt est
„ de me bien servir ; car si je suis en
„ état de vous faire des graces, il n'y
„ a rien que je ne fasse pour vous ré-
„ compenser de vos Services ; mais
„ quand je n'ai rien, je ne saurois rien
„ donner “ (*).

Après les Ministres & les Chefs des
Conseils, il y a quelques-uns des prin-
cipaux Subalternes, qui méritent pré-
féablement une pension considérable.
Je mets dans ce rang ceux qui travail-
lent

(*) Memoires de la Reine C H R. par Mr.
ARCKENHOLTZ. T. II. p. 167.

lent dans le Cabinet, les Référéndaires, les Secrétaires d'Etat & autres Secrétaires Privés. Il faut mettre leur fidélité & leur discrétion à labri de la tentation & encourager par-là leur assiduité. Joignons-y les Archivistes, ceux qui sont chargés des procès de la Maison, les Ministres Subalternes, qui travaillent chez eux, tandis que les Excellences passent leur tems à donner audience & à faire des visites, à faire leur Cour & à projeter ces grandes Affaires, que ceux dont je parle finissent ensuite en détail. Une Cour dont les Ministres sont très-bien payés, sera toujours mal-servie, si l'on épargne sur ces sortes de Serviteurs & cependant ne cherche-t'on que trop encore à cet égard le bon-marché, estimant que ces Postes sont bons pour des commençans; quoiqu'il soit plus aisé de trouver un sujet capable d'être Conseiller Aulique de l'Empire, sur le Banc des Savans, qu'un Secrétaire d'Etat & un Archiviste du premier ordre.

N'ou-

N'oublions pas une espèce particulière de Serviteurs; Ce sont ces gens extraordinaires, qui se vantent de servir leur Maître gratuitement. Il est vrai que les Grands Seigneurs ont à cet égard un avantage, que les particuliers n'ont pas. Ils savent se tirer d'affaire moyennant des titres & des marques d'honneur, dans des cas d'où nous autres ne nous tirons qu'en payant comptant. Il n'y a là rien à dire pour ce qui regarde les Charges de la Cour. On peut bien laisser aux insensés le plaisir qu'ils veulent avoir de se ruiner si agréablement eux & leurs enfans pour l'amour d'un Grand Seigneur (*).

Mais lorsqu'un de ces pendarts qui font au Prince un passe-partout pour
ou-

(*) Ils sçavent s'acheter, du bien de leurs
Ancêtres,
Des noms extravagans & souvent de
sots Maîtres.

Epitr. diverses.

ouvrir les coffres de ses Sujets, lorsqu'un Conseiller - Privé de la cassette, se glorifie de servir son Maître sans pension & par pure affection, je voudrois être aussi aveugle que la Justice, pour ne plus voir de potence où il restât assez de place pour le pendre.

*

*

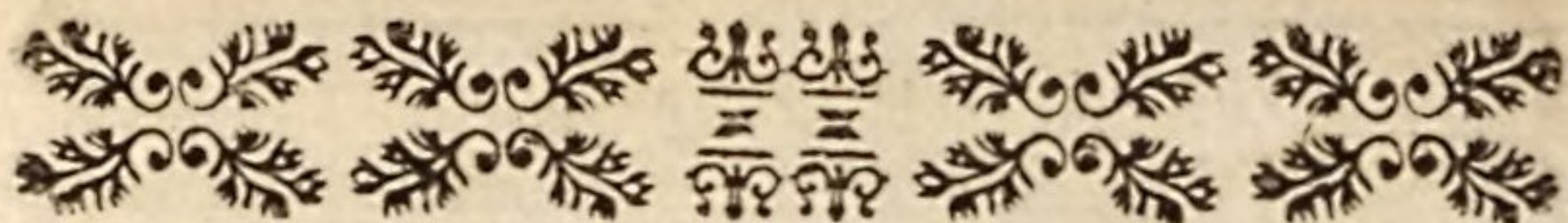
*

Je m'étois proposé d'ajouter encore à cet ouvrage deux Traités: l'un sur les Droits & les Devoirs réciproques des Princes & des Ministres & l'autre sur les Serviteurs chargés de l'administration des revenus de l'Etat. Mais je suis obligé de les renvoyer à la première occasion qui s'en présentera, & supposé qu'elle ne se s'offrit jamais, le Public n'y aura rien perdu.

F I N.



TABLE



T A B L E
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE LIVRE.

A.

Adulation, en quoi contraire aux bon-
heur des Princes 80. 82.

Affabilité nécessaire au Ministre d'Etat
25. bon effet qu'elle produit 252.

Affaires, leur connoissance très nécessai-
re aux Princes 25. Pourquoi ils
la négligent 6. En quoi consiste l'a-
me des affaires 308. Elles doivent
être commises à des Conseils & à
des Départemens différens 309. L'or-
dre y est très nécessaire 318. Pour
être bien dirigées, il en faut donner la
conduite de chaque sorte aux mêmes
personnes 323. distribution des Af-
faires d'un Pays en divers Départe-
mens 324. & suiv.

Allemagne plus propre que tout autre
Pays à faire le bien de ses sujets 21.
22.

Amitié entre les frères en quoi utile 39.

Amour des Sujets pour leur Prince
préférable à son pouvoir 79.

C c

Amour

Table

Amour de la Patrie ses mauvais effets
392. 393.

Antipathie d'un Prince pour son Ministre, de quel mauvais effet 269. 270.

Appointemens doivent mettre en état de vivre avec aisance 364.

Archivistes comment doivent être pensionnés 398.

Assemblées d'Etats en Allemagne
moyens qui s'y pratiquent 93 - 96.

Assesseurs Ecclésiastiques, leurs devoirs
327.

Affiduité (la grande) ne produit pas
les meilleurs ouvrages 340.

Autriche, ses Finances & le Militaire 10.
B.

Babil, ce qu'il produit à la Cour 284.

Bayle trait d'histoire de cet Auteur sur
les actions des Rois 14. & suiv.

Bonnivet favori de François I. fut cause de l'Elévation de Charles V. au
Trône Impérial. 291. *Not.* Meilleur
Courtisan qu'habile Ministre 292. *Not.*

Bureau d'Etat de Suède composé d'un
petit nombre de membres 384.

C.

Caillieres (Mr. Des) son jugement sur
les qualitez d'un Négociateur 164. 165.

Cam-

des Matières.

- Camhi Empereur de la Chine 140.
Chambellans ce qu'on doit penser de leur grand nombre 142.
Chambre des Finances en désordre 319. & 320. Doit avoir un Directeur 327. 328.
Chancelier boiteux bon mot à son sujet 295.
Changemens dans le Ministère contraires au Gouvernement 296. Inconvéniens qu'il en arrive 297. *Not.*
Chapelains de la Cour ce qu'ils doivent y faire 143.
Charles Quint son Elévation au Trône Impérial comment occasionnée 291. 292. *Not.*
Chrétiens (vrais) de quelle utilité 157-159. Sont au dessus de l'honnête-homme 167. Regardent comme leur Patrie tout Pays où ils sont 215.
Christine Reine de Suede, Exemple que fit sur elle une vérité dite en chaire 62. n'aimoit point les Affaires 86. Son estime pour Grotius 154. ses réflexions sur les petits Etats 211. Son Conseil sur les bonnes actions 244. Sa manière noble de penser au sujet de Mr. Sarrau Conseiller au Parle-

Table

- ment de Paris 271. termes dans les
quels elle écrivit en 1678. à son Con-
seiller Provincial & Premier Commis-
saire 397.
- Choix nécessaire pour confier des Em-
plois 177. & *suiv.* motif assez ordi-
naire d'un mauvais choix 180. & *suiv.*
- Colbert son entretien avec quelques
Négocians 256. & 257.
- Colérique sans mélancolie revient aisé-
ment 172. à quel emploi il est conve-
nable 174.
- Complimens de Cour leur effet 134.
- Conduite par laquelle un Ministre s'ac-
quiert l'estime du Public 274.
- Conscience, pensées remarquables sur
ce mot 56. 57. Quelle doit être cel-
le d'un Prince 58. Celle d'un Minis-
tre d'Etat 221. Craintive & scrupu-
leuse contraire, selon Richelieu au
gouvernement de l'Etat 222.
- Conseil des jeunes gens préféré à celui
des vieillards 23.
- Conseillers des Finances leur grand
nombre peu utile 385. conduite des
Princes à leur égard 387. 388.
- Conseils - d'Etat qualitez nécessaires à
ceux qui les forment 162. & *suiv.* ils
doi-

des Matières.

doivent avoir une personne qui y domine 206. conduite de chaque membre sous un nouveau Chef 299. Plusieurs Princes se dispensent d'y assister 356.

Conseillers, pourquoi un Souverain en doit avoir plusieurs 187. 188. leur trop grand nombre 383.

Conseiller-Privé, abus de ce titre en Allemagne 218. Idée qu'on y doit attacher 219.

Courage (le) rend habile 241. *Not.*

Courtisans, leur but 131.

Cours sans ordre 4. d'Allemagne, sans système 5 - 8. Mauvaises suites de celles qui ne se conduisent que par politique 64 - 66. Erreurs des petites Cours touchant les dépenses 123. Ce que c'est que la Cour 131. les diverses espèces de gens qui les composent 132. la Cour mise en parallèle avec l'art Militaire 133. différence entre les grandes & les petites Cours 188.

Cours, où l'on n'observe pas le Secret 347. où l'on affecte un secret & un air de mystères ridicules 348. raisons du contraste de deux Cours quant à leur gouvernement 366-370.

Table

D.

Défauts de divers Ministres en forme d'exemples 168. 169.

Défauts du Corps ne doivent point exclure du Ministère un homme capable 294. 295.

Démonstrations du Cabinet à quoi se rapporte cette expression 183.

Départemens multipliés pour l'expédition des affaires 309. abus qui s'en est fait 310.

Désintéressement que doit avoir le Ministre d'Etat 276. 280.

Désordre dans le Gouvernement ce qui l'occasionne 5. 7.

Désordre des nouveaux Régnes, comment occasionné 99. 110-112.

Désordres doivent être relevés par le Prince 137.

Désordre dans le Ministère, sa cause 167.

Dans les Affaires comment occasionné 319.

Directeur dans chaque Département d'Affaires 311. Connoissances qu'il doit avoir 313. 314. Il doit avoir entrée & voix dans le Conseil - Privé 315. En quelle occasion il fait preuve de sa capacité 318.

Direc-

des Matières.

Directeur de la Chambre des Finances
327. 328.

Directeur d'un Conseil ne doit pas être
trop vieux ni trop jeune 336. 337.

Don de la parole nécessaire à un Minis-
tre d'Etat 281. contraste sur ce su-
jet entre deux célèbres Ministres
282.

Droit de Primogéniture établi dans les
Maisons Souveraines d'Allemagne 32.
En quoi préjudiciable 33. & *suiv.*

E.

Education des Princes, à quoi elle est
bornée 24. 25.

Eloge fait à Gustave Adolphe sur ses
progrès en Allemagne, comment re-
çu par ce Prince 14. 15.

Eloge de Frédéric Roi de Prusse qui
n'est pas nommé 16-18. .

Emplois doivent être donnés avec choix
177. confiés sans un juste examen
ont de mauvaises suites 179. 180. S'ils
se doivent donner par préférence à
des Etrangers 213.

Employés aux Finances pourquoi mé-
prisés 387.

Entêtement, grand défaut dans un Mi-
nistre d'Etat 231.

Table

Envieux de plusieurs sortes & de différents Caractères 245 - 250.

Equité en quoi utile à la gloire d'un Ministre d'Etat 244. 245.

Etat, d'où dépend son bien-être 9. Heureux celui dont le Souverain n'est pas entièrement le Maître de faire ce qu'il veut 210.

Etranger moins au fait & d'un moindre attachement pour le Pays 213.

Raisons pour ne point exclure les Etrangers des Emplois 214 - 216.

Extérieur d'un Ministre ne doit point déterminer sur son choix 294.

F.

Faste mal-fondé dans les Cours 382.

Favory des Princes, leur portrait 89. 90.

Not. Tort que les Favoris font à un Prince par leurs Conseils 108. leur conduite dans les Cours 132.

Fermeté d'âme, en quoi elle consiste 240. jointe à la probité ne suffisent pas au Ministre d'Etat 241.

Finances, en Autriche 10.

Financier Expédiens qu'il employe auprès des Princes 115.

Financier honnête-homme augmente les revenus 159. en quoi consiste sa fonction

des Matières.

fonction 332.

Flegme Ministériel, qualité essentielle à un Ministre 233. Aussi bien qu'au Héros 234. En quoi il consiste 234. Différent du Flegme d'un homme sans conscience 235.

Foibles (gens) à qui tout travail coûte beaucoup 343. 344.

Foibleesses qu'un Ministre doit passer avec indulgence 236.

Fouquet (Mr.) moyen qu'il propose à Clarendon de lier amitié, comment reçu 278. 280. *Not.*

Frédéric de Suede, son Règne comparé avec celui de Charles XII. 13.

Frédéric Roi de Prusse Eloge fait en sa faveur. 16-18. G.

Génie (un grand) pourquoi dangereux dans le Cabinet d'un Roi 226.

Génies pleins de feu & génies lents comparés ensemble 338.

Goertz (le Baron de) Ministre Favori de Charles XII. n'avoit pas le don de la parole 282.

Gloire dans un Prince fait tort à ses Sujets 16.

Gordien, raison solide de cet Empereur pour avoir changé le Gouvernement 112. *Not.* Gou-

Table

Gouvernement Militaire , Source du Despotisme 41. maxime de ce Gouvernement 43. fait perdre aux Princes les sentimens d'humanité 48.

Gouvernement heureux, d'où il dépend 168. 259. 260.

Grands - hommes à la tête d'un Pays, conduite qu'il faut tenir à leur égard 367. 368.

Grands (Les) pourroient faire beaucoup plus de bien 18. leurs défauts facilement excusés 19.

Guerre est un remede pire que le mal 15.

Guerre de Cour, de quelles armes elle se sert 133. 134.

Gustave Adolphe Roi de Suede, comme il reçoit les louanges sur ses Conquêtes en Allemagne 14. & *Suiv.*

H.

Harmonie entre le Souverain & ses Conseillers, bons effets qui en résultent 259.

Henry Duc de Saxe, son averfion pour écrire 85.

Henry Prince de Prusse, confiance avec la quelle le Roi de Prusse lui a confié le commandement de ses Armées 40.

Henry IV. reprend vivement sa Maîtresse 268. Hom-

des Matières.

Homme trop profond pourquoi nuisible au Prince & aux Affaires 229.

l'Homme le plus habile, souvent paresseux 341.

Honnête-homme comment la dupe d'un Ministre mal-honnête-homme 186.

Honnête-homme, le doit être toute sa vie 278.

Huarts (Jean) Médecin Espagnol, son moyen de connoître le génie de chacun 47. 48.

I.

Jean le Constant Electeur de Saxe, ce qu'il exigeoit d'un Prince 30.

Ignorance chez les Grands, ce quelle produit 71.

Impolitesse dans les Cours d'Allemagne d'exclure un Ministre nouvellement annobli de la table du Prince 272.

Infidélité dans le Ministère, de quelle conséquence 371.

Injustices souvent nécessaires au bien de l'Etat 193. 194.

Intelligence (bonne) des Ministres, nécessaire au succès des affaires 300.

Jours d'Audience auxquels les Princes sont accessibles à tout le monde 356.
bons & mauvais effets de cette usage
357.

Justice

Table

Justice en quoi favorable à un Ministre
d'Etat 244.

L.

Lamoignon, Premier Président au Parlement, témoignage que lui rendit le Cardinal Mazarin 208. 209. *Not.*

Lenteur en quoi contraire à un bon Gouvernement 6. exemple de cette vérité 7. *Not.*

Lionne (Mr. de) Trait généreux de ce Ministre d'Etat. 302.

Louise de Savoye Mère de François I. sa pensée sur les mauvais Ministres 116.

Louis XIII. foiblesse de ce Prince au sujet du Cardinal de Richelieu 68.

M.

Maisons Souveraines mises en parallèle 366. raisons de la différence qui y règne 367 - 370.

Marc-Aurele-conduite de cet Empereur pour subvenir aux frais de la guerre 96 - 98. *Not.*

Marque d'honneur, moyen utile aux grands-Seigneurs 399.

Massillon, Peinture qu'il fait d'un Prince aimable 20. 21. *Not.*

Matthias Empereur, sa réponse aux Ambassadeurs des Etats Protestant 55.

Maxi-

des Matières.

Maximes fondamentales nécessaires à un Prince pour gouverner ses états 3.
De diverses espèces 4. Autres Maximes pour empêcher les Factions & les partialités dans un Etat 351

Maximilien, bon mot de cet Empereur 311.

Melancolique, Emplois qui lui conviennent 175.

Membres, leur trop grand nombre dans les conseils 383 - 385.

Militaire sur quel pied en Autriche 10.

Ministres d'Etat gouvernent à la Place du Prince 7. Triste réflexion qu'ils ont souvent à faire 11. Peu capables, ou de mauvaise volonté pour rétablir les affaires 119. Restent difficilement honnêtes-hommes 194. 201. Devoirs d'un Ministre honnête-homme 195. Difficultez à les remplir 196 - 199.

Ministre mal-honnête homme, sa politique pour écarter ceux qui pourroient éclairer ses actions 26. Son adresse à faire changer les bonnes résolutions d'un Prince 113. & suiv. Ruses dont il se sert pour cacher son jeu 185. & 186.

Minis-

Table

Ministres Chrétiens, de quelle utilité 157.
sont au dessus de l'honnête homme
161.

Ministres subalternes souvent plus capables 166.

Ministres (Premiers) en quelles occasions nécessaires 203. Réputation bien établie essentielle à tout Ministre d'Etat 208.

Ministres favoris, grandes désolations qu'ils ont causées en France & en Allemagne 210. 211. usage abusif de faire succéder un Ministre d'un Employ à un autre 212.

Ministre d'Etat, l'idée qu'on y attache 219. ce qui lui manque 221.

Ministres d'Etat deviennent durs, & ce qui en est la cause 223. 224. Ils sont compatissans sans soulager & n'ont que l'apparence d'hommes vertueux 225. & 226. Talens médiocres préférables à l'esprit dans un Ministre d'Etat 226. Qualitez nécessaires à un Ministre d'Etat 227. 228. 230. 231. Sa fermeté bien différente de l'entêtement 231. Flegme Ministériel de quelle nécessité 233. Ses bons effets 234. Patience que doit avoir un Ministre d'Etat

des Matières.

d'Etat 236. Tranquillité d'un Ministre contre la calomnie 240. Doit joindre la fermeté & la probité avec la prudence & la capacité 241. Occasions où le ministre doit faire voir son courage 242. Son affabilité nécessaire pour rassûrer les timides 251. doit être le Tuteur & le protecteur de ceux qui se rendent utiles à l'Etat 257.

Ministres pleins d'honneur, veulent voir leurs Conseils suivis & être soutenus par le Prince, dans les fonctions de leurs Charges 262. A quoi ils sont exposés si le Prince se prête aux insinuations des mécontens 264.

Ministre Ambitieux abusant de son pouvoir à quoi exposé 275. les Ministres ne doivent pas se laisser corrompre par des présens 277. ni par des pensions 278. doivent avoir le don de la parole 281. La Science est un ornement dans un Ministre 288.

Ministres paresseux, artifices dont ils se servent 341-343. Pension des Ministres doit se régler selon les tems les lieux & les circonstances 363.

Montgon (l'Abbé de) peinture qu'il fait de ceux qui sont dans les honneurs 225. Mont-

Table

Montpensier (Mad. de) 142.

N.

Népotisme règne dans plusieurs Cours
touchant les Employs 181. 304.

Noblesse ancienne préférée à la nouvelle & même aux talens dans les Employs 181.

O.

Officiers, leur grand nombre comparé
à une Collection de Tableaux 189.

Ordres donnés doivent être exactement
suivis 354.

Oxenstiern, Chancelier de Suède
modéroit le grand feu du Roi 234. & 235.

P.

Partis de la part du Prince contraires à
celui des Ministres, font tomber le
crédit du Ministère 273.

Patience très-nécessaire à un Ministre
d'Etat 236. & *suiv.* 240.

Pays (un grand) épuisé peut se rétablir
124.

Pensions médiocres ne suffisent pas à des
Ministres & à quoi ils sont exposés
279. 280. doivent être proportion-
nées aux lieux & aux circonstances
363. doivent les mettre à l'abri des
tentations 370. pourquoi doivent
être

des Matières.

être payées régulièrement 373. Trop médiocres en Allemagne pour les premiers Emplois 378. & pour les Conseillers des Finances 387. pourquoi celles des premiers Ministres doivent être plus considérables 394.

Pierre le Grand 10.

Plaisirs des Princes souvent comparables à de pénibles travaux 27.

Plans les mieux conçus n'ont pas eu l'effet qu'on en attendoit 230.

Pomponne (Mr. de) dût à Mr. de Lionne son avancement 303.

Présens contraires à la confiance que le Prince met en son ministre 277. quelle sorte de Présens peut accepter un Ministre 280. il doit en faire à son tour 281.

Président d'un Conseil, connoissances qu'il doit avoir 311 - 314.

Présidens doivent avoir entrée & voix dans le Conseil-Privé 315. En même tems Ministres d'Etat 316. Occasion où paroît la capacité d'un Président 318.

Prince régnant Emploi difficile 10. 67. Ses devoirs & qualitez qu'il doit avoir 12.

Table

Princes comment doivent gagner le cœur de leurs Sujets 18. leurs défauts excusés & leurs bonnes qualitez relevées 19. 20. facilité qu'ils ont de se rendre aimables 20. 21. *Not.* Abusent de la liberté Germanique 22. en quoi leur éducation consiste 24. 25. Methode de leur apprendre à bien régner un jour 28. & 29. dans quel esprit ils prennent possession du gouvernement 31. 67. deviennent durs & brusques 48. 50.

Princes cadets, leur destination 32. 35. & suiv. ont souvent plus de capacité que le Prince régnant 38.

Princes - - leur fausse maxime sur leur puissance 59 - 61. Leur puissance en quoi elle consiste & ce qui y est contraire 60. *Not.* Ce qui les rend grands, heureux & aimés 64. Ce qu'il faut entendre par la Divinité qu'ils prennent pour juge de leurs actions 60. 61. Ce qu'il doivent faire n'ayant pas la capacité nécessaire 68. Prince qui commence nouvellement à regner, comparé à un Général d'Armée 73.

Princes Hereditaires, espérances que l'on se forme d'eux souvent trompées 76.

des Matières.

76. & suiv. ignorans les Affaires à quoi exposés 87. 88. Moyens dont se doivent servir les Princes pour connoître leurs biens 102 - 104. *Not.* Leurs meilleures résolutions comment détruites 113. Embarras d'un bon Prince envers ses ministres 118.

Prince entêté ce qu'il en résulte 120. En quoi consiste la grandeur d'un Prince 136. Sévérité d'un Prince nécessaire 137. Prudence dans le choix de ses ministres 147. 149.

Prince Chrétien a ordinairement des Ministres fidèles & intelligens 155. De quelle utilité est pour un Prince un Ministre d'Etat homme de bien 157. Foiblesse d'un Prince dans le choix de ses ministres 178. Autre foible d'un Prince qui confie toutes les affaires les plus difficiles au même homme 182. Se sert souvent aussi peu de ses Ministres que de ses habits 189. 190. Devoirs d'un Prince qui veut régner lui-même 202. Sa conduite avec ses ministres 203. & suiv. & *Not.*

Petits Princes, qualitez qu'ils exigent de leurs Ministres 211.

Princes assistoient autrefois au Conseil-Privé 220. 356. Dd 2 le

Table

Le Prince doit soutenir l'Autorité & la
Considération dues au Ministre d'E-
tat 258. En quoi un Prince ne mé-
rite pas d'avoir des gens de mérite à son
service 260. Un Prince peut être ser-
vi avec affection & intérêt 261. 262.
Ne doit jamais reprendre publique-
ment un Ministre 266. Doit bien
prendre garde de le vilipender di-
rectement ni indirectement 267. 268.
Ne doit pas souffrir que ses ministres
tirent des Pensions d'autres Cours
278. Pensions que les Princes font à
leurs Ministres doivent être suffisan-
tes pour les faire vivre avec aisance
363. & 364.

Princes sont sensibles au mécontentement
365.

Prusse sa puissance à quoi doit être at-
tribuée 10.

R.

Rapport fait au Prince, examen qu'il en
doit faire, bon effet qui en résulte
353. & *Not.*

Receveur des Finances ses fonctions 333.
Réferendaires doivent être à l'abry de
la tentation 398.

Régnes

des Matières.

Régnes nouveaux, préjugés en leur faveur 106.

Remèdes Palliatifs peu propres à rétablir les Affaires d'un Prince 117. Désespérés enco~~me~~ moins permis 125.

Résolutions d'un Prince Héritaire, 74. 78.

Réussite bonne ou mauvaise rend le sort d'un Ministre bien sujet 238.

Richelieu, pernicieux Conseil de ce Cardinal à Louis XIV. 58. 59. ses maximes sur la conscience 222.

Rois, leur ambition contraire à leurs Sujets 15. 16. dans quel stile on doit leur parler 283.

Russie sous Pierre le Grand 10.

S.

Sages (vrais) regardent comme leur Patrie, le Pays où ils sont 215.

Sanguin, quel Emploi lui est convenable 173. 174.

Science pourquoi plus nécessaire aux Grands 71.

Schoenborn Vice-Chancelier de l'Empire parloit mieux qu'il n'écrivoit 282.

Seckendorff (Vit de) Ministre du Prince de Gotha 158.

Sécretaire d'Etat en Portugal, manière dont

Table

- dont il donne audience 254. 255.
- Sécretares d'Etat comment doivent être encouragés 398.
- Secret pourquoi nécessaire dans le Ministère 346. & 347. *Not.* Moyens pour éviter les Secrets de transpirer 348. 349.
- Service Militaire, utilité qu'en peut retirer un Prince 44. En quoi très-préjudiciable 45. & suiv. Jusqu'où la passion du Service le peut mener 51.
- Service n'est pas souvent récompensé comme il le devroit être 260. Motifs qui déterminent les hommes à servir 261. Ce qui rend le Service agréable 263. Les Services ne font sur les Grands qu'une impression lente 365.
- Serviteurs contents ou mécontents, de quelle conséquence pour les Princes 374. en trop grand nombre dans les Cours d'Allemagne 378 - 381. 388. 389. Espèce particulière qui servent gratuitement 399. Ce qu'on on doit penser 400.
- Socrate (Pensée de) sur les Emplois 151.
- Soldat se conduit suivant l'idée qu'il a conçu de son Général 315.
- Souverain, quelles qualitez lui sont nécessaires 11. 12. Ne peut cacher ses fau-

des Matières.

- fautes 81. ne doit pas être Maître
de faire ce qu'il veut 210.
Stile insinuant nécessaire avec les Rois &
les Princes 283.
Suède, son Bureau d'Etat 384.
Système ce que c'est 5.
Système Militaire & de Finances de Prusse,
pourquoi inimitable 42.
Subordination, pourquoi devroit être
aussi rigoureuse dans l'Etat Civil que
dans le Militaire 265.
Sujet d'un Pays plus attaché dans les
Emplois & pourquoi préférable aux
Etrangers 213. 214. Raisons par les-
quels l'Etranger remplit les Emplois
avec plus zèle 216. en quelle occa-
sion les Etrangers doivent être appel-
lés 217.

T.

- Tempéramment des Personnes influe
sur la manière de remplir les Em-
plois 170. & *suiv.*
Tendresse paternelle, abus de ce terme
usité par les Princes envers leurs Su-
jets 93.
Tessin (Comte de) sur le choix de gens
sages & prudents 152. & *suiv.*
Tentations plus fortes à la Cour 142.

Ce

Table des Matières.

Ce qui les occasionne 370. & 371.
moyen dont on se sert pour n'y pas
faire succomber 375.

Titres, servent de moyen aux Grands-
Seigneurs pour récompenser 399.

Tours de bâton, pourquoi permis 373.

Troupes, leur entretien conforme à la
Constitution de l'Allemagne 52. 53.

U.

Waitz (Mr.) Conseiller - Privé de la
Maison de Hesse - Cassel 329.

Vieillards, pourquoi nécessaires dans un
Ministère 301.

Vols domestiques dans une Cour, de peu
d'importance comparés à ceux d'un
Ministre 371.

Würtemberg, (le Duc Charles Alexan-
dre de) leçon qu'il donne à son fils
161. 162.

Z.

Zèle pourquoi plus ardent dans un Etran-
ger qui remplit les Emplois 216.

Zerbst (Mr. de) Premier Conseiller-
Privé, Président de la Régence & du
Conseil Ecclésiastique du Prince de
Waldeck 331.

F I N

DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Moser, Friedrich Carl <<von>>,

L' idée du prince et de son ministre tracée avec la liberté d'un patriote

Francfort [u.a.] 1760

Bamberg, Staatsbibliothek -- Pol.o.71

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11764486-1

VD18 14838125-003